HISTOIRE DE LA CONQUESTE DE LA FLORIDE,

PAR LES ESPAGNOLS, SOUS FERDINAND DE SOTO.

Ecrite en Portugais par un Gentil-homme de la ville d'Elvas.

Par M. D. C.

Citri de la Guette





A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë ſaint Jacques, devant la ruë du Plâtre, à l'Enſeigne de la Ville de Paris.

M. DC. LXXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.


DE SOISSONS PETIT ECUYER CON
AU PREAL.



PREFACE.



E n'eſt pas ſans raiſon que l'on admire ces premiers Conquerans qui nous ont découvert un nouveau monde au peril de leur vie ; & il faut encore demeurer d'accord qu'on leur a beaucoup d'obligation. Mais on n'en a pas moins à ceux qui ont pris le ſoin de conſerver la memoire de leurs Conqueſtes, & qui ſans nous expoſer aux fatigues & aux dangers, ſurmontez par ces

grands Hommes avec tant de courage, ont recüeilly avec ſoin & mis en lumiere de quoy nous donner le plaiſir tout pur que l'on goûte dans la découverte des choſes qui flattent agreablement l'imagination, tant par leur nouveauté, que par leur éclat. Comme ce plaiſir eſt encore meſlé de beaucoup d'inſtruction, puiſque c'eſt ſur ces modeles que l'on doit ſe regler pour de pareilles entrepriſes, il faut tomber d'accord qu'il ne peut y avoir trop d Hiſtoires de ces ſortes d'expeditions. Cela paroiſt aſſez par le grand nombre de

celles qui nous reſtent de la Conqueſte du Perou & de la Nouvelle Eſpagne, qui toutes ont eſté generalement approuvées. Car tous les genies eſtant differens, chacun regarde les choſes d'une maniere particuliere, & les expoſe ainſi qu'il les void. L'un aime les combats, & les décrit fort bien en general ; un autre dans le meſme gouſt s'attache au détail des actions ſingulieres : celuy-là s'applique à l'Hiſtoire naturelle des plantes & des animaux d'un païs ; celuy-cy aux Coûtumes & aux inclinations des Habitans. Enfin l'on peut

dire que cette diverſité de gouſts produit des Relations differentes, qui ſe ſervent reciproquement de Commentaire les unes aux autres ; & c'eſt d'où les Curieux, qui liſent avec diſcernement, tirent une inſtruction parfaite de l'Hiſtoire d'un Païs ou d'une Nation. On découvre cette verité en tout ce qu'on appelle Memoires ; & pour en venir au détail, on peut le remarquer dans les Relations de la Floride. A la verité il y en a moins que du Perou & de la Nouvelle Eſpagne, mais elles n'en ſont pas moins curieuſes, particulierement celle que

l'on donne maintenant qui emporte le prix en Eſpagne, tant par ſa rareté que par le merite de ſon Auteur. A l'égard de ſa rareté, il n'y en avoit qu'un Manuſcrit en Eſpagne, qui fut tiré de la Bibliotheque du Duc de Seſſa pour eſtre imprimé, & dont il y a fort peu d'exemplaires en France. Celuy dont on a tiré cette Traduction vient d'une Bibliotheque remplie de Livres aſſemblez avec beaucoup de choix Cette Relation a l'avantage d'eſtre Originale, & de venir de la premiere main, à la difference de celle de la Floride de

l'Ynca Garcillasso de la Vega, qui ne peut luy disputer le prix, n'ayant paru que depuis celle-cy, & n'ayant esté composée que sur le recit que luy en fit un simple Cavalier qui avoit suivy Ferdinand de Soto en la Floride, & qui faute d'intelligence a pû se tromper en beaucoup de choses aussi bien que Garcillasso, faute de memoire & d'aplication.

C'est ainsi qu'au commencement de sa Floride, il assure que Soto y alla accompagné de treize cens hommes, au lieu que nostre Auteur dit avec beaucoup plus d'apparence qu'il n'y

en avoit que ſix cens ; ſur-quoy l'on doit remarquer qu'un Gentil-homme, comme il eſtoit, a ordinairement plus de lumieres & plus d'égards pour la verité, qu'un ſimple ſoldat. C'eſt le titre de la Relation qui nous apprend que noſtre Auteur eſtoit Gentil-homme Portugais de la Ville d'Elvas, & qu'il accompagna Soto en toute cette expedition. C'eſt aſſurément un de ceux qui ſont nommez dans le deuxiéme Chapitre ; mais on n'a pû le démeſler d'entre les autres, parce qu'il n'a pas voulu ſe marquer par aucune diſtinction ;

& cet exemple d'une modestie qui ne se rencontre que parmy les plus honnestes gens, nous est un bon garand de sa sincerité. Il y a beaucoup d'apparence que sa naissance luy faisoit avoir part aux deliberations les plus importantes, & le détail qu'il nous en donne confirme cette opinion. On ne peut donc pas douter qu'il ne fût tres-bien informé, & ceux qui prendront le soin d'examiner son ouvrage, en seront convaincus par sa maniere d'écrire. Son stile est naturel, simple, & sans aucuns ornemens, tel que le doit estre celuy d'un dis-

cours qui n'a que la verité pour objet. Il ne s'écarte point de ſon ſujet pour ſe jetter dans des digreſſions inutiles, comme a fait Garcilaſſo de la Vega, qui ſemble n'avoir eu pour but que de rapporter les exploits de Gonçales Sylveſtre, dont il paroiſt faire ſon Heros, & duquel neantmoins noſtre Auteur ne dit pas un mot. Enfin il ne s'engage dans les deſcriptions qu'autant qu'il eſt neceſſaire pour fonder ce que l'on doit ſçavoir : C'eſt pourquoy il a rejetté à la fin de l'Ouvrage ce qui regarde la nature du Païs & de ſes Habitans.

A l'égard de la découverte, il la ſuit avec tant d'exactitude & de netteté, que l'on ne peut ſouhaiter rien de plus achevé ; ainſi que la maniere dont il nous fait connoiſtre les deux Generaux Soto & Moſcoſo, aux endroits où ſans s'amuſer à faire leurs portraits, en Auteur de Roman, il les peint par des coups de maiſtre qui nous font connoiſtre les qualitez de leurs perſonnes & leurs inclinations. Il démeſle ſi bien les motifs qui engagerent Soto à pouſſer cette expedition contre le ſentiment de tous ceux qui le ſuivoient, & les rai-

ſons qui obligerent Moſco-ſo à quitter ce deſſein malgré les oppoſitions qu'il y rencontra ; qu'il eſt aiſé de remarquer que l'Auteur n'a-voit pas moins de lumiere & de diſcernement, que de bonne foy. Ainſi cette Hiſ-toire ne doit pas eſtre conſi-derée ſeulement comme u-ne piece curieuſe, mais com-me un ouvrage dont on peut tirer beaucoup d'inſtruction pour ſe conduire dans de pa-reilles expeditions, & meſ-me pour la connoiſſance des païs qui environnent la Flo-ride, que les François ont découvert depuis peu de temps par les ordres du Roy.

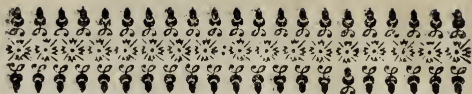


TABLE DES CHAPITRES

Contenus en ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.

*A Naiſſance de Dom Fernand de Soto, & comment il obtint le gouvernement de la Floride.* page 1

CHAP. II. *Cabeça de Vaca vient à la Cour d'Eſpagne avec une Relation de la Floride. L'Aſſemblée qui ſe fait à Seville pour la Conqueſte de ce Païs.* 4

CHAP. III. *Les Portugais vont à Seville, & delà à ſaint Lucar : On nomme des Capitaines pour les vaiſſeaux & pour les Soldats qui devoient faire le voyage.* 9

CHAP. IV. *Le General part d'Eſpagne : Il arrive aux Canaries, & delà aux Antilles.* 11

CHAP. V. *Des habitans de la ville de S. Jacques & des autres Bourgs de l'Isle de Cuba. De la qualité de la terre, & des fruits qu'elle produit.* 14

CHAP. VI. *Le Gouverneur envoye sa femme avec ses navires à la Havane, où il se rend par terre avec le reste de ses gens.* 19

CHAP. VII. *Nostre départ de la Havane, & nostre arrivée à la Floride.* 25

CHAP. VIII. *Des courses qu'on fait dans le païs, & comment on trouve un Chrestien qui estoit depuis un long-temps entre les mains des Indiens.* 31

CHAP. IX. *Qui estoit ce Chrestien: Comment il passa dans la Floride: Et ce qu'il dit au General.* 34

CHAP. X. *Le General envoye les navires à Cuba; il laisse cent hommes au port d'Ucita, & entre dans les terres.* 43

CHAP. XI. *Le General arrive à Caliquen, dont il emmene le Cacique avec luy jusques à Napetaca. Les Indiens le luy veulent enlever de force. On en tuë beaucoup en cette occasion.* 49

CHAP. XII. *Le Gouverneur arrive à Palaché, on luy dit qu'il y avoit beaucoup d'or plus avant dans le païs.* 57
CHAP. XIII. *Le Gouverneur part de Palaché pour chercher la Province d'Yupaha, & ce qui luy arriva dans ce voyage.* 65
CHAP. XIV. *Le Gouverneur sort de la Province de Patofa & rencontre un desert, où luy & tous ses Gens se trouvent dans une extrême misere.* 76
CHAP. XV. *Le Gouverneur part de Cutifachiqui pour aller à Coça. Ce qui luy arrive durant sa marche.* 89
CHAP. XVI. *Fernand de Soto échape d'un grand peril dans le Bourg d'Acosté, par sa prudence. Ce qui luy arrive en chemin, & son arrivée à Coça.* 100
CHAP. XVII. *Le Gouverneur part de Coça pour aller à Tascaluca.* 108
CHAP. XVIII. *Les Indiens se soûlevent contre le Gouverneur, ce qui en arriva.* 118
CHAP. XIX. *Le Gouverneur met ses gens en bataille & entre dans Maville.* 122

CHAP. XX. *Le Gouverneur part de Maville pour aller à Chicaça. Ce qui luy arrive en ce voyage.* 127

CHAP. XXI. *Les Indiens reviennent attaquer les Espagnols & sont repoussez. Le Gouverneur va à Alimamu, & les Indiens l'attendent en armes sur le chemin.* 139

CHAP. XXII. *Le Gouverneur va à Quizquiz & de là à Riograndé.* 145

CHAP. XXIII *Le Gouverneur va à Casqui, & de là à Pacaha où il trouve un païs different des autres endroits de la Floride.* 150

CHAP. XXIV. *Le Cacique de Pacaha vient offrir ses services, celuy de Casqui se retire, & revient pour s'excuser. Le Gouverneur les remet bien ensemble.* 160

CHAP. XXV. *Soto cherche la Province de Quigaté d'où il va à Coligoa, & de là à Cayas.* 169

CHAP. XXVI. *Le Gouverneur va voir la Province de Tulla; ce qui luy arrive en chemin.* 178

CHAP. XXVII. *Le Gouverneur va de Tulla à Autiamqué, où il passe le quartier d'hyver.* 185

CHAP. XXVIII. *Soto part d'Au-*

tiamqué pour aller à Nilco, & de là à Guachoya. 192
CHAP. XXIX. *Qui traite de ce que le Gouverneur envoya dire à Quigaltan, de la réponse qu'il en receut, & de ce qui arriva.* 200
CHAP. XXX. *La mort du General Dom Fernand de Soto. On élit en sa place Loüis Moscoso d'Alvarado.* 209
CHAP. XXXI. *Le Gouverneur Loüis de Moscoso part de Guachoya pour aller à Chaguaté, & de là à Aguacay.* 217
CHAP. XXXII. *Le Gouverneur va d'Aguacay à Naguatex. Ce qui luy arriva.* 224
CHAP. XXXIII. *Le Cacique de Naguatex vient voir le Gouverneur: il part de Naguatex & arrive à Mondacao* 229
CHAP. XXXIV. *Le Gouverneur quitte Mondacao pour aller à Soacatin & à Guasco. L'armée passe par un païs desert & retourne à Nilco faute de truchement & de guide.* 233
CHAP. XXXV. *L'armée retourne à Nilco & à Minoya où on fait des vaisseaux pour sortir de la Floride.* 240
CHAP. XXXVI. *On fait sept bri-*

gantins l'armée part de Minoya. 248

CHAP. XXXVII. *Les Indiens de Quigaltam attaquent les Espagnols sur la riviere, & le succés du combat.* 257

CHAP. XXXVIII. *De l'opiniâtreté des Indiens à nous poursuivre durant le cours de cette navigation.* 265

CHAP. XXXIX. *La flotte arrive à la mer ; Ce qui arriva aux Espagnols avant que d'y entrer & au commencement de leur voyage.* 270

CHAP. XL. *Une tempeste écarte les brigantins, il se rejoignent à un écueil.* 278

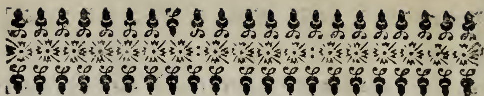
CHAP. XLI. *Les Espagnols arrivent à la ville de Panico.* 282

CHAP. XLII. *Les Espagnols vont à Panico, & la maniere dont les habitans les receurent.* 287

CHAP. XLIII. *De la maniere honneste & genereuse dont nous fûmes traitez par le Viceroy & par les habitans de Mexique.* 291

CHAP. XLIV. *De quelques singularitez de la Floride, des fruits, des oiseaux, & des animaux que ce païs produit.* 295

Fin de la Table des Chapitres.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre ; A nos Amez & Feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, grand Conſeil, Baillifs, Senéchaux, Prevoſts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT ; noſtre cher & bien-amé DENYS THIERRY Imprimeur, Libraire, & ancien Conſul des Marchands à Paris, Nous a fait remontrer, que pour donner au public un Livre intitulé : *La veritable Hiſtoire de la Conqueſte de la Floride ſous Ferdinand de Soto*, il deſireroit l'imprimer avec noſtre permiſſion, s'il Nous plaiſoit luy octroyer nos Lettres ſur ce neceſſaires, leſquelles il nous a treshumblement fait ſupplier de luy

vouloir accorder. A CES CAUSES, desirant favorablement traiter l'Exposant, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nostre Royaume ledit Livre, en telle marge & caractere, & autant de fois que bon luy semblera, durant le temps de dix années consecutives, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer poure la premier fois. Pendant lequel temps, Nous faisons tres-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, fausses marques ou autrement; & à tous Marchands étrangers d'en apporter ny distribuer en ce Royaume d'autres impressions que de celles qui auront esté faites du consentement de l'Exposant, à peine de deux mille livres d'amende, payable par chacun des contrevenans, & applicable un tiers à Nous, un tiers à

l'Hospital General de nostre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, ou à ceux qui auront droit de luy ; de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests ; à condition qu'il sera mis deux exemplaires dudit Livre dans nostre Bibliotheque publique, un en celle du Cabinet de nos Livres en nostre Chasteau du Louvre, & un en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur le Tellier, Chevalier Chancelier de France, avant que de l'exposer en vente ; à la charge aussi que l'impression en sera faite dans le Royaume, & non ailleurs, & que ledit Livre sera imprimé sur de beau & bon papier, & de belle impression ; & ce suivant ce qui est porté par le Reglement fait pour la Librairie & Imprimerie au mois de Juin 1618. enregistré en nostre Cour de Parlement de Paris le neuviéme Juillet ensuivant, à peine de nullité des Presentes, lesquelles seront enregistrées dans le Registre de la Communauté des Impri-

meurs & Libraires de noſtre bonne Ville de Paris. Si vous mandons & enjoignons, que du contenu en icelles vous faſſiez joüir pleinement & paiſiblement l'Expoſant, ou ceux qui auront droit de luy, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun empeſchement. Voulons auſſi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre une copie des Preſentes ou Extraict d'icelles, elles ſoient tenuës pour bien & duëment ſignifiées, & que foy y ſoit adjoûtée, & aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, comme à l'Original. Commandons au premier Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous Exploits, Saiſies & Actes neceſſaires, ſans demander autre permiſſion; nonobſtant toutes oppoſitions, Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt noſtre plaiſir, DONNE' à Paris le ſixiéme jour de Novembre l'An de Grace mil ſix cens quatre-vingt-quatre,

& de nostre Regne le quarante-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil, LE PETIT.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le huitiéme Novembre 1684. suivant l'Arrest du Parlement du huitiéme Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy du vingt-septiéme Fevrier 1665. Signé ANGOT.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le vingt-septiéme Fevrier 1685.

RELATION



RELATION DE LA CONQUESTE DE LA FLORIDE.

CHAPITRE PREMIER.

La Naiſſance de Dom Fernand de Soto, & comment il obtint le gouvernement de la Floride.

LE Capitaine Fernand de Soto eſtoit fils d'un * ſimple Gentilhomme de Xeres de Badaios, & il paſſa dans les * Indes ſujettes à la Couronne de Caſtille, au temps que Pedrarias d'Avila en eſtoit Gouverneur. Soto n'avoit alors pour tout bien que l'Epée & la Rondache, neantmoins ſon

* Eſcudeiro.

* Ce ſont les Indes Occidentales, ou l'Amerique.

merite & ſa valeur obligerent Pedrarias à luy donner le commandement d'une Compagnie de Cavalerie, & à l'envoyer avec * Ferdinand Pizarre à la Conqueſte du Perou. Il ſe diſtingua fort dans cette expedition, tant à la priſe d'Atabalipa Roy du Perou, qu'à celle de Cuſco, & en toutes les autres occaſions où on pouvoit acquerir de l'honneur. Il y gagna auſſi beaucoup de bien, & eut ſi bonne part au treſor d'Atabalipa, qu'il amaſſa en peu de temps cent quatre-vingts mille écus d'or, des pieces qui luy tomberent en partage; il les porta en Eſpagne, où l'Empereur en prit une partie qu'il paya de ſoixante mille reales, à prendre ſur l'impoſt de Soyes de Grenade. Le reſte luy fut remis par la Chambre de Seville établie pour le payement des droits du Roy, qu'ils appellent *la Caſa de Contratation.* * Soto mit alors ſur pied un magnifique equipage, & prit un Intendant, un Maiſtre d'Hôtel, des Pages, un Ecuyer, un Valet de Chambre, des Eſtafiers, & tous les autres Officiers d'un Grand Seigneur. C'eſt ainſi qu'il vint à la Cour accompagné de Jean

* C'eſt François Pizarre.

* Comme nous dirions Bureau des Indes.

d'Anuſco de Seville, de Loüis Moſcoſo, d'Alvarado, de Nunho, de Touar, & de Jean Rodriguez Lobilho. Tous ces Cavaliers excepté Jean d'Anuſco, eſtoient venus avec luy du Perou, où ils avoient gagné chacun quatorze ou quinze mille écus d'or. Ils eſtoient magnifiques en habits, en chevaux, en armes, parce que Soto vouloit ſe faire remarquer par une belle dépenſe dans la premiere occaſion qu'il avoit de paroiſtre, quoique d'ailleurs il n'eut aucun penchant à la liberalité. Ces Cavaliers que j'ay nommez l'accompagnoient par tout, outre ſes domeſtiques, & quelques autres perſonnes qui s'attachoient à ſa fortune. Il s'engagea alors à la recherche d'Iſabelle de Bodavilla fille de Pedrarias d'Avila, Comte de Punho en Roſtro, & aprés qu'il l'eut épouſée, l'Empereur luy donna le gouvernement de l'Iſle de Cuba avec la qualité de General de la Floride, & le titre de Marquis des terres qu'il pourroit conquerir.



CHAPITRE II.

Cabeça de Vaca vient à la Cour d'Espagne avec une Relation de la Floride. L'Assemblée qui se fait à Seville pour la Conqueste de ce Païs.

SOTO estant ainsi nommé pour estre Gouverneur & General, un Gentilhomme nommé Cabeça de Vaca vint des Indes à la Cour de l'Empereur. Il avoit accompagné Narvaez en l'expedition de la Floride, & il publia la perte de ce Gouverneur, & de tous ses gens, par un naufrage dont il s'estoit sauvé avec trois autres seulement sur les costes de la nouvelle Espagne. Cabeça apportoit encore une Relation de ce qu'il avoit veu dans la Floride, & elle estoit écrite de maniere qu'il disoit en quelques endroits, J'ay veu cela, & plus encore que je reserve à declarer à sa Majesté. Il s'étendoit beaucoup sur la misere du païs, & sur les fatigues qu'il avoit essuyées: Mais comme quelques-uns de ses parens qui avoient dessein de passer aux Indes, le pres-

ſoient de leur dire s'il avoit trouvé quelques richeſſes dans la Floride, il leur répondit qu'il ne pouvoit pas s'expliquer là-deſſus, parce qu'il vouloit retourner dans ce païs avec Orantes un de ſes Compagnons, qui eſtoit demeuré dans la nouvelle Eſpagne. Qu'il venoit à deſſein de demander ce gouvernement à l'Empereur, & qu'ils avoient fait ſerment de ne découvrir à perſonne ce qu'ils avoient veu, de peur qu'on ne les prévint dans le deſſein qu'ils avoient d'obtenir cette grace de ſa Majeſté. Cela donnoit ſujet de croire que la Floride eſtoit le plus riche païs du monde. Fernand de Soto avoit eu deſſein d'attirer Cabeça auprés de ſoy, & il luy avoit offert un party avantageux; mais aprés leur traité conclu, ils ſe broüillerent, ſur le refus que Soto fit de luy donner quelque argent pour acheter un vaiſſeau. Cependant Baltazar de Gallegos, & Chriſtofle d'Eſpindola parens de Cabeça, reſolus de paſſer dans la Floride avec Soto, prierent un jour leur parent de leur donner conſeil ſur ce qu'ils devoient faire. A quoy il répondit que s'il

ne ſuivoit pas Soto , c'eſtoit parce qu'il eſperoit obtenir un autre gouvernement,& qu'il ne vouloit pas marcher ſous les enſeignes d'un autre. Qu'il avoit eu intention de demander le gouvernement de la Floride , mais que Soto en eſtant déja pourveu , le ferment qu'il avoit fait l'empeſchoit de s'ouvrir ſur ce qu'ils ſouhaitoient d'apprendre de luy. Cependant qu'il leur conſeilloit de vendre leur bien, & de ſuivre Soto , qu'ils n'auroient pas ſujet de ſe repentir de ce deſſein. Enfin Cabeça eut occaſion d'entretenir l'Empereur, qu'il inſtruiſit à fond de tout ce qui s'eſtoit paſſé dans l'expedition de Narvaez , ſurquoy le Marquis d'Aſtorga qui apprit le détail de cette converſation, prit la reſolution d'envoyer avec Soto ſon propre frere Dom Antonio Oſorio, qui fut ſuivy de deux de ſes parens François, & Garcias Oſorio. Dom Antonio ſe défit de ſoixante mille reales de revenu qu'il avoit en benefices, & François Oſorio vendit une terre dont pluſieurs Gentilshommes relevoient. Aprés quoy ils allerent trouver le General à Seville, où il eſtoit

accompagné de Nunho de Touar, de Loüis Moſcoſo, & de Jean Rodriguez Lobilho, qui avoient engagé pour ce voyage tout le gain qu'ils avoient fait au Perou. Moſcoſo y menoit encore deux de ſes freres, & cette compagnie fut augmentée par la venuë de Dom Carlos, qui avoit épouſé une couſine du Gouverneur: Il menoit cette Dame avec luy, & à ſon exemple attira de Badaios, Pierre Calderano, avec trois parens du General Ayres Tinoco, Alonſo-Romo, & Diego Tinoco. Soto ſe rendit à Elvas, où André de Vaſconcelos eut occaſion d'entretenir Moſcoſo. Il le pria de parler à Dom Fernand de Soto, & de luy faire voir les proviſions qu'il avoit du Marquis de Villareal pour la Capitainerie de Ceita. Ce General aprés les avoir veuës, écrivit à Vaſconcelos, qu'il pouvoit eſperer de luy toutes ſortes de graces, & qu'il luy donneroit un employ honorable dans la Floride. Ainſi Vaſconcelos s'engagea à le ſuivre, avec Fernand Pegado, Antonio Martinez Segurado, Rois Pereyra Jean Cordeiro, Eſtienne Pegado,

Benoiſt & Alvare Fernandez, tous Portugais de la ville d'Elvas. Ce qui donna tant de reputation à cette entrepriſe, qu'on vit arriver à Seville un grand nombre de Gentilshommes de Salamanque, de Jaen, d'Albuquerque, & d'autres villes d'Eſpagne. De ſorte qu'il demeura à ſaint Lucar pluſieurs honeſtes gens, qui avoient vendu tous leurs biens pour faire ce voyage. Et cela, parce qu'on manqua de vaiſſeaux pour embarquer les hommes, qui manquent ſouvent pour aller en des païs dont les richeſſes ſont connuës. L'entretien de Cabeça avec l'Empereur produiſit cet effet, & ceux qu'il eut avec d'autres perſonnes. Mais quoique Soto eſſayât encore de l'engager dans ſes intereſts par des offres tres-avantageuſes, il les refuſa, & obtint enfin de l'Empereur le gouvernement de Rio de Plata : Ce qui n'empeſcha pas ſes deux parens Eſpindola, & Gallegos, de s'attacher à Soto. Gallegos vendit ſes maiſons, ſes vignes, & des rentes en bled, outre quatre-vingt-dix arpens de terre plantée d'oliviers dans le territoire de Seville. Il eut la charge

de Sergent Major, & mena sa femme avec luy. Plusieurs autres Cavaliers de qualité suivirent Soto, & emporterent des charges considerables sur plusieurs concurrens qui les souhaitoient fort. Ainsi Antonio Viedma eut la charge d'Intendant : Jean d'Anhusco celle de Controlleur, & Jean Gaytan cousin du Cardinal de Ciguenca, fut pourveu de celle de Tresorier.

CHAPITRE III.

Les Portugais vont à Seville, & delà à saint Lucar : On nomme des Capitaines pour les vaisseaux & pour les Soldats qui devoient faire le voyage.

VASCONCELOS & les autres Gentilshommes Portugais partirent d'Elvas le 15. de Janvier, & arriverent à Seville la veille de saint Sebastien. Ces Cavaliers allerent au logis du General, & comme ils entroient dans sa cour, Soto les apperceut d'une gallerie où il estoit, & descendit aussi-tost pour les recevoir

au pied de l'Eſcalier qui conduiſoit à cette galerie. Quand ils furent en haut, il leur fit donner à tous des ſieges : alors Vaſconcelos luy dit qu'il venoit avec ces Cavaliers Portugais pour luy offrir leur compagnie, & leurs ſervices dans le voyage qu'il avoit entrepris, dont Soto les remercia, en leur marquant beaucoup de joye & de reconnoiſſance de leur arrivée, & de leurs offres obligeantes. Comme on avoit déja mis ſur table, il les convia à ſouper avec luy, & pendant le repas il ordonna à ſon Intendant de leur chercher un logis proche du ſien. De Seville le General avec tous ceux qui devoient l'accompagner, alla à ſaint Lucar, où il voulut faire la reveuë de ſes gens. Les Portugais y parurent en equipage de gens de guerre, couverts d'armes fort propres, & les Caſtillans fort galamment habillez en pourpoints & caſaques d'étoffes de ſoye brodez, & tailladez. Mais cette galanterie hors de ſaiſon ne plut pas au General : Ainſi il ordonna qu'on feroit une autre reveuë, où chacun ſe trouveroit avec ſes armes. Les Portugais y

vinrent encore bien armez, & le General les rangea auprés de ſon étendart porté par ſon Enſeigne, au lieu que les Caſtillans n'avoient la pluſpart que des cottes de maille, vieilles & roüillées, & tous des ſalades en teſte avec des épieux ou de méchantes lances. Quelques-uns tâcherent de paſſer en reveuë avec les Portugais, & aprés qu'ils eurent défilé on les conta tous ſuivant l'ordre de Soto, & on en dreſſa un rôle juſques au nombre de ſix cens hommes qui paſſerent avec luy en la Floride. Le General avoit acheté ſept navires bien fournis de toute ſorte de munitions, & bien équipez. Il nomma des Capitaines, & leur donna à chacun le rôle des gens qu'ils devoient embarquer.

CHAPITRE IV.

Le General part d'Eſpagne: Il arrive aux Canaries, & delà aux Antilles.

CE fut au mois d'Avril de l'année mil cinq cens trente-huit que le General diſtribua les navires aux Capitaines qui devoient les com-

mander. Il en choiſit pour ſa perſonne un qui eſtoit tout neuf, & excellent voilier. Il en donna un autre à Vaſconcelos, pour les Portugais qui l'avoient ſuivi. Ainſi ils partirent de la rade de ſaint Lucar le matin du Dimanche * du Lazare au mois d'Avril, avec une extrême ſatisfaction de toute la flotte, au ſon des trompettes & au bruit de toute l'artillerie. Aprés quatre jours d'un vent favorable ils furent ſurpris d'un calme avec des marées qui venoient du Levant; de ſorte qu'ils furent huit jours ſans avancer. Enfin le vent ſe rafraîchit, & ils arriverent à la Gomere une des Iſles Canaries, le matin du Dimanche de Pâques fleuries, quinze jours aprés leur ſortie de ſaint Lucar. Le Seigneur de cette Iſle qui porte le titre de Comte, eſtoit veſtu de blanc depuis la teſte juſqu'aux pieds, cape, juſtaucorps, haut-de-chauſſe juſques à ſes ſouliers & ſon chapeau; de ſorte qu'il eſtoit comme un Capitaine de Bohemiens. Il receut noſtre Gèneral avec bien de la joye, & luy donna un fort bon logis. Tous les Cavaliers de la flotte furent auſſi bien receus, &

* C'eſt à dire le Dimanche, auquel on dit l'Evangile du Lazare.

logez, & on leur fournit en payant les rafraîchiſſemens dont ils avoient beſoin, comme pain, vin, viande & tout ce qui manquoit à l'équipage des vaiſſeaux. Enfin le Comte donna une de ſes filles naturelles à Dona Iſabelle femme du General, pour la ſervir en qualité de Damoiſelle. La flotte partit de la Gomere le Dimanche ſuivant, huit jours aprés ſon arrivée, & vint aux Antilles le jour de la Pentecoſte, qu'elle entra dans le port de la ville de ſaint Jacques, dans l'Iſle de Cuba. En mettant pied à terre, le Gouverneur trouva un beau cheval richement harnaché, qu'un Gentilhomme de la Ville luy avoit envoyé, & une mule pour Dona Iſabelle, avec tous les Bourgeois à pied & à cheval, qui s'eſtoient rendus ſur le port pour le recevoir. Ils le menerent à ſon logis qui eſtoit fort commode, où il fut viſité de tous les principaux habitans qui vinrent luy offrir leurs ſervices. Tous les Officiers & ſoldats furent logez, & ceux qui voulurent aller hors de la Ville furent receus & bien traittez dans les maiſons de Campagne, où leurs hoſtes

firent ce qui leur eſtoit poſſible pour leur fournir toutes ſortes de rafraî-chiſſemens.

CHAPITRE V.

Des habitans de la ville de S. Jacques & des autres Bourgs de l'Iſle de Cuba. De la qualité de la terre, & des fruits qu'elle produit.

LA ville de ſaint Jacques contient quatre-vingts grandes Maiſons fort logeables, quoi-que la plus grande partie ne ſoit bâtie que de planches & couverte de * paille, quelques-unes ſeulement ſont bâties de pierre avec de la chaux, & couvertes de tuile. Les habitans ont de grands jardins, où on trouve pluſieurs arbres bien differens de ceux d'Eſpagne. Il y en a qui portent des figues groſſes comme le poing, mais ameres & de peu de gouſt. On y voit un fruit qu'ils appellent ananas de la figure & de la grandeur d'une pomme de pin. Il eſt de fort bon gouſt. Ils ont encore a la campagne d'autres fruits de la même figure, mais bien plus grands,

* L'Original dit de foin.

qui croiſſent ſur des arbres ou plûtoſt des arbriſſeaux fort bas, & qui reſſemblent à ces fruits qui ont une odeur agreable, & un tres-bon gouſt. D'autres arbres portent un fruit appellé Mameias de la groſſeur d'un coin, que les habitans preferent à tous les autres. Il y a encore des guoyaves groſſes comme des figues, & de la figure d'une aveline; Mais l'arbre le plus exraordinaire qu'ils ayent eſt de la hauteur d'une lance, d'une ſeule tige, & ſans aucune branche. Ses feüilles ſont de la longueur du fer d'une zagaye, & ſon fruit eſt de la figure, & de la grandeur d'un concombre: ils viennent en maſſe de vingt ou trente à la fois. A meſure que le fruit ſe meurit, l'arbre s'abaiſſe avec luy: on nomme ces fruits bananes, qui ſont de tres-bon gouſt, & qui meuriſſent aprés eſtre cueillis. Mais ceux qui meuriſſent ſur l'arbre ſont meilleurs. Ces arbres ne portent qu'une ſeule fois, aprés quoy on les coupe, & un autre pouſſe du pied qui donne du fruit l'année ſuivante. On voit encore un autre fruit d'un grand ſecours pour pluſieurs des habitans,

& ſur tout pour les Eſclaves. Ce ſont les patates qui viennent auſſi dans la Terceire qui dépend du Royaume de Portugal. Elles croiſſent dans la terre & reſſemblent fort aux * ignames pour la figure, & aux chataignes pour le gouſt. Le pain de cette Iſle ſe fait auſſi de racines ſemblables aux patates. Le bois qui croiſt ſur ces racines approche du ſureau. Ils font de petites buttes de terre, & dans chacune ils plantent cinq ou ſix rejettons, & on ne tire ces racines que dix-huit mois aprés. Si quelqu'un trompé par la reſſemblance qu'elles ont avec les patates en mangeoit tant ſoit peu, il ſeroit en danger de mort. Ce que l'experience fit voir ſur un ſoldat qui mourut ſur le champ, quoy-qu'il n'en eût gueres mangé. On appreſte ces racines en les rapant, & aprés avoir preſſé les rapures & en avoir ſeparé & jetté le ſuc qui eſt mortel & qui a une odeur forte, il reſte une farine ſeche, mais le pain n'en a pas beaucoup de gouſt & encore moins de ſubſtance. A l'égard des fruits d'Eſpagne ils ont des figuiers, & des orangers, qui portent toute l'année à cauſe

* Racines comme des panets.

ſe de la chaleur, & de la fertilité de la terre. L'Iſle nourrit pluſieurs chevaux, & quantité de bœufs qui trouvent toûjours de l'herbe verte. Il y a des vaches & des porcs ſauvages en abondance. De ſorte que les habitans ne manquent point de viande pour leur nourriture, & on trouve encore dans les bois & dans les campagnes diverſes eſpeces de fruits: ainſi il arrive quelquefois que des Eſpagnols ſeront égarez quinze jours durant, à cauſe des differentes routes que les vaches ſauvages tracent au travers des foreſts, & cependant ils ſe nourriſſent de ces fruits, & de la moüelle qui croiſt au cœur d'une eſpece de palmiers qui viennent en abondance par toute l'Iſle, & qui ne portent point d'autre fruit. L'Iſle de Cuba a trois cens lieuës de l'Eſt à l'Oüeſt, & trente ou quarante en quelques endroits du Nord au Sud. Il y a ſix Villes ou habitations de Chreſtiens, S. Jacques, Baracoa, Bayamo, le Port des Princes, le Saint Eſprit, & la Havane, chacun de ces Bourgs a trente ou quarante Chefs de familles, excepté ſaint Jacques & la Havane qui

ont bien ſoixante & dix à quatre-vingts maiſons chacune. Chaque Ville a une Egliſe & un Preſtre qui adminiſtre les Sacremens, outre un Convent de Cordeliers qui eſt à S. Jacques, où bien qu'il y ait peu de Religieux, ils ont neanmoins quantité d'aumônes à cauſe de la richeſſe du païs. L'Egliſe même de ſaint Jacques a de bons revenus, & eſt deſervie par un Curé, quelques Beneficiers, & pluſieurs Clercs, comme eſtant la paroiſſe de la ville Capitale. Cette Iſle a beaucoup d'or, mais peu d'eſclaves, à cauſe que pluſieurs ſe ſont pendus pour ſe délivrer des miſeres qu'on leur fait ſouffrir dans les mines. Un Intendant de Vaſco Porcalho qui eſtoit un des principaux habitans, ſçachant que les Indiens qui eſtoient ſous ſa charge avoient reſolu de ſe pendre, alla les attendre au lieu où ils devoient executer cette funeſte reſolution, avec un cordeau à la main. Il leur dit qu'ils ne devoient pas s'imaginer qu'aucun de leurs deſſeins échapaſt à ſa connoiſſance, & qu'il venoit ſe pendre avec eux, pour les tourmenter en l'autre monde cent fois

plus qu'il n'avoit fait en celuy-cy. Ce discours leur fit abandonner la resolution qu'ils avoient prise, & ils revinrent avec luy pour faire tout ce qu'il leur ordonneroit.

CHAPITRE VI.

Le Gouverneur envoye sa femme avec ses navires à la Havane, où il se rend par terre avec le reste de ses gens.

DE saint Jacques le Gouverneur envoya son cousin Dom Carlos sur les navires pour accompagner Dona Isabelle, jusques à la Havane, qui est un port à la teste de l'Isle du costé du nord oüest, éloigné de cent quatre-vingt lieuës de saint Jacques. Pour luy aprés avoir acheté des chevaux, comme firent tous ceux qui l'accompagnoient, il resolut d'aller par terre. La premiere habitation qu'ils trouverent fut Bayamo, où ses gens furent bien receus, & logez quatre à quatre, ou six à six, suivant qu'ils s'estoient associez. On les défrayoit sans payer autre chose que le

* Bled de Turquie.

* Mayz qu'ils donnoient à leurs chevaux ; & cela, parce que Soto en visitant ce païs imposa quelques droits sur le tribut, & sur le service qu'ils tiroient des Indiens. Bayamo est à vingt-cinq lieuës de saint Jacques, & il passe proche de cette Ville une grosse riviere appellée Tanto, plus grande que le Guadiana. Elle nourrit des * Lezards grands & furieux, qui emportent quelquefois les Indiens qui se hazardent de la passer à gué. Ce sont les plus dangereux animaux de l'Isle, qui d'ailleurs n'a ny Loups, ny Renards, ny Ours, ny Lions, ny Tigres. On y voit seulement des Chiens sauvages qui s'enfuyent des maisons dans les Forests, où ils se nourrissent de Sangliers. Il y a aussi des Couleuvres plus grosses que la cuisse d'un homme, mais fort pesantes, & qui ne font aucun mal. De Bayamo jusques au port des Princes on conte cinquante lieuës, d'un chemin défriché avec beaucoup de soin & de peine, & qui lors qu'il n'est pas entretenu se remplit tellement de buissons, qu'il n'y paroist plus aucune route ; en sorte qu'il est impossible d'y mar-

* Crocodiles.

cher ſans prendre des Indiens pour guides, à cauſe des ſentiers que les vaches frayent en differens endroits. Le Gouverneur prit un Canot au port des Princes pour ſe rendre par mer à l'habitation de Vaſco Porcalho, & apprendre des nouvelles de ſa femme qui eſtoit alors dans un extrême peril, (comme on l'apprit dans la ſuite) car ſes vaiſſeaux furent écartez les uns des autres par une furieuſe tempeſte ; de ſorte que deux furent pouſſez juſques à la veuë des coſtes de la Floride, & tous ſouffrirent beaucoup faute d'eau & de vivres. L'orage eſtant ceſſé, ils ſe raſſemblerent, & vinrent reconnoiſtre le cap de ſaint Antoine dans un endroit de l'Iſle de Cuba qui n'eſtoit pas peuplé. Là ils ſe pourveurent d'eau, & au bout de quarante jours depuis leur départ de ſaint Jacques, ils arriverent à la Havane. Le Gouverneur l'apprit, & partit auſſi-toſt pour aller trouver ſa femme ; ceux qu'il avoit laiſſez au nombre de cent cinquante chevaux, ſe ſeparerent en deux troupes pour ne pas incommoder de logemens les habitans de l'Iſle. Leur chemin eſtoit

par le saint Esprit à soixante lieuës du port des Princes, & leur provision estoit du pain de cassave dont j'ay parlé qui se dissout en boulie du moment qu'il est détrempé. Ainsi plusieurs de cette troupe furent reduits à manger de la chair sans pain. Ils avoient des chiens, & un chasseur de l'Isle, & quand ils estoiént arrivez le soir au giste, ils tuoient des sangliers à proportion de ce qu'ils estoient de gens. Car les sangliers, & les vaches ne leur manquerent point durant toute la route; mais ils furent horriblement tourmentez de * mosquites, particulierement dans un marais qu'ils appellent * la cenega do Pia. On fut depuis midi jusques à la nuit à passer ce marais avec un furieux travail; car il avoit bien demie lieuë de longueur, & un bon trait d'arc qu'il faloit passer à la nage. Dans le reste il y avoit de l'eau jusques à la ceinture, & de la bouë jusques aux genoux. Mais le fond estoit si embarassé de ronces, & de buissons qui déchiroient les pieds, qu'il n'y eut ni bottes ni souliers qui pussent durer entiers, jusques à la moitié du che-

* Cousins ou moucherons.

* Le marais de la Plaine.

min. On paſſa le bagage & les ſelles ſur des radeaux faits d'écorce de palmiers. Ces fatigues furent encore augmentées par la perſecution des moſquites qui s'eſtant levées de tous les endroits du marais attaquerent les hommes qui eſtoient dépoüillez, & d'abord qu'ils avoient piqué quelque endroit, il s'y faiſoit une groſſe ampoulle avec une cuiſſon inſupportable. La main s'y portoit auſſi-toſt, & en écraſoit une ſi grande quantité, que le ſang couloit comme un ruiſſeau au long des bras, & du corps. Ainſi la nuit ſe paſſa toute entiere ſans aucun repos. Ce qui arriva encore en d'autres occaſions. De cet endroit ils furent au Saint Eſprit, qui eſt un Bourg d'environ trente maiſons ſur un petit ruiſſeau. C'eſt un lieu fort agreable & fertile, où on trouve des fruits en abondance, tant de ceux du païs, que des oranges tres-bonnes, & des citrons. La moitié des cavaliers du Gouverneur y fut logée, & l'autre paſſa plus avant juſques à la Trinité qui eſt un autre Bourg, à vingt-cinq lieuës de celuy-cy. Il y a un hoſpital, l'unique qui ſoit en toute

cette Isle, & on dit que cette habitation estoit la plus peuplée qui fut en ces quartiers, & qu'avant que les Chrétiens s'y fussent établis, un vaisseau qui passoit au long de cette coste y laissa un homme fort malade, qui pria instamment le Capitaine de le mettre à terre, ce qu'il luy accorda. Ce malade estant resté sur le rivage fut trouvé par les Indiens qui l'emmenerent, & le penserent avec tant de soin qu'il guerit, & se maria avec une fille du Capitaine de ces Indiens. Il avoit la guerre avec tous ses voisins qu'il vainquit par l'adresse & par la valeur de ce Chrestien, de sorte qu'il devint tres-puissant. Long-temps aprés Diego Velasquez entreprit la conqueste de cette Isle, d'où il passa à la découverte de la nouvelle Espagne, aprés avoir reduit sous son obeïssance tous les Indiens de Cuba, par l'assistance de ce homme qui avoit beaucoup d'autorité sur eux. Il reste soixante lieuës de la Trinité à la Havane sans qu'on trouve en chemin aucune habitation. Enfin tous les cavaliers arriverent en cette Ville où ils trouverent Fernand de Soto, & tous ceux qui

estoient

eſtoient venus d'Eſpagne avec luy. De ce lieu il envoya Anhuſco & cinquante hommes, ſur une caravelle, & deux Brigantins pour chercher un port ſur la coſte de la Floride. Ce Capitaine en ramena deux Indiens qu'il prit ſur cette coſte. Ce qui donna une extréme joye au Gouverneur, tant à cauſe que ces Indiens devoient ſervir de guides & d'interpretes, que parce qu'ils faiſoient comprendre par leurs ſignes qu'il y avoit beaucoup d'or en ce païs-là. Toute la flotte prit part à ſa joye, & ils ne croyoient jamais arriver à l'heure du depart, dans l'imagination qu'ils avoient que la Floride eſtoit le plus riche païs qu'on eût encore découvert aux Indes.

CHAPITRE VII.

Noſtre départ de la Havane, & noſtre arrivée à la Floride.

AVANT que de ſortir du port de la Havane le Gouverneur donna à Vaſco Porcalho de Figueroa la charge de Capitaine General qu'il avoit accordée à Nuno de Touar. Il

mit Vaſco dans cet employ pour le recompenſer des ſoins qu'il avoit pris à pourvoir la flote de toutes ſortes de munitions ; & il en priva Nuno, parce qu'il avoit fait un intrigue d'amour avec la fille du Comte de Gomere, Damoiſelle de Dona Iſabelle. Nuno n'oſa pas témoigner de reſſentiment de ſe voir privé de ſa charge, au contraire, comme il vouloit ménager la faveur du General, & que la fille eſtoit enceinte, il l'épouſa, & paſſa avec Soto dans la Floride. Le Gouverneur laiſſa Dona Iſabelle à la Havane accompagnée de la femme de Dom Carlos, de celle de Gallegos, & de celle de Touar, & il nomma pour ſon Lieutenant dans l'Iſle un Gentilhomme de la Havane appellé Jean de Roias. Aprés avoir ainſi donné ſes ordres, le General partit de la Havane avec ſa flote compoſée de cinq navires, deux caravelles & deux brigantins, le Dimanche dixhuitiéme de May de l'année 1539. Comme le temps eſtoit fort beau & le vent en poupe, on découvrit la coſte de la Floride le vingt-cinquiéme de May, jour de la Pentecoſte, & on jetta

l'ancre à une lieuë de terre à cauſe des bancs. Cinq jours aprés le General fit paſſer à terre deux cens treize chevaux qu'il avoit, afin que les navires eſtant déchargez tiraſſent moins d'eau. Ce débarquement ſe fit à deux lieuës de l'habitation d'un Seigneur Indien nommé Ucita. Toute l'armée prit terre enſuite, & il ne demeura que les Matelots, qui s'avançant toûjours un peu à la faveur de la marée, vinrent enfin au bout de huit jours moüiller proche de l'habitation des Indiens. Au meme temps que les ſoldats prenoient terre, ils ſe retranchoient ſur le bord de la mer proche de la Baye voiſine du Bourg. Aprés quoy le Capitaine General Vaſco Porcalho prit ſept cavaliers pour découvrir plus avant dans les terres à une demie lieuë du camp. Il rencontra ſix Indiens qui ſe mirent en défenſe avec leurs fléches, qui ſont les armes dont ils ſe ſervent pour combattre; mais les cavaliers pouſſant ſur eux en tuerent deux, & les quatre autres prirent la fuite dans un marais embaraſſé de buiſſons, où les chevaux fatiguez de la mer enfonçoient

& ſe laiſſoient cheoir avec leurs Maî-tres. La nuit ſuivante le General avec cent hommes ſur les Brigantins atta-qua un Bourg qu'il trouva abandon-né, parce que les Indiens avoient eu connoiſſance des Chreſtiens, du mo-ment que les navires avoient paru à la veuë des coſtes, & qu'ils avoient donné le ſignal par tout par des feux & des fumées épaiſſes. A la pointe du jour Loüis de Moſcoſo Meſtre de Camp, mit l'armée en bataille, & for-ma trois corps, d'avant-garde, de ba-taille, & d'arriere-garde, avec un eſcadron de cavalerie à chaque corps. On marcha en cet ordre ce jour en-tier & le ſuivant, & par un grand circuit autour des marais que faiſoit cette Baye, on vint à l'habitation d'Ucita. C'eſtoit le Dimanche pre-mier de Juin, jour de la Trinité. Ce Bourg eſtoit compoſé de ſept ou huit maiſons, celle du Seigneur eſtoit pro-che du bord de la mer, ſur une hau-teur faite exprés pour ſervir de for-tereſſe * la Moſquée eſtoit de l'autre coſté du Bourg, on y voyoit ſur le haut de l'entrée un oiſeau de bois dont les yeux eſtoient dorez, & on

* C'eſt le lieu où étoit leur Idole.

trouva quelques perles dans ce lieu, mais de peu de valeur, & gâtées. Car ils les percent au feu pour les enfiler, en chaînes & en bracelets, qu'ils portent au col, & aux bras ; ce qui fait tout leur ornement qu'ils estiment beaucoup. Leurs maisons estoient de bois & couvertes de feüilles de palmiers. Le General logea dans celle du Seigneur avec Porcalho, & Moscoso. Le Sergent major Baltasar de Gallegos se logea au milieu du Bourg dans des maisons, où on mit toutes les provisions qu'on tira des vaisseaux. Les autres maisons furent démolies avec la Mosquée, & les soldats en firent des baraques, où ils se retirerent trois ou quatre ensemble. Le païs autour de ce Bourg estoit embarassé de buissons fort épais, dont Soto en fit défricher autant que pouvoit s'étendre un trait d'arbaleste pour donner le champ libre à sa cavalerie, & aussi afin que les Indiens ne pussent approcher sans estre découverts, s'ils vouloient l'attaquer durant la nuit. Il mit doubles sentinelles sur toutes les avenuës, & aux autres endroits dangereux. On les relevoit à chaque

quart, & la cavalerie les visitoit, & batttoit l'estrade en estat de combatre s'il venoit quelque alarme. En ce lieu le General fit des Capitaines; quatre de cavalerie qui furent André de Vasconcelos, Pierre Caldeiran, de Badaios, & les deux parens du General Ayres Tinoco, & Alfonse Romo. Les deux Capitaines de l'infanterie furent François Maldonado de Salamanque, & Jean Rodriguez Lobilho. Comme on estoit encore en ce poste d'Ucita, les deux Indiens que Danhusco avoit pris sur cette coste, & que le General destinoit pour servir de guide & de truchemens, s'enfuirent une nuit par la faute de ceux qui les avoient en garde. Le General & tout le camp furent tres-affligez de cette perte, parce qu'on avoit déja fait plusieurs courses sans pouvoir prendre aucun Indien, à cause que ce païs estoit marécageux, & couvert de buissons fort hauts, & fort épais.



CHAPITRE VIII.

Des courses qu'on fait dans le païs, & comment on trouve un Chreſtien qui eſtoit depuis un long-temps entre les mains des Indiens.

En ce lieu d'Ucita le General commanda Baltazar de Gallegos avec quarante cavaliers, & quatre-vingts fantaſſins, pour entrer dans le païs, & voir s'il ne pourroit point prendre quelques Indiens. Lobilho fut auſſi commandé pour aller d'un autre coſté avec cinquante fantaſſins, dont la plus grande partie n'avoit que l'épée & la rondache, & les autres des arquebuſes, & des arbaleſtes. Ils marcherent par des marais où les chevaux ne pouvoient entrer, & à demie lieuë du camp ils trouverent quelques cabanes auprés d'un ruiſſeau, où les Indiens ſe jetterent auſſi-toſt qu'ils nous apperceurent. On prit quatre Indiennes, ce qui obligea vingt Indiens à tourner ſur nous, qui nous preſſerent tellement que nous fûmes contraints de nous retirer vers le

camp. Car ces peuples ſont ſi adroits, ſi fiers, & ſi legers que les hommes à pied ne peuvent gagner aucun avantage ſur eux. La raiſon eſt qu'ils fuyent dés qu'on marche à eux, mais du moment que l'ennemi ſe retire ils ſont auſſi-toſt ſur luy. Ils ne fuyent jamais plus loin que hors de la portée des fléches, & quand ils vont à l'ennemi ils ſont toûjours en mouvement, courant de coſté & d'autre, pour ne pas donner lieu à la viſée des arquebuſiers & des arbaleſtriers; outre qu'un Indien tirera quatre fléches avant qu'un arbaleſtrier ait ajuſté un ſeul coup, & ils tirent ſi juſte qu'ils manquent fort rarement. Une fléche qui ne rencontre point d'armes entre auſſi avant qu'un trait d'arbaleſte. Leurs arcs ſont forts, & leurs fléches ſont des roſeaux, ou des cannes dures, peſantes, & ſi bien aiguiſées qu'elles percent une rondache. Quelque-fois ils en arment le bout d'un os de poiſſon, aigu comme une alêne. D'autres y mettent une pierre dure comme un diamant. Celles-cy percent ſouvent les armes lors qu'elles en trouvent la jointure, mais celles

de roſeau ſont les plus dangereuſes, parce qu'elles briſent, ou entrent à travers les mailles. Lobilho revint au camp avec ſix hommes bleſſez, dont il en mourut un, & amena les quatre Indiennes qu'on avoit priſes dans les cabanes. A l'égard de Gallegos il trouva à deux lieuës du camp une plaine où il apperceut dix ou onze Indiens entre leſquels eſtoit un Chrétien nud, & tout brûlé du Soleil, qui avoit les bras peints de diverſes couleurs à la maniere des Indiens, dont on ne pouvoit le diſtinguer en aucune choſe. D'abord que les cavaliers les eurent découverts ils pouſſerent à eux. Ces Indiens s'écarterent en fuyant, quelques-uns ſe jetterent dans un bois, mais on en attrapa deux qui furent bleſſez. Un cavalier courut la lance en arreſt ſur le Chreſtien qui s'écria, *Seigneurs, je ſuis Chreſtien, ne me tuez pas ni ces pauvres gens qui m'ont donné la vie.* Il appella les Indiens en les aſſurant qu'ils n'auroient point de mal, de ſorte qu'ils ſortirent du bois. Ainſi aprés que les cavaliers les eurent tous mis en croupe, ils retournerent au camp où ils furent receus avec une extréme joye de toute

l'armée, & beaucoup de caresses de la part du General.

CHAPITRE IX.

Qui estoit ce Chrestien : Comment il passa dans la Floride : Et ce qu'il dit au General.

CET homme estoit né à Seville d'une famille noble, & appellé Jean Ortiz. Il y avoit douze ans qu'il estoit entre les mains des Indiens de la Floride, où estant passé avec le Gouverneur Narvaez, il revint à Cuba, d'où il fut envoyé par la femme de Narvaez, sur un Brigantin, avec vingt ou trente autres à la Floride. Comme ils estoient à la veuë d'une habitation d'Indiens, ils aperceurent un roseau planté en terre, & fendu par le bout, dans lequel estoit une Lettre, qu'Ortiz s'imagina que le Gouverneur avoit laissée pour apprendre de ses nouvelles, lors qu'il prit la resolution d'entrer dans les terres. Il s'informa à quatre ou cinq Indiens qui estoient sur le rivage, & qui luy firent signe de mettre pied à terre, pour prendre la Lettre ; ce qu'il fit avec un autre, malgré la resistance

de ceux qui eſtoient ſur le Brigantin. D'abord qu'ils furent deſcendus, les Indiens ſortirent en foule du Bourg, & les envelopperent ; de ſorte qu'il fut impoſſible d'échaper. Le compagnon d'Ortiz, qui ſe mit en defenſe, fut tué ſur le champ : pour luy ; ils l'enleverent, & le porterent à Ucita, ſans que ceux qui eſtoient ſur le Brigantin oſaſſent deſcendre pour le ſecourir. Ortiz, par ordre d'Ucita, fut auſſi-toſt attaché à quatre perches ſoûtenuës de pieux, ſous leſquelles on alluma du feu, pour le brûler tout vif. Mais une fille d'Ucita luy remontra que ce Chreſtien eſtant ſeul, ne pouvoit rien entreprendre contre luy, & qu'il luy ſeroit bien plus glorieux de l'avoir dans ſes fers : enfin elle luy demanda ſa vie, qu'Ucita luy accorda. Il le fit penſer ; & quand Ortiz fut gueri, on luy donna la charge de garder la Moſquée, où les Loups venoient ſouvent emporter les corps qu'on y mettoit. Le pauvre Eſpagnol ſe recommanda à Dieu, & ſe mit à garder la Moſquée. Il arriva qu'une nuit les Loups luy enleverent le corps du fils d'un

Indien d'une grande consideration
Ortiz courut aprés les Loups, armé
d'un gros baston, & par bonheur il
attrapa celuy qui estoit chargé du cadavre, qu'il luy fit quitter en luy
donnant un coup de toute sa force
dont cet animal mourut assez prés de
là. La nuit en osta la connoissance à
Ortiz; seulement au point du jour il
s'aperceut que le corps du jeune Indien luy manquoit : ce qui l'affligea
extrémement, aussi bien qu'Ucita, qui
apprit ce malheur, & voulut qu'il en
coûtast la vie au Chrestien. On envoya sur les traces des Loups quelques
Indiens qui trouverent le corps, &
un peu plus loin le Loup mort. Ce
qui appaisa la colere d'Ucita, qui fut
fort satisfait de la vigilance de l'Espagnol, & commença à le bien traiter.
Trois années se passerent ainsi, au
bout desquelles un autre Seigneur Indien, appellé Mocoço, qui avoit son
habitation à deux journées du Port,
vint attaquer celle d'Ucita, & la brûla entierement, durant qu'Ucita se
sauvoit à un Bourg qu'il avoit aussi
sur la mer. Ortiz se vit ainsi dégradé de sa charge, & en suite des bonnes

graces d'Ucita. Comme le diable tient ces peuples dans une deplorable ſervitude, ils ont accoûtumé de luy offrir la vie & le ſang de leurs Sujets meſme, ou de quelque autre perſonne qui leur tombe entre les mains. Ils diſent qu'alors que le demon ſouhaite de ces ſortes de victimes, il leur parle, & dit qu'il eſt alteré de ſacrifices : & c'eſt à cet uſage qu'Ucita deſtinoit ſon Eſclave Chreſtien. Ortiz l'apprit de la meſme fille qui l'avoit ſauvé du feu, & qui luy conſeilla de s'enfuir vers Mocoço, qui le traiteroit bien, puis qu'elle avoit entendu dire qu'il s'informoit ſouvent de luy, & qu'il ſouhaitoit avec paſſion de le voir. Mais comme il ne ſçavoit pas le chemin, elle l'accompagna une demie lieuë hors du Bourg; & aprés l'avoir bien inſtruit, elle s'en retourna ſans eſtre aperceuë. Ortiz marcha toute la nuit, & ſe trouva au matin ſur le bord d'un ruiſſeau qui ſeparoit la Seigneurie d'Ucita de celle de Mocoço. Il y vit deux Indiens qui pêchoient; & comme ils avoient guerre avec ceux d'Ucita, qu'il ignoroit leur Langue, & qu'ainſi il ne

pouvoit pas leur dire ce qui l'amenoit ; il eut peur qu'ils ne le tuassent comme un ennemi : de sorte qu'il courut à l'endroit où estoient leurs àrmes, & il s'en saisit. Les Indiens fuirent droit au Bourg, quoy qu'il les asseurast qu'ils ne devoient rien craindre ; mais ils ne l'entendoient pas, & couroient toûjours. Leurs cris donnerent l'alarme au Bourg, d'où sortirent plusieurs Indiens, qui entourerent Ortiz, en état de le percer de leurs fleches, pendant qu'il se couvroit de quelques arbres, & qu'il crioit de toute sa force qu'il estoit le Chrestien d'Ucita, qu'il avoit abandonné, pour venir rendre ses services à son Seigneur Mocoço. Dieu permit qu'il arriva un Indien qui sçavoit la Langue d'Ucita. Il comprit ce que disoit l'Espagnol, & appaisant ses compagnons, il leur declara ce qu'il avoit entendu. Quatre Indiens se détacherent pour porter ces nouvelles à Mocoço, qui vint un quart de lieuë au devant d'Ortiz, & luy témoigna beaucoup de joye de son arrivée ; de sorte qu'aprés luy avoir fait faire un serment à la maniere des Chrestiens,

qu'il ne s'enfuiroit point pour chercher un autre Maiſtre, il luy promit de le bien traiter; & que ſi les Chrétiens venoient en ce païs, il luy accorderoit la liberté, & la permiſſion de ſe retirer auprés d'eux. Ce qu'il jura de ſon coſté à la façon des Indiens. Trois ans aprés, quelques-uns de ſes gens, qui eſtoient allez pêcher ſur la mer, à deux lieuës de cette habitation, vinrent avertir Moco-ço qu'ils avoient vû des navires, dont il avertit Ortiz, en luy accordant la permiſſion de les aller trouver : ce qu'il fit avec beaucoup d'empreſſement. Mais comme il ne trouva aucun vaiſſeau à la coſte, il crut que le Cacique luy avoit joüé ce trait, pour s'éclaircir de ſes intentions. Il ne laiſſa pas de ſe rendre auprés de luy, & fut ainſi neuf ans avec peu d'eſperance de voir des perſonnes de ſa Religion. Enfin Dom Fernand de Soto arriva en la Floride. Ce que Mocoço apprit auſſi-toſt, & dit à Ortiz que les Chreſtiens avoient fait deſcente au bourg d'Ucita. Sur quoy l'Eſpagnol croyant que c'eſtoit encore un autre piege qu'on luy tendoit, répondit,

que ni les Chreſtiens, ni autre choſe du monde ne luy tenoit au cœur, que le deſir de luy rendre ſervice. Mais le Cacique luy confirma ſerieuſement la nouvelle, & luy permit d'aller les joindre, ajoûtant que s'il ne le faiſoit pas, & que les Chreſtiens s'en retournaſſent, il n'en ſeroit point coupable, puiſqu'il executoit de ſa part ce qu'il luy avoit promis. Cette nouvelle eſtoit ſi agreable à Ortiz, qu'il ne pouvoit bien ſe perſuader qu'elle fuſt veritable. Cependant il rendit graces au Cacique, & prit congé de luy. Moçoço luy donna dix ou douze Indiens des plus conſiderables, pour l'accompagner; & ce fut avec eux qu'il rencontra Gallegos. Auſſi-toſt qu'il fut arrivé au camp, le General luy fit donner un habit, des armes, & un bon cheval; & s'informa s'il n'avoit point de connoiſſance de quelque pays où il y euſt de l'or ou de l'argent. Ortiz répondit que non, parce qu'il n'avoit pas penetré plus avant que dix lieuës au delà de l'habitation de Moçoço: mais qu'à trente lieuës de ce Bourg, Paracoxi, le plus puiſſant Cacique de tout ce pays, faiſoit ſa reſidence;

fidence; que Mocoço, Ucita, & tous les autres Seigneurs de cette coste luy payoient tribut, & que ce Cacique pourroit leur donner des lumieres de ce qu'ils cherchoient; outre que son pays estoit bien plus abondant en Mayz, & en autres vivres, que ceux de la coste. Ce qui satisfit extrémement nostre General; de sorte qu'il ne songea plus qu'à amasser des munitions pour entrer dans la terre ferme, dautant plus qu'il s'imaginoit que la Floride ayant tant d'étenduë, il ne se pouvoit faire que d'un costé ou d'un autre, on n'y trouvast quelque pays tres-riche. A quelques jours de là Mocoço vint voir le General, & luy fit ce discours.

« Tres-haut & tres-puissant Seigneur, « le moins considerable, à mon avis, « de tous ceux qui sont sous vostre « obeïssance, & le plus zelé à vous ren- « dre de grands services, paroist icy de- « vant vostre Seigneurie, avec autant « de confiance d'en recevoir quelque « grace, que si je luy en avois témoi- « gné le desir par des effets: car le pe- « tit service que je luy ay fait en don- « nant la liberté à ce Chrestien qui

„ estoit en mon pouvoir, n'est qu'une
„ suite de l'obligation que j'avois de
„ m'aquitter de ma parole. Mais comme
„ l'usage des Grands est de marquer
„ leur generosité par de grands bien-
„ faits, je suis persuadé qu'ainsi que vous
„ estes au dessus des autres hommes par
„ les grandes qualitez de vostre person-
„ ne, & par le commandement que vous
„ avez sur tant de braves gens, de mê-
„ me vous les surpassez encore en libe-
„ ralité, & en toutes les autres vertus.
„ C'est ce qui me fait esperer d'obtenir
„ la grace que je demande à vostre Sei-
„ gneurie de me croire entierement à
„ elle, & de se souvenir de moy lors
„ qu'il sera question de luy rendre ser-
„ vice. Le General luy répondit, qu'encore qu'il eust accordé la liberté à Ortiz, pour satisfaire à la parole qu'il en avoit donnée, neanmoins il luy en estoit fort obligé, & estimoit cette faveur au delà de tout ce qu'on pouvoit s'imaginer; qu'ainsi il le regarderoit toûjours comme son frere, & qu'il luy témoigneroit sa reconnoissance en toutes sortes d'occasions. Aprés quoy il luy fit donner une chemise, & d'autres presens, dont le Ca-

cique fut fort ſatisfait, & ayant pris congé de Soto, il s'en retourna à ſon habitation.

CHAPITRE X.

Le General envoye les navires à Cuba; il laiſſe cent hommes au port d'Ucita, & entre dans les terres.

LE lieu où eſtoient les vaiſſeaux proche de l'habitation d'Ucita, fut nommé par le General, le port du Saint Eſprit; & ce fut de là qu'il envoya Baltazar de Gallegos avec cinquante Cavaliers, & quelques quarante Fantaſſins en la province de Paracoxi, pour reconnoiſtre la diſpoſition du pays, & s'informer de celuy qui eſtoit plus avant dans la Floride, avec ordre de luy donner avis de tout ce qu'il apprendroit. Soto prit encore la reſolution d'envoyer les navires à Cuba, pour rapporter des vivres & des munitions. Vaſco Porcalho, qui eſtoit pourvû de la charge de Capitaine General, n'avoit point eu d'autre deſſein en prenant cet employ, que de tirer des eſclaves de la Floride,

pour les envoyer à Cuba, où il avoit tout ſon bien, & des mines. Mais aprés avoir fait pluſieurs courſes inutilement, à cauſe des buiſſons épais, & des marais dont ce pays eſt naturellement fortifié; il témoigna du dégouſt pour le ſervice, & une forte envie de retourner à Cuba. Ainſi quoy qu'il euſt eu quelque different avec le General; ce qui les obligeoit à vivre enſemble avec froideur; il luy demanda ſon congé, & le receut avec beaucoup de demonſtration d'amitié. Cependant Gallegos eſtant arrivé à Paracoxi, trouva que le Cacique s'en eſtoit retiré; mais il luy envoya trente Indiens, qui luy dirent que le Cacique, dont ils eſtoient vaſſaux, les envoyoit pour ſçavoir ce qu'il cherchoit dans ſon païs, & en quoy il luy pouvoit rendre ſervice. Gallegos répondit qu'il eſtoit obligé à leur Seigneur de ſes offres; qu'ils l'exhortaſſent de venir dans ſon habitation, où ils parleroient enſemble, & confirmeroient la paix, & une amitié ſincere qu'il ſouhaitoit de lier avec luy. Les Indiens porterent ces paroles au Cacique, qui les renvoya dire à Gal-

legos qu'il eſtoit indiſpoſé ; ce qui l'empêchoit de venir. Le Sergent Major leur demanda s'ils n'avoient point connoiſſance de quelque province où il y euſt de l'or ou de l'argent. Ils l'aſſeurerent qu'il y en avoit une vers le Couchant, appellée Cale, dont les habitans avoient guerre avec les peuples d'une autre province, où le Printemps duroit toute l'année, & où l'or ſe trouvoit en abondance, parce qu'ils venoient à la guerre contre ceux de Cale avec des armets d'or ſur leur teſte. Ainſi Gallegos voyant que le Cacique ne venoit pas, & qu'il ne luy donnoit ces fauſſes eſperances, que pour avoir le temps de ſe mettre en lieu de ſeureté ; & apprehendant d'ailleurs que s'il laiſſoit aller ces Indiens, il ne les reviſt plus, il les fit mettre aux fers, & envoya huit Cavaliers pour donner avis au General de ce qu'il avoit fait, dont Soto & tout le camp eurent une extréme joye, dans la penſée que le rapport des Indiens pouvoit eſtre conforme à la verité. Le General laiſſa pour la garde du port le Capitaine Caldeiran, avec trente Cavaliers & ſoixante & dix Fantaſ-

ſins, & marcha avec tout le reſte, pour joindre Gallegos à Paracoxi, d'où, ſans s'arreſter, il prit la route de Cale. Il trouva ſur ſon chemin deux petits villages, Acela & Jocaſte, où il prit le devant avec cinquante Fantaſſins & trente chevaux droit à Cale. Quelques Indiens s'eſtant retirez dans un marais, prés d'un lieu dépeuplé, qui eſtoit ſur cette route. Soto leur envoya ſon Truchement, qui les fit revenir; & ils donnerent un Guide, qui les conduiſit à une riviere dont le courant eſtoit fort impetueux. On fut obligé de faire un petit pont ſur le tronc d'un arbre qui eſtoit au milieu de la riviere, pour paſſer les gens de pied. Les chevaux paſſerent à la nage, à l'aide d'un cable qui les conduiſoit d'un bord à l'autre; parce qu'il s'en noya un qui fut mis le premier dans l'eau, ſans eſtre ſoulagé par cette invention. De là le General envoya deux Cavaliers au reſte de ſes gens qui venoient aprés luy, pour les obliger à ſe haſter, parce que le chemin eſtoit plus long qu'on n'avoit crû, & qu'ils manquoient de vivres. Il trouva en arri-

vant à Cale, le Bourg abandonné, hors trois ou quatre eſpions Indiens, qui furent pris. En ce lieu Soto attendit le reſte de l'armée, qui eſtoit extrémement fatiguée par la faim, & par l'incommodité des mauvais chemins : car le pays eſtoit pauvre, & peu cultivé, à cauſe que la terre eſt baſſe, & noyée en pluſieurs endroits, ou couverte de bois fort épais. Et ils avoient conſumé toutes les proviſions qu'on avoit tirées des vaiſſeaux; de ſorte qu'ils couroient aux habitations des Indiens, où on trouvoit quelques feüilles de Poirée, que les plus diligens cueilloient, & les mangeoient au ſel & à l'eau. Ceux qui n'en pouvoient attraper, alloient aux champs de Mays; & comme le grain n'eſtoit pas encore meur, ils arrachoient le tuyau & l'épy, & mangeoient tout enſemble. Les Palmites, ou Cardons de Palmiers leur furent d'un grand ſecours. Ils en trouverent beaucoup en arrivant à la riviere que leGeneral avoit paſſée avec tant de fatigues : & ces Cardons croiſſoient ſur des Palmiers auſſi bas que ceux d'Andalouſie. Ils joignirent en cet endroit

deux autres Cavaliers que le General avoit envoyez au devant d'eux, qui les asseurerent qu'il y avoit beaucoup de Mayz à Cale. Cette nouvelle les r'anima, & durant qu'ils marchoient pour gagner Cale, Soto fit recueillir tout le Mays qui estoit meur dans les champs, dont on fit provision pour trois mois. Les Indiens tuerent trois Chrestiens durant cette recolte: Mais un de ceux qui furent pris dit au General, qu'à sept lieuës de ce Bourg il y avoit une province fort grande, & fort fertile en Mays, laquelle s'appelloit Palaché. Sur quoy il partit aussi-tot de Cale avec soixante hommes de pied & cinquante chevaux. Il laissa le Mestre de camp Loüis de Moscoso avec le reste de ses gens, & des ordres bien exprés de ne point décamper de là qu'il ne vist un écrit de sa main. Comme personne n'avoit de valets ny d'esclaves, chacun pilloit luy-mesme le Mayz, dont on faisoit du pain dans un mortier creusé à la main dans une grosse piece de bois, avec un pilon fait du bout d'une solive; & quelques-uns sassoient la farine avec leur cotte de maille.

On

On faiſoit cuire le pain ſur des teſts de pots qu'on mettoit au feu, ainſi qu'il ſe pratique à Cuba. Cette maniere de moudre eſtoit ſi fatigante, que pluſieurs ſoldats aimoient mieux ne point manger de pain, que de moudre ainſi : mais ils faiſoient rôtir ou boüillir le Mays, & le mangeoient en grain.

CHAPITRE XI.

Le General arrive à Caliquen, dont il emmene le Cacique avec luy juſques à Napetaca. Les Indiens le luy veulent enlever de force. On en tuë beaucoup en cette occaſion.

DOM Fernand de Soto partit de Cale l'onziéme jour d'Aouſt de l'année 1540. & alla coucher à Itara; de là à Potano; le troiſiéme jour à Utimama; & de ce lieu à une autre habitation, que les Eſpagnols appellent * de Mala paz. Ils le nommerent ainſi parce qu'il vint un Indien qui ſe diſoit Cacique, qui offrit de ſervir le General avec tous ſes Sujets, pourveu qu'il luy pluſt faire mettre en li-

* Mauvaiſe Paix.

berté vingt Indiens ou Indiennes qu'on avoit pris la nuit passée; qu'en reconnoissance de cette faveur, il fourniroit des vivres, & donneroit de bons guides. Le General les fit mettre en liberté, & donna des Gardes à l'Indien. Le lendemain matin plusieurs Indiens parurent, & se mirent autour d'un Bourg contre un bois. L'Indien pria qu'on le menast proche d'eux, qu'il vouloit leur parler & les r'asseurer, & qu'ils feroient ce qu'il leur ordonneroit. Lors qu'il fut assez prés, il s'échappa d'entre les mains de ceux qui le gardoient, & s'enfuit d'une telle vîtesse, qu'aucun ne put l'attraper; & en mesme temps tous les Indiens se jetterent en fuyant dans le bois. Le General fit lâcher un Levrier qui avoit déja fait curée de quelques Indiens; & ce chien passant au milieu des autres, alla choisir le faux Cacique, & l'arresta jusques à ce qu'on vint le reprendre. De là le General fut à Cholupaba, que les Espagnols nommerent * Villa Farta, à cause de la quantité de Mayz qu'on y trouva. Ils firent un pont de bois pour passer

* Ville Grasse.

la riviere qui eſt auprés de cette habitation ; & aprés avoir marché deux jours par un pays deſert, on arriva à Caliquen le 17. d'Aouſt. En ce lieu, comme Soto s'informoit de la province de Palaché, on luy dit que Narvaez n'avoit point paſſé plus avant que l'endroit où ils eſtoient alors ; & qu'il s'y eſtoit embarqué, à cauſe qu'il n'y avoit pas de chemin pour aller plus loin, & qu'on ne rencontroit plus d'habitations. On preſſa le General de retourner au port du S. Eſprit, & d'abandonner la Floride, où il couroit riſque de ſe perdre comme Narvaez ; que ſi on s'engageoit plus avant, le retour leur ſeroit interdit ; parce que les Indiens conſumeroient le peu de Mayz qui leur reſtoit pour vivre. Le General répondit à ces plaintes, qu'il ne tourneroit jamais le dos ſans voir le peril de plus prés ; & qu'il n'eſtoit pas bien perſuadé de ce que les Indiens diſoient. Là-deſſus il commanda qu'on tinſt les chevaux ſellez en état de marcher, & envoya ordre au Meſtre de camp de venir le joindre inceſſamment. Moſcoſo & pluſieurs autres croyans qu'on

ne pafferoit pas plus loin que Palaché, enterrerent à Cale tout le fer qu'ils avoient, & vinrent à Caliquen aprés avoir beaucoup fouffert, à caufe que le pays par où le Gouverneur avoit paffé, eftoit entierement ruïné. Quand toute l'armée fut enfemble, Soto partit de Caliquen le 10. Septembre, emmenant le Cacique avec luy. Au bout de trois jours quelques Indiens vinrent voir leur Seigneur, & tous les autres jours ils l'attendoient fur la route en joüant d'une efpece de flute, qui fert de fignal pour faire connoître qu'ils viennent comme amis; ils difoient qu'on devoit trouver bientoft l'habitation d'Uzachil, parent du Cacique de Caliquen; que cet homme attendoit les Efpagnols, en intention de leur rendre toute forte de fervices, & prioient enfin le General de mettre leur Cacique en liberté. Il ne le vouloit pas, dans la crainte qu'ils ne fe foûlevaffent, & qu'ils ne refufaffent des guides; mais il s'en excufoit toûjours fur des pretextes honneftes. Cinq jours fe pafferent ainfi jufques à Napetaca, où on arriva le 15. de Septembre. Il y vint qua-

torze Indiens prier le Gouverneur de renvoyer leur Cacique. Il leur dit qu'il ne le retenoit point par force, mais qu'il ſouhaitoit qu'il l'accompagnaſt juſques à Uzachil. Cependant Jean Ortiz apprit d'un Indien, qu'ils avoient reſolu de s'aſſembler, & d'attaquer l'armée, pour mettre leur Seigneur en liberté. Ortiz en avertit le Gouverneur, qui commanda que tout le monde à pied & à cheval s'armaſt, & ſe tinſt preſt dans ſes logemens, afin que ne donnant point de ſoupçon aux Indiens, ils priſſent la hardieſſe de venir juſques dans le Bourg. Ainſi plus de quatre cens Indiens armez s'eſtant poſtez à la veuë du camp, dans un bois, envoyerent deux hommes demander leur Cacique au Gouverneur. Soto prit avec luy ſix Cavaliers, & tenant par la main le Cacique, auquel il parloit, pour r'aſſurer les Indiens, il s'avança juſques au lieu où ils eſtoient poſtez : mais comme il aperceut qu'ils ſe preparoient au combat, il commanda à ſon Trompette de donner l'alarme. A ce bruit tous les Eſpagnols ſortirent de leur logis à pied & à cheval avec tant de

furie, que les Indiens ſurpris & étonnez, ne ſongerent qu'à ſe ſauver. Ils tuerent pourtant le cheval du Gouverneur, & un autre; mais ils perdirent quarante hommes tuez à coups de lance; le reſte ſe jetta dans deux lacs qui eſtoient éloignez l'un de l'autre. On les ſuivit juſques ſur le bord, & on tira ſur ceux qui ſe ſauvoient à la nage : mais peu de coups portoient; de ſorte que le Gouverneur commanda qu'on entouraſt un de ces lacs, le peu de monde qu'il avoit ne ſuffiſant pas pour les aſſieger tous deux. Les Indiens aſſiegez tâcherent de ſe ſauver durant la nuit, en nageant doucement juſques aux bords; & afin qu'on ne les aperceuſt pas, ils mettoient ſur leurs teſtes des feüilles de Nenuphar : mais les Cavaliers voyans boüillonner l'eau, y pouſſoient leurs chevaux juſques au poitrail, & faiſoient rentrer ces Indiens. La nuit ſe paſſa ainſi de part & d'autre ſans repoſer. Ortiz leur crioit de ſe rendre au Gouverneur, puis qu'ils ne pouvoient échaper. Ce qu'ils firent enfin, forcez par la rigueur du froid qu'ils enduroient dans l'eau.

Ainſi le premier, qui ne pouvoit plus reſiſter, crioit à Ortiz qu'on ne le tuaſt pas, & qu'il ſe rendroit ; & avant le point du jour, ils ſortirent tous l'un aprés l'autre, excepté douze des plus braves, qui reſolurent tous de mourir dans l'eau plûtoſt que de ſe rendre. Mais les Indiens de Paracoxi, qui eſtoient hors des fers, ſe jetterent à la nage dans le marais, & tirerent à bord par les cheveux ces deſeſperez, qui furent enchaiſnez. Tout le reſte fut partagé entre les Chreſtiens, pour leur ſervir d'eſclaves. La honte & la miſere de cet eſclavage leur fit prendre la reſolution de ſe ſoûlever ; & ils donnerent charge à un d'entre eux, qui ſervoit de Truchement, & qu'ils eſtimoient fort pour ſa valeur, d'étrangler le General lors qu'il parleroit à luy, en luy portant en meſme temps les deux mains au col. Celuy-cy voyant une occaſion favorable, ſe jetta ſur le General ; mais avant que de luy porter les deux mains au col, il luy donna un ſi furieux coup de poing par le viſage, qu'il le mit tout en ſang. Tous les Indiens s'émeurent à ce ſi-

gnal ; celuy qui pouvoit ſe ſervir des armes de ſon Maiſtre , ou du pilon, dont on écraſoit le mayz , en attaquoit ou ce Maiſtre , ou le premier qui tomboit ſous ſa main. Ils ſe ſervoient des lances ou des épées qu'ils rencontroient , auſſi adroitement que s'ils en avoient appris l'uſage toute leur vie ; de ſorte qu'un d'entre eux, l'épée à la main, fit teſte dans la Place à quinze ou vingt hommes, juſques à ce qu'il fut tué par des Halebardiers du Gouverneur. Un autre armé d'une lance, monta dans un grenier où ils ſerrent le Mayz, & là faiſant autant de bruit que s'il y euſt eu dix hommes enſemble, il defendit ſi bien la porte, qu'on fut obligé de le tuer à coups de traits par un trou de la couverture. Ils eſtoient bien deux cens Indiens, qui furent enfin battus & ſoûmis. Le Gouverneur donna les plus jeunes à ceux qui avoient de bonnes chaiſnes, & leur commanda de les bien garder. Tous les autres furent attachez à des poteaux au milieu de la Place, & tuez à coups de fleches par les Indiens de Paracoxi.

CHAPITRE XII.

Le Gouverneur arrive à Palaché, on luy dit qu'il y avoit beaucoup d'or plus avant dans le païs.

NOus partîmes de Napetaca le vingt-troisiéme jour de Septembre pour aller camper ſur une riviere, où deux Indiens apporterent un cerf au General de la part du Cacique d'Uzachil. Le jour ſuivant on paſſa par la Pelaya grande habitation, & de-là à Uzachil qu'on trouva abandonné ſur le bruit qui avoit couru du maſſacre fait à Napetaca. Le Bourg eſtoit rempli de mayz, de feverolles, & de concombres, qui nous furent des rafraîchiſſemens fort agreables, comme plus conformes à noſtre maniere de vivre. Le mayz eſtoit comme le millet, & les concombres meilleures que celles d'Eſpagne. Le General envoya deux Capitaines en divers endroits, pour prendre des Indiens dont ils en amenerent cent, tant hommes que femmes, qu'on partageoit toûjours de cette maniere.

Le Capitaine qui faiſoit la priſe en mettoit un ou deux à part pour le Gouverneur, les autres eſtoient partagez entre le Capitaine & les ſoldats. On les enchaînoit par le col, & ils ſervoient à porter le bagage, à piler le mayz, & à d'autres offices où la chaîne ne les incommodoit pas tant. Mais comme l'amour de la liberté fait tout entreprendre, l'Indien qu'on menoit au bois, ou couper du mayz tuoit quelque-fois ſon Maître, & s'enfuyoit avec la chaîne. D'autres la limoient avec des cailloux dont ils ſe ſervent au lieu de fer. Ceux qui eſtoient pris dans ces actions payoient pour eux & pour les autres, afin de leur oſter la hardieſſe de les entreprendre une autre fois. On laiſſoit aller ſans chaînes les femmes & les enfans quand ils eſtoient dépaïſez de cent ou ſix vingts lieuës, ainſi ils rendoient de bons ſervices & apprenoient l'Eſpagnol en fort peu de temps. Le Gouverneur quitta enfin Uzachil pour aller à Palaché, & fit deux journées de chemin juſques à Axille, où les Indiens ne nous attendoient pas, mais comme les bois eſtoient proche,

la plus grande partie s'y ſauva. On partit le lendemain premier d'Octobre au matin aprés avoir dreſſé un pont ſur une riviere qui ſe trouvoit ſur la route. Elle eſtoit profonde à l'endroit du pont d'un jet de pierre, où on perdoit pied par tout, & vers les deux bords on avoit de l'eau juſques à la ceinture : ces bords eſtoient couverts de buiſſons hauts & fort épais, où les Indiens ſe preſenterent pour défendre le paſſage, mais le General fit avancer ſes arbaleſtriers qui les firent retirer, & on pouſſa quelques pieces de bois en travers ſur leſquelles des ſoldats paſſerent pour défendre l'avenuë du pont. Ainſi le General traverſa avec tous ſes gens le Jeudy jour de ſaint François, & vint coucher à Vitachuco Bourg de la Province de Palaché. Les Indiens y avoient mis le feu dont les maiſons brûloient encore, & c'eſt ainſi que nous entrâmes dans cette Province fort peuplée, & abondante en mayz. On y trouva preſque par tout des maiſons comme nos metairies d'Eſpagne, & de gros Bourgs comme Uzelu où nous arrivâmes le Diman-

che vingt-cinquiéme d'Octobre, & le Mardy à Anhayca de Palaché où le Cacique qui commandoit à toute la Province faisoit son sejour. Le Mestre de Camp dont la fonction est de faire les logemens de l'armée nous donna des quartiers autour du Bourg. Il y en avoit d'autres éloignez d'une demie lieuë ou une lieuë au plus, dont on tira quantité de mayz, des concombres, des feverolles & des prunes seches meilleures que celles d'Espagne. Les arbres qui portent ces prunes viennent d'eux-mêmes par tout dans les champs. On porta toutes ces provisions à Anhayca de Palaché tant qu'on en eut assez pour y passer l'hyver. Le Gouverneur qui sceut que la mer n'estoit qu'à dix lieuës de là, y envoya un Capitaine avec des gens à pied & à cheval, qui aprés avoir passé par Ocheté à six lieuës du quartier, vinrent à la mer, où ils trouverent sur le rivage un grand arbre abbatu & accommodé en forme de mangeoire. Ils virent aussi des carcasses de chevaux, d'où ils jugerent que c'estoit le lieu où Narvaez avoit bâti les barques sur

lesquelles il fit naufrage. Le Gouverneur informé de cela envoya Danhusco, & trente cavaliers au port du Saint Esprit avec ordre à Caldeiran d'abandonner ce poste & de se rendre à Palaché. Danhusco partit le vingt-septiéme de Novembre, & trouva les Indiens retournez à Uzachil & dans les autres Bourgs; il n'en voulut pourtant prendre aucun, craignant de s'arrester & de leur donner le loisir de s'assembler. Il ne passoit par leurs habitations que durant la nuit; & il alloit reposer trois ou quatre heures dans quelque endroit écarté. Ainsi il n'employa que dix journées à faire ce voyage jusques au port, d'où il fit partir deux caravelles pour Cuba, sur lesquelles il envoya vingt Indiennes à Donna Isabelle suivant les ordres du Gouverneur. Il s'embarqua sur les deux Brigantins avec tous les gens de pied, & voguant au long de la coste il vint à Palaché. Caldeiran fit le voyage par terre avec les cavaliers & quelques arbalestriers. Les Indiens l'attaquerent durant la marche, & blesserent quelques-uns de ses gens. Aussi-tost qu'il fut à Pala-

ché le Gouverneur envoya au port des planches, des clous & tout l'autre équipage necessaire pour bâtir une Barque, sur laquelle il fit monter trente hommes bien armez qui croiserent au long de cette Baye, en attendant les Brigantins. Ils firent quelques combats contre les Indiens qui couroient sur cette coste avec leurs canots. Cependant un Indien sans estre découvert par les sentinelles vint mettre le feu à nostre habitation, le Samedy vingt-neuviéme de Novembre, & comme le vent estoit grand la moitié du Bourg fut entierement brûlée. Danhusco n'arriva avec ses Brigantins que le Dimanche vingt-neuviéme de Decembre. Le Gouverneur ayant resolu de découvrir le païs du costé de l'Oüest, commanda Maldonado avec cinquante fantassins pour marcher au long de la coste, & chercher quelques ports, & en même temps il détacha huit cavaliers pour battre l'estrade à deux lieuës autour du Bourg, parce que les Indiens s'estoient rendus si insolens, qu'ils venoient tuer des hommes à deux portées d'arbaleste de nô-

tre camp. Ces cavaliers trouverent deux Indiens, & une femme cueillant des feverolles, & quoi-que les Indiens euſſent lieu de ſe ſauver, ils aimerent mieux mourir que d'abandonner l'Indienne qui eſtoit femme d'un d'eux. Ils bleſſerent trois chevaux dont il en mourut un. A quelques jours de là Caldeïran avec ceux qu'il commandoit entra dans un bois qui eſtoit ſur le chemin de la mer. Il y fut attaqué par les Indiens qui le repouſſerent, & luy oſterent des munitions dont ſes gens eſtoient chargez. Cependant le temps que le Gouverneur avoit marqué à Maldonado pour ſon retour, eſtoit paſſé de trois ou quatre jours, ce qui luy donnoit de l'inquietude, & il avoit déja reſolu de ne l'attendre plus que huit jours, quand ce Capitaine arriva amenant avec luy un Indien d'une province appellée Ochuſé à ſoixante lieuës de Palaché. Il y avoit trouvé un port de bon fond & bien à l'abry. Ce qui ſatisfit extrêmement le Gouverneur qui avoit toûjours eſperé trouver de ce coſté quelque païs riche en or. Il envoya Maldonado querir des mu-

nitions à la Havane, & il luy ordonna de revenir le trouver au port d'Ochusé où il iroit par terre. Que si quelque obstacle empêchoit l'armée de s'y rendre au Printemps prochain, Maldonado devoit retourner à la Havane, & revenir le Printemps d'aprés, attendre le Gouverneur en ce port, parce qu'il ne feroit aucune autre entreprise avant que d'avoir trouvé Ochuse. Maldonado estant parti avec les ordres, & sa compagnie ayant esté donnée à Jean de Guzman, le Tresorier Jean Gaytan mena au Gouverneur un jeune Indien qui avoit esté pris à Napetaca. Il luy dit qu'il n'estoit pas de ce païs-là, mais d'un autre fort éloigné du costé du Soleil-levant, & qu'alors qu'il fut pris il estoit venu pour voyager à Napetaca. Que son païs nommé Yupaha estoit gouverné par une Dame dont le Bourg estoit d'une grandeur surprenante. Qu'elle tiroit tribut de tous ses voisins, des uns en denrées, & des autres en or. Sur quoy il décrivoit la maniere dont cet or se tiroit, celle dont on le faisoit fondre, & affiner, comme s'il l'eust veu cent fois, ou que le diable

le

se luy eust enseigné. De sorte que tous ceux qui estoient instruits de la maniere de travailler aux mines, assuroient qu'il estoit impossible d'en parler si juste sans l'avoir veu, & la relation de cet Indien passa pour une verité constante par les circonstances dont il l'appuyoit.

CHAPITRE XIII.

Le Gouverneur part de Palaché pour chercher la Province d'Yupaha & ce qui luy arriva dans ce voyage.

SUR ce fondement nous quittâmes Anhayca de Palaché le Mercredy troisiéme jour de Mars de l'année 1540. chacun n'ayant en veuë que de chercher le riche païs d'Yupaha. Le Gouverneur ordonna qu'on fist des provisions pour soixante lieuës de desert, ce qui embarrassa beaucoup les gens de pied, obligez à porter ces vivres sur le dos. Parce que tous les Indiens de service allant nuds, & enchaînez durant la rigueur de l'hyver, ils estoient presque tous morts de misere. Au bout de quatre

jours de marche on arriva ſur le bord d'une riviere , où le Gouverneur fit faire un grand Canot, avec lequel on attacha d'un bord à l'autre de la riviere des chaînes , qui ſervirent de cables pour paſſer, & pour ſe ſoûtenir contre le courant. Les chevaux paſſerent à la nage à la faveur des cordes qui les tiroient, & ce travail nous retint un jour & demi de temps. Enfin nous vinſmes à Capachiqui le Samedi onziéme de Mars. Les Indiens eſtoient ſous les armes dans tout ce païs là. De ſorte que cinq Eſpagnols eſtant allez chercher des mortiers pour piler le mayz dans des caſes à l'écart, & environnées de bois , rencontrerent pluſieurs Indiens qui venoient pour épier. Cinq d'entr'eux ſe détacherent, & nous attaquerent ſi furieuſement qu'un Eſpagnol s'enfuit & fut donner l'alarme au camp. Les plus diligens vinrent au ſecours , & trouverent un Chreſtien mort, & les trois autres fort bleſſez. Les Indiens ſe jetterent dans un marais à couvert de l'inſulte des cavaliers. Le Gouverneur quittant Capachiqui paſſa un païs deſert, & vint à Toalli le vingt &

uniéme du mois. En ce lieu nous commençâmes à trouver des maiſons bien differentes de celles que nous avions veuës juſques icy. Celles-là n'eſtoient couvertes que d'herbes, au lieu que les maiſons de Toalli avoient pour couverture de petits roſeaux rangez comme des tuiles. Elles eſtoient fort propres, quelques-unes avoient leurs murailles conſtruites de perches entrelacées avec tant d'art, qu'elles paroiſſoient bâties à pierre, & à chaux. Car comme ce pays eſt froid, chaque Indien a une maiſon pour y paſſer l'hyver garnie de perches dedans & dehors. La porte en eſt étroite & baſſe, ils la ferment bien durant la nuit, & allument du feu dans la maiſon qui s'échauffe comme un four, en ſorte qu'on n'a pas beſoin de ſe couvrir. Ils ont d'autres habitations pour l'eſté, & des cuiſines jointes à la maiſon où on cuit le pain. Les greniers où ils ſerrent le mayz ſont élevez ſur quatre poteaux garnis de planches aux coſtez, avec un plancher de roſeaux. On diſtingue les maiſons des Caciques, & des plus conſiderables d'entr'eux, tant par leur

grandeur, que par de grands balcons qu'elles ont en haut sur l'entrée, & en bas des sieges de roseaux en maniere de bancs. Chaque maison a plusieurs greniers, où ils serrent ce que leurs Sujets leur apportent de redevance, comme du mayz, des napes, ou cuirs de cerf, & des mantes du païs, faites comme de petites casaques du plus tendre de l'écorce de certains arbres, & quelques-unes même tissuës d'une herbe semblable à Lasphodelle, qui estant bien battuë devient comme du lin. Ces mantes leur servent d'habits, ils en ont une qui les envelope depuis la ceinture jusques au dessous des genoux, & une autre sur l'épaule gauche, retroussée sous le bras droit, qu'ils ont toûjours dehors, ainsi qu'en usent les Bohëmiens. Les Indiens n'en ont jamais qu'une sur les épaules, & couvrent le bas d'un calçon de peau de cerf, à peu prés comme ceux dont on use en Espagne. Les cuirs sont fort bien aprestez, & ils leur donnent la couleur telle qu'ils la souhaitent, d'une teinture si parfaite que leur couleur de feu ne seroit point défaite par la plus fine écarlate.

Leur noir eſt auſſi bon, & c'eſt de celuy-cy qu'ils font des ſouliers. Ils donnent ces mêmes couleurs aux mantes avec autant de perfection. Nous partîmes de Toalli le 23. de Mars, & le Vendredy l'armée arriva ſur une petite riviere qu'elle paſſa ſur un pont fait d'un arbre ſeul, d'où Benoiſt Fernandez Portugais tomba dans l'eau & fut noyé. Aſſez prés de là eſtoit le Bourg d'Acheſe, où les Indiens n'avoient aucune nouvelle de noſtre marche. A noſtre veuë ils ſe jetterent en foule dans un ruiſſeau qui eſtoit prés du Bourg, mais on en attrapa quelques-uns, & des femmes. Il s'en trouva un qui entendoit la langue de ce garçon qui conduiſoit le Gouverneur à Yupaha, ce qui appuya le rapport qu'il avoit fait, parce que nous avions paſſé des païs où on parloit des langages differens, & même quelques-uns qu'il n'entendoit pas. Le Gouverneur envoya un des Indiens qu'il avoit pris, rappeller le Cacique qui eſtoit de l'autre coſté de la riviere, il vint & luy fit ce diſcours.

Tres-haut, tres-puiſſant & tres-

„ excellent Seigneur, les choſes qu'on „ voit rarement donnent de l'admiration : que pouvoit donc faire ſur nous „ la veuë de voſtre Seigneurie, & de „ ſes gens qui nous eſtoient entierement inconnus, montez ſur des animaux auſſi furieux que le paroiſſent „ ceux-cy, & entrant dans mon païs „ avec tant d'impetuoſité, ſans que je „ ſceuſſe rien de voſtre venuë. Cela „ nous a paru ſi extraordinaire, & a jetté tant de frayeur dans nos eſprits „ qu'il n'a pas eſté en noſtre pouvoir „ d'attendre, & de recevoir voſtre Seigneurie avec l'honneur deu à un ſi „ haut & ſi illuſtre Prince. Mais dans „ la confiance que j'ay en ſa generoſité „ & en ſes vertus, j'eſpere qu'elle ne „ m'accordera pas ſeulement le pardon „ de cette faute, mais j'oſe encore luy „ demander des graces. La premiere, „ que voſtre Seigneurie diſpoſe de ma „ perſonne, de mon païs, & de mes Sujets, comme de ce qui eſt abſolument „ à elle. La ſeconde, qu'elle me diſe „ d'où elle vient, où elle va, & ce „ qu'elle cherche, afin que je ſois plus „ en eſtat de la ſervir. Le Gouverneur luy répondit qu'il eſtoit auſſi content

de ſes offres, & de ſa bonne volonté que s'il luy avoit preſenté un grand treſor, qu'il eſtoit fils du Soleil, & qu'il venoit des lieux où il faiſoit ſon ſejour, pour chercher le plus grand Seigneur, & la plus riche Province qui fut en ce païs. Le Cacique repartit qu'au de-là de ſes terres il y avoit un grand Seigneur, dont le païs s'appelloit Ocuté, & il donna des guides & un truchement. Ce qui obligea le Gouverneur à faire mettre en liberté tous les Sujets de ce Cacique, dont il quitta le Bourg, marchant au long de la riviere par un païs fort peuplé, ce fut le premier jour d'Avril, & en partant on planta par ſon ordre une croix de bois au milieu de la place du Bourg; & comme le temps nous preſſoit, on dit ſeulement aux Indiens, que cette croix ſervoit à conſerver la memoire de ce que JESUS-CHRIST avoit ſouffert pour nous ſauver, qu'il eſtoit Dieu & homme, & qu'il avoit creé le ciel & la terre. Qu'en cette conſideration on devoit regarder ce ſigne avec un profond reſpect, ce qu'ils promirent de faire. Le quatriéme d'Avril nous eſtions à Altaraca,

& le dixiéme du même mois nous arrivâmes à Ocuté. Le Cacique envoya au Gouverneur deux mille Indiens, avec un present de lapins, de perdrix, & de pain de mayz, outre deux poules, & plusieurs chiens. Ces animaux n'estoient pas moins estimez dans l'armée que les meilleurs moutons, parce que la viande & le sel y estoient tres-rares, jusques au point que les malades mêmes n'avoient aucuns rafraîchissemens. Ainsi la moindre maladie dont on se seroit tiré aisément en d'autres lieux reduisoit bien-tost un homme à l'extremité, de sorte qu'il mouroit de pure foiblesse : Et ces pauvres affligez disoient en soûpirant; si j'avois un morceau de viande, ou quelques grains de sel je ne mourrois pas. Les Indiens ne sont pas reduits à cette extrémité, car ils tuent avec leurs fléches beaucoup de gibier, & de venaison, comme des poules, des lapins, des cerfs & d'autres animaux. Ils sont fort adroits à la chasse pour attraper le gibier, & ont mille inventions que les Chrestiens n'avoient pas : mais quand ils en auroient eu, le temps leur manquoit,

eſtant toûjours en marche ſans oſer ſe débander. Ce defaut de viande eſtoit cauſe que de ſix cens hommes qui ſuivoient Soto celuy qui pouvoit attraper un chien dans quelque Bourg s'eſtimoit tres-heureux ; (car on en trouvoit quelquefois juſques à trente) mais le ſoldat qui le tuoit ſans en envoyer un quartier à ſon Capitaine ne s'en trouvoit pas bien, & il rachetoit ſa mal-honneſteté quand il faloit aller en ſentinelle, ou en quelque garde de fatigue. Le Gouverneur partit d'Ocute le Mardy douziéme d'Avril aprés que le Cacique luy euſt donné quatre cens Indiens de ſervice. Il alla à Coſaqui, & de-là à Patoſa. Le Cacique de cette Province qui eſtoit en paix avec celuy d'Ocute, avoit appris la marche du Gouverneur, & comme il ſouhaitoit d'attirer ſon amitié, il vint le voir, & luy parla ainſi.

« Illuſtre & puiſſant Seigneur, je devrois maintenant demander à la fortune qu'elle me fiſt acheter par quelque petite diſgrace la gloire où elle m'éleve, de me voir aſſez heureux pour obtenir la choſe que je ſouhaitois le plus en cette vie, qui eſt de

„ voir V. S. & de pouvoir luy rendre
„ quelque ſervice. Quoi-que je porte
„ ſur ma langue l'image de ce qui eſt
„ dans mon cœur, & que mon cœur
„ ne puiſſe cacher le plaiſir qu'il reſſent
„ en cette occaſion, il n'a pas aſſez de
„ force pour l'exprimer entierement.
„ Quel merite peut avoir ce païs que
„ je gouverne, pour eſtre honoré de la
„ veuë d'un ſi grand homme, & d'un
„ ſi excellent Prince, qui doit eſtre ſer-
„ vi & reſpecté par tous les hommes de
„ la terre. Et ceux qui habitent celle-
„ cy eſtant les moindres de tous, d'où
„ leur peut venir un ſi grand bonheur,
„ dont le ſeul ſouvenir doit les preſer-
„ ver de tous les malheurs qui leur
„ pourroient arriver, ſuivant les ordres
„ de la fortune. Puiſque ſi nous ſom-
„ mes aujourd'huy aſſez heureux pour
„ eſtre mis par Voſtre Seigneurie au
„ nombre de ſes Sujets, nous ne pou-
„ vons manquer d'eſtre favoriſez &
„ ſoûtenus de la vraye juſtice, & de la
„ raiſon, & prendre le nom d'hommes,
„ attendu que ceux qui n'ont ni raiſon,
„ ni juſtice, peuvent juſtement eſtre
„ mis au rang des beſtes. Je m'offre
„ donc de tout mon cœur à V. S. avec

tout le respect qui luy est deu, & je la «
prie qu'en reconnoissance de cette «
volonté sincere, il luy plaise de se «
servir de ma personne, de ma terre, «
& de mes Sujets. Le Gouverneur dit «
qu'il luy estoit fort obligé de sa bonne volonté, dont il ressentoit déja les effets, qu'il en conserveroit le souvenir toute sa vie, & qu'il l'honoreroit & le favoriseroit comme son frere. Dans l'espace de cinquante lieuës depuis Ocute jusques à Patosa, dont les habitans sont d'un naturel doux & paisible, le pays est fort beau, & la terre grasse & arrosée de quantité de rivieres qui contribuënt beaucoup à la rendre fertile. Mais d'Ocute jusques au port du S. Esprit, où nous commençâmes à entrer dans la Floride, ce pays qui n'a pas moins de trois cens cinquante lieuës, est une terre legere, basse, & couverte de marais, ou de buissons fort hauts & fort épais, où les Indiens farouches & guerriers se mettent en seureté contre les insultes des Espagnols, à cause que la Cavalerie ne sçauroit percer ces Forts; ce qui nous estoit fort incommode, tant à cause des vivres

qu'ils emportoient par tout, que pour les peines qu'on avoit à trouver des guides.

CHAPITRE XIV.

Le Gouverneur ſort de la Province de Patoſa & rencontre un deſert, où luy & tous ſes Gens ſe trouvent dans une extréme miſere.

DANS cette habitation de Patoſa le jeune Indien qui ſervoit de truchement, & de guide, tomba par terre, écumant de la bouche comme s'il euſt eſté tourmenté du demon. On leut l'Evangile ſur luy, & ſon mal ceſſa. Aprés quoy il aſſura qu'à quatre journées d'icy vers le Levant, on trouveroit ce Païs dont il nous avoit parlé. Les Indiens de Patoſa ſoûtenoient au contraire qu'ils n'avoient point de connoiſſance d'aucune habitation de ce coſté-là, mais qu'ils ſçavoient qu'au Nor-Oüeſt il y avoit une Province qui s'appelloit Coça, fort abondante & fort peuplée. Neanmoins le Cacique dit au Gouverneur qu'il luy fourniroit des gui-

des, & des gens de ſervice, ſoit qu'il entrepriſt d'aller à Coça, ou vers la Province que cet Indien deſignoit. Soto luy demanda ſix cens Indiens & ils ſe ſeparerent ainſi avec des témoignages reciproques d'affection. On prit du mayz pour quatre jours, & nous en marchâmes ſix par une route qui s'étreciſſoit tous les jours, & enfin manqua tout à fait. L'Indien eſtoit à la teſte, & nous fit paſſer à gué deux rivieres de la largeur d'un trait d'arbaleſte où nous avions de l'eau juſques aux étriers; mais comme le courant eſtoit fort rapide, il fallut faire mettre les cavaliers en haye, pour aſſurer le paſſage aux gens de pied, qui paſſerent en ſe ſoûtenant contre les chevaux. Nos fatigues redoublerent au paſſage d'une autre riviere plus large, & plus rapide, où les chevaux nageoient de la longueur d'une lance. Cet embaras augmenta les chagrins du Gouverneur, il fit alte ſous des pins au ſortir de cette riviere, & menaça le jeune Indien de le faire jetter aux chiens, parce qu'il l'avoit trompé, diſant qu'il n'y avoit plus que pour quatre jours de chemin, au

lieu que nous en avions employé neuf d'une marche de ſept à huit lieuës par jour, & que les chevaux eſtoient ſur les dents ; à cauſe qu'on eſtoit obligé d'épargner le mayz aux hommes méme. L'Indien avoüa qu'il ne ſçavoit plus où il eſtoit, & cet aveu l'auroit fait perir entre les dents des chiens s'il n'euſt eſté le ſeul qui ſe pouvoit faire entendre à Jean Ortiz. Le Gouverneur laiſſa l'armée campée ſous ces pins, & s'avança avec le guide & quelques ſoldats à pied & à cheval, cinq ou ſix lieuës dans le païs pour chercher un chemin, mais il revint la nuit fort déconcerté, de n'avoir pas trouvé la moindre marque que ce païs fuſt habité. Le lendemain on tint conſeil pour deliberer ſi on retourneroit en arriere ou ſi on prendroit quelque autre parti. Le païs que nous avions laiſſé derriere nous eſtoit ruïné & épuiſé de vivres, & le mayz de noſtre proviſion eſtoit conſumé. Les hommes, & les chevaux eſtoient ſi abbatus qu'on doutoit de pouvoir regagner un lieu où nous puſſions trouver quelque ſoulagement. D'ailleurs les Indiens tirans

avantage de ce desordre, auroient peut-estre pris la hardiesse de nous attaquer. Ainsi la guerre & la faim nous estoient également redoutables en prenant le parti de retourner. De sorte que le Gouverneur resolu d'envoyer des cavaliers de tous costez pour chercher quelque habitation, fit partir quatre Capitaines chacun de son costé avec huit hommes à cheval. Ils revinrent la nuit traînans leurs chevaux par la bride, ou les chassans devant eux a cause de leur extréme lassitude, sans avoir trouvé ni chemin, ni habitation. Le jour suivant quatre autres furent commandez, chacun accompagné de huit cavaliers qui sçavoient tous nager, pour passer même les rivieres qu'ils pourroient rencontrer, & montez sur les meilleurs chevaux du camp. Ces Capitaines estoient Gallegos qui prit sa marche au long de la riviere en montant, Danhusco qui suivit le cours de la riviere, Romo, & Lobilho qui s'enfoncerent dans le païs. Le Gouverneur avoit amené dans la Floride trente truyes dont il avoit déja trois cens cochons. Il en faisoit donner

tous les jours à chaque homme demie livre de chair, parce qu'il y avoit déja trois ou quatre jours que le mayz avoit manqué. Les ſoldats ſoûtenoient ainſi leur vie avec ce peu de viande & quelques herbes cuites, car pour les Indiens de Patoſa on les avoit renvoyez quand les vivres commencerent à manquer, quoi-que ces pauvres gens témoignaſſent une extréme paſſion de ſervir les Chreſtiens dans cette neceſſité, & bien du déplaiſir de les abandonner ſans les laiſſer dans un bon païs. Danhuſco revint le Dimanche au ſoir, & dit qu'il avoit trouvé un petit Bourg à douze ou treize lieuës du camp, amenant une Indienne & un enfant qu'il avoit pris. Cette nouvelle donna tant de joye au Gouverneur & à toute l'armée, qu'il ſembloit qu'ils revinſſent de la mort à la vie. On décampa le Lundy vingt-ſixiéme d'Avril pour aller à cette habitation, nommée par les Indiens Aymay, & par les Eſpagnols le Bourg du Bon-ſecours. Le Gouverneur laiſſa une Lettre enterrée au pied d'un pin du camp, & quelques mots écrits ſur l'écorce de cet arbre, qui

disoient, *foüillez au pied de ce pin & vous trouverez une Lettre.* C'estoit pour avertir les Capitaines qui étoient allez en queste en d'autres endroits, de ce qu'estoit devenu le Gouverneur, & de la route qu'il tenoit. Cette route n'estoit marquée que par des brisées que Danhusco avoit faites aux arbres. Le Gouverneur suivi des mieux montez, arriva au Bourg le Mardy : chacun faisant tous ses efforts pour marcher aprés luy. De sorte que quelques-uns furent coucher à deux lieuës du Bourg, d'autres à trois ou à quatre, suivant leur courage, ou leurs forces. On trouva dans cette habitation un grenier plein de farine de mayz rosti, & quelques mayz en grain qui fut distribué par rations, & on prit quatre Indiens qui dirent toûjours constamment qu'ils ne sçavoient aucune autre habitation, jusques à ce que le Gouverneur eust commandé qu'on en brûlât un tout vif. Alors un autre declara qu'à deux journées de ce lieu il y avoit une Province appellée Cutifachiqui. Le Jeudy Gallegos, Romo, & Lobilho, vinrent nous rejoindre. Ils avoient

trouvé la Lettre, & ſuivi les traces de l'armée, mais Lobilho avoit perdu deux cavaliers de ſa compagine, dont les chevaux n'avoient pû marcher. Le Gouverneur s'offença fort de cette negligence, & ordonna qu'on les cherchaſt. Cependant il partit pour Cutiſachiqui, & prit en chemin trois Indiens qui luy dirent que la Dame de ce païs avoit déja eu connoiſſance des Chreſtiens, & qu'elle les attendoit dans une de ſes habitations. Le Gouverneur renvoya un des trois Indiens offrir ſon amitié à cette Dame, & l'avertir qu'il alloit pour la voir. Auſſitoſt qu'il fut à la veuë du Bourg, quatre canots dont un portoit la ſœur de la Cacique vinrent le recevoir, & cette Indienne ayant mis pied à terre luy dit, que ſa ſœur l'envoyoit pour baiſer les mains de ſa Seigneurie, & qu'elle n'avoit pas voulu venir elle-même afin de donner ordre qu'on aſſemblât promptement tous ſes canots pour paſſer l'armée, & recevoir un ſi grand Seigneur, à qui elle avoit voüé tous ſes ſervices. Le Gouverneur la remercia, & quelque-temps aprés qu'elle euſt repaſſé la riviere, la

Cacique parut sur une espece de brancart, que les plus considerables de ses Sujets porterent jusques au bord de l'eau. Elle entra dans un canot qui avoit une tente à la poupe, soûtenuë d'une lance, avec un tapis étendu, & deux coussins sur lesquels elle s'assit, accompagnée des Indiennes de sa suite, & de plusieurs canots d'Indiens. en cet equipage elle vint au bord où le Gouverneur l'attendoit, & luy parla en ces termes.

Tres-excellent Seigneur que la venuë de V. S. en ce païs qui luy appartient soit accompagnée de toute sorte de bon-heur. Quoi-que mon pouvoir n'égale pas ma volonté, & que les services qu'on vous rend ne soient pas conformes à mes desirs, ni au merite d'un si puissant Prince, neanmoins puis qu'on doit estimer la volonté plus que tous les tresors du monde si on les presentoit sans elle, j'en offre à V. S. une ferme & constante, avec ma personne, mon païs, mes Sujets, & mes petits services. Aprés ce discours elle fit un present au Gouverneur, de mantes, & de cuirs qu'on avoit apportez dans d'au-

tres canots, & tirant de ſon col un grand fil de groſſes perles de conte, elle le mit au col du Gouverneur, qu'elle entretint toûjours fort agreablement, juſques à ce qu'il fuſt arrivé aſſez de canots pour paſſer toute l'armée : & tant qu'il demeura dans ce Bourg, elle eut ſoin de luy envoyer tous les jours quantité de poules. Ce païs eſtoit fort agreable, gras, & arroſé de pluſieurs rivieres. Il produit peu de buiſſons, mais beaucoup de noyers, & de meuriers. Les Indiens diſoient que la mer n'eſtoit éloignée que de deux journées. A une lieuë autour du Bourg on trouvoit de grandes habitations deſertes & pleines d'herbe, qui marquoient qu'il y avoit long-temps qu'elles avoient eſté abandonnées. Les Indiens nous apprirent que la peſte en eſtoit la cauſe. Qu'elle avoit ravagé ce païs deux ans avant noſtre arrivée, ce qui avoit obligé les Habitans de ces Villages à chercher d'autres habitations. On voyoit encore dans leurs greniers quantité de mantes faites de toile, d'écorce, ou de plumes, blanches, vertes, rouges, & bleuës, tres-pro-

pres ſuivant leur maniere & fort bonnes pour l'hyver. Il y avoit outre cela pluſieurs peaux de cerfs fort bien teintes, & taillées en calçons, demi-calçons, & ſouliers. Comme la Cacique avoit remarqué que les Eſpagnols eſtimoient fort les perles, elle avertit le Gouverneur d'envoyer foüiller en certains tombeaux qui eſtoient dans ſon Bourg, diſant qu'on en trouveroit en abondance, & que s'ils recherchoient auſſi ceux des autres Villages, qu'ils fourniroient aſſez de perles pour en charger tous les chevaux de l'armée. En effet on foüilla dans les tombeaux du Bourg, dont on tira quatorze boiſſeaux de perles, & des figures d'enfans & d'oiſeaux faites auſſi de perles. Ces peuples ſont bazanez, bien faits, & plus polis qu'aucuns de ceux que nous euſſions encore veu dans la Floride. Ils avoient tous des habits, & des calçons à leur maniere. Le jeune Indien dit au Gouverneur qu'ils commençoient à entrer dans le païs dont il luy avoit parlé, & comme il y avoit quelque apparence, & qu'il entendoit la langue des Habitans, Soto ſe laiſſoit per-

ſuader; ce qui obligea l'Indien à luy demander qu'il fuſt baptiſé, ce qu'il luy accorda: il fut nommé Pedro ou Perico, & le Gouverneur ordonna qu'on luy oſtât une chaîne qu'il avoit toûjours traînée juſques en ce lieu-là. Ce païs ſuivant le rapport des Indiens, avoit eſté fort peuplé. Il paſſoit pour eſtre tres-abondant & il y a bien de l'apparence que ce jeune Indien qui nous y avoit amené en avoit entendu parler, & qu'il aſſuroit l'avoir veu, ayant composé le reſte ſuivant ce qu'il s'eſtoit imaginé. On trouva dans le Bourg un poignard, & quelques cottes de maille, ſurquoy les Indiens nous dirent qu'il y avoit pluſieurs années que les Chreſtiens avoient abordé dans un port qui eſt à deux journées de là (& c'eſtoit aſſurément le licentié Aylhan qui avoit entrepris la conqueſte de la Floride) que le Gouverneur eſtoit mort en arrivant. Ce qui avoit fait naiſtre pluſieurs brigues & de grandes diviſions ſuivies de meurtres entre les principaux cavaliers qui l'accompagnoient, chacun voulant s'attribuer le commandement, & qu'enfin ils avoient

quitté le port, & eſtoient retournez en Eſpagne ſans avoir eu connoiſſance du païs. Tout le monde trouvoit fort à propos de s'arréter à peupler cet endroit, dont la ſituation eſtoit ſi avantageuſe, que tous les Capitaines des navires de la nouvelle Eſpagne, du Perou, de Sainte Marte, & de la terre ferme, auroient eſté ravis de venir trafiquer en ce port, puiſque c'eſt leur chemin pour aller en Eſpagne. Que le païs eſtoit fort bon, & qu'on y pouvoit faire un bon commerce, & un tres-grand profit. Mais comme le Gouverneur n'avoit dans l'imagination que le treſor d'Atabalipa, & qu'il pretendoit en trouver un pareil, la fertilité de ce païs, & l'abondance de ſes perles ne pouvoient le ſatisfaire, quoy qu'en effet pluſieurs de ces perles ne valuſſent pas moins que l'or, & celles qu'on auroit fait pécher aux Indiens auroient eſté bien d'un autre prix, ſi on avoit peuplé ce païs; parce qu'en les perçant au feu ils leur font perdre leur éclat. Cependant quoy qu'on preſsât fort le Gouverneur d'accorder cela au deſir de tous les gens, il répondit que ce païs ne pou-

voit pas fournir assez de vivres pour nous nourrir durant un mois, qu'on ne pouvoit se dispenser d'aller au port d'Ochuse où Maldonado nous devoit attendre, & qu'enfin ce païs nous seroit toûjours ouvert, & seroit nostre pis aller, en cas qu'on n'en trouvast pas un plus riche. Que cependant les Indiens semeroient leurs terres, & qu'on trouveroit plus grande abondance de mayz. Il s'informoit toûjours des Indiens s'ils n'avoient point entendu parler de quelque grand Seigneur, & comme ceux-cy luy dirent qu'à douze journées de Catifachiqui il y avoit une Province appellée Chiaha sujette au Seigneur de Coça, il se resolut aussi-tost de chercher ce païs, & comme il estoit homme fort severe, & sec, quoi-qu'il prist plaisir d'entendre les avis de tout le monde, du moment qu'il avoit declaré le sien, il ne pouvoit souffrir d'estre contredit, & ne suivoit jamais que son opinion. Ainsi tout le monde s'y soûmettoit. De sorte qu'encore qu'il parut qu'on commît une grande faute d'abandonner ce païs, puis qu'on pouvoit tirer des vivres de ceux qui l'environnoient

jusques

jusques à ce que les Indiens eussent fait leurs semailles, & que le mays fut meur, personne n'osa s'opposer à la decision de Soto.

CHAPITRE XV.

Le Gouverneur part de Cutifachiqui pour aller à Coça. Ce qui luy arrive durant sa marche.

NOus quittâmes Cutifachiqui le troisiéme de May. Les Indiens s'estoient soûlevez, & la Cacique avoit témoigné du refroidissement, & même quelque dessein de s'enfuir sans nous donner des guides ni des Indiens de service pour porter le bagage. Son dégoût venoit du mauvais traitement que quelques Chrestiens avoient fait aux Indiens, comme entre un grand nombre il se rencontre toûjours des esprits mal tournez, & des ames basses, qu'un petit interest pousse à commettre des actions qui les exposent, & ceux qui sont avec eux. Ces broüilleries obligerent le Gouverneur à commander qu'on arrestât la Cacique, & à l'amener avec un traite-

ment indigne de la bonne volonté qu'elle luy avoit marquée, & de la reception qu'elle luy avoit faite. Ce qui confirme un ancien Proverbe qui dit, *que pour bien faire, &c.* on la fit marcher à pied avec ses suivantes. Cependant afin de meriter qu'on eust quelques égards pour elle, par toutes les habitations où le Gouverneur passoit, la Cacique faisoit venir des Indiens, pour porter les bagages d'un lieu à un autre. Nous marchâmes cent lieuës sur ses terres, & nous vîmes par tout des marques du respect, & de l'obeïssance qu'on luy rendoit dans la promptitude & le zele dont tous ces Indiens executoient les ordres. Perico nous disoit pourtant qu'elle n'estoit pas la Dame de ce païs, mais la cousine de la Cacique qui l'avoit envoyée en ce Bourg pour faire justice de quelques Seigneurs qui s'étoient revoltez. Mais il avoit perdu toute sorte de creance par les faussetez qu'il avoit avancées. Cependant on le souffroit par le besoin qu'on avoit de luy, pour s'expliquer avec les Indiens. On marcha durant sept jours jusques à Chalaque, la plus mi-

ſerable Province de toute la Floride: les Indiens s'y nourriſſent de racines qu'ils cherchent dans les champs, & de gibier qu'ils tuent. Ils ſont paiſibles, nuds, & extrémement foibles. Leur Cacique porta au Gouverneur deux peaux de cerf comme un preſent d'importance. Ce païs nourrit une ſi grande quantité de poules ſauvages, qu'une habitation en preſenta ſept cens au Gouverneur, comme ils luy offroient en toutes les autres tout ce qu'ils pouvoient avoir. Cette Province eſt éloignée de cinq journées de celle de Xualla. Nous trouvâmes peu de mayz dans cette derniere Province, & ce fut la raiſon qui nous obligea d'en partir au bout de deux jours, quoi-que les hommes, & les chevaux fuſſent également fatiguez. On conte d'Ocute à Cutifachiqui cent trente lieuës, dont il y en a quatre-vingts de païs deſert. Et de Cutifachiqui à Xualla deux cens cinquante, païs de montagnes. Nous en trouvâmes de fort rudes en allant de Xualla à Quaxulé. Et durant noſtre marche la Cacique de Cutifachiqui ſe déroba des Indiennes eſclaves qui la portoient;

ſous pretexte d'aller à quelque neceſſité au bord d'un bois qui eſtoit proche du chemin. Mais elle s'enfuit dans le bois, où elle ſe cacha ſi bien qu'on ne pût la trouver. Le Gouverneur avoit deſſein de la conduire juſques à Quaxule, où finiſſoient les terres des Caciques Indiens qui luy rendoient hommage. Elle emporta auſſi une caſſette que les Indiens nomment petaca, & qu'ils font de roſeaux. Cette caſſette eſtoit pleine de perles qui n'eſtoient pas encore percées, de ſorte que les connoiſſeurs aſſuroient qu'elles eſtoient de grand prix. Une Indienne qui l'accompagnoit portoit cette caſſette que le Gouverneur luy avoit laiſſée pour ne l'affliger pas en toutes choſes, mais dans l'intention de la luy demander lors qu'il luy donneroit congé à Quaxule. Elle ne l'oublia pas, & alla à Xualla accompagnée de trois eſclaves qui s'eſtoient enfuis de l'armée, & d'un cavalier qui eſtant demeuré malade de la fiévre s'eſtoit égaré dans ces bois. Alimamos (c'étoit le nom de ce cavalier) dit tant de choſes à ces eſclaves qu'il fit changer de reſolution à deux, qui revin-

rent avec luy trouver le Gouverneur, dans la Province de Chiaha. Ils luy rapporterent que la Cacique estoit à Xualla, avec un Indien esclave de Vasconcellos, qu'elle n'avoit jamais voulu revenir avec eux, & que cet Indien & la Cacique vivoient ensemble comme mari & femme, ayans resolu de retourner à Cutifachiqui. Nous arrivâmes en cinq jours à Quaxulle où les Indiens presenterent au Gouverneur trois cens chiens, sçachant que les Chrestiens en mangeoient de la chair, ce que ces peuples ne font pas. Quaxulle ainsi que tout le reste du païs que nous avions passé, n'estoit pas pourveu de mayz, ce qui obligea le Gouverneur à envoyer un Indien au Cacique de Chiaha, pour le prier d'amasser quelque mayz en sa Province, où l'armée devoit se rafraîchir durant quelques jours. Deux jours aprés en allant à Canasaqua le Gouverneur trouva vingt Indiens chargez chacun d'un panier de meures qu'ils luy presenterent, car depuis Cutifachiqui jusques en cette Province & plus avant dans la Floride on trouve quantité de meu-

riers, de noyers & de pruniers, qui croiſſent au milieu de la campagne ſans culture, mais auſſi grands & portans d'auſſi beaux fruits, que ceux qu'on éleve avec ſoin dans nos jardins. Au ſortir de Canaſaqua nous marchâmes durant cinq jours par un païs deſert, & à deux lieuës de Chiaha quinze Indiens chargez de mayz vinrent au devant du Gouverneur de la part du Cacique, & luy dirent qu'il l'attendoit avec vingt greniers pleins de grains qu'il luy offroit, comme auſſi ſa perſonne, ſon païs, ſes Sujets, & tout ce qu'il poſſedoit. Le Gouverneur entra dans Chiaha le 25. de Juillet, il y fut tres-bien receu du Cacique qui luy ceda ſon logis aprés luy avoir fait ce diſcours.

„ Puiſſant & excellent Seigneur, je „ m'eſtime ſi heureux de voir que vôtre „ Seigneurie veüille bien ſe ſervir „ de moy, que rien ne me peut arriver „ qui me donne tant de ſatisfaction, ni „ que j'eſtime autant que cet avantage. „ Voſtre Seigneurie eſtant à Quaxulle, „ m'a ordonné d'amaſſer dans ce Bourg „ du mayz pour deux mois, & je luy „ en ay rempli vingt greniers du meil-

ſeur qu'on ait pû trouver en tout ce «
païs. Si voſtre Seigneurie n'a pas eſté «
receuë avec l'honneur qu'on doit à «
un ſi grand Prince, je la prie d'avoir «
égard à ma jeuneſſe qui excuſe ma «
faute, & qu'elle reçoive ma volonté «
qui ſera toûjours preſte à luy rendre «
ſervice, avec un zele conſtant & ſin- «
cere. Le Gouverneur l'aſſura de ſa «
reconnoiſſance, & de ſon affection. Les Indiens de ce Bourg avoient beaucoup de * beurre (ou plûtoſt de ſeindoux) dans des pots coulant comme de l'huile. Ils diſoient que c'eſtoit de la graiſſe des ours. Nous y trouvâmes auſſi de l'huile de noix, fort claire ainſi que le ſeindoux, & de fort bon gouſt, & un pot de miel, quoy qu'avant ce temps-là ni même depuis, nous n'ayons remarqué ni abeilles, ni miel, dans toute la Floride. Ce Bourg eſtoit ſitué ſur le bord d'un des bras d'une riviere qui ſe partageoit en deux à une portée d'arbaleſte de ce lieu pour ſe raſſembler une lieuë plus bas. L'Iſle ou le terrein entre ces deux bras avoit au plus deux portées d'arbaleſte: le lit des deux coſtez de la riviere eſtoit aſſez étendu, on les paſſoit à gué, &

* Mantca-ga.

on voyoit aux deux bords des prairies & des champs ſemez de ris. Comme les Indiens eſtoient tous dans leurs habitations, le Gouverneur ſeul ſe logea dans le Bourg, & le reſte de l'armée campa au dehors ſous des arbres, ſans ordre, & même les ſoldats aſſez éloignez les uns des autres. Le Gouverneur permit ou plûtoſt diſſimula ce deſordre, parce que les Indiens eſtoient pacifiques, que tout eſtoit fort calme, & que nous aurions beaucoup ſouffert ſi nous en avions uſé d'une autre maniere; car les chevaux eſtoient ſi fatiguez qu'il eſtoit impoſſible de les monter, parce qu'on avoit eu fort peu de mayz depuis Cutiſachiqui, & qu'ils n'avoient point eu le loiſir de ſe refaire, depuis la faim & la miſere qu'ils avoient ſouffertes dans le deſert d'Ocute. Et comme pluſieurs cavaliers n'eſtoient pas plus en eſtat de combattre, ils jettoient leurs chevaux la nuit dans des herbages à un quart de lieuë du camp. Nous fûmes tres-heureux que noſtre foibleſſe ne donnaſt point aux Indiens l'envie de nous attaquer, car nous eſtions tous en méchante diſpoſition

pour nous défendre. Le Gouverneur nous donna trente jours entiers à nous délaſſer, & pendant ce temps comme le terrein eſt admirable, les chevaux s'engraiſſerent extrémement. Comme il eſtoit preſt à partir, quelques gens qui pouſſoient leurs deſirs au delà des bornes de la raiſon, l'importunerent tant qu'il demanda au Cacique trente Indiennes pour ſervir d'eſclaves. Le Cacique luy dit qu'il communiqueroit cette demande aux principaux Indiens de l'habitation, mais avant qu'il euſt rendu ſa réponſe, les Indiens s'enfuirent tous durant une nuit, avec leurs femmes, & leurs enfans. Le Gouverneur eſtoit reſolu de les ſuivre, ſi le Cacique ne fuſt venu le trouver. Il luy dit qu'il ſe preſentoit devant luy avec beaucoup de honte, & de contrainte, à cauſe que ſes gens s'étant retirez quoy-que ce fuſt contre ſa volonté, il les avoit ſuivis ſans oſer luy demander congé. Mais qu'ayant reconnu ſa faute, il venoit comme un fidele ſujet ſe rendre entre ſes mains, que ſes ſujets ne luy obeïſſoient pas encore, mais à ſon oncle qui gouvernoit ce païs en ſa

place, jusques à ce qu'il fust en âge de commander luy-meme. Que si le Gouverneur avoit dessein d'aller les trouver pour les châtier de leur desobeïssance, il s'offroit à luy servir de guide, puisque son malheur le reduisoit à ne pouvoir luy rendre d'autres services. Le Gouverneur partit à l'heure même avec trente cavaliers & autant de fantassins pour aller trouver les revoltez, & en passant par les habitations des Indiens les plus considerables de ceux qui avoient deserté, il fit couper, & ruïner tout ce qu'ils avoient semé de mayz. On le conduisit sur une riviere qui formoit une Isle, dans laquelle ces peuples s'étoient retirez pour éviter l'insulte de la cavalerie. Il leur envoya dire par un Indien qu'ils revinssent à leur habitation, sans apprehender qu'il leur demandât autre chose, que quelques-uns d'entr'eux pour porter le bagage, comme tous les autres peuples luy en avoient donné. Qu'à l'égard des femmes il n'en demandoit point, puis qu'ils les estimoient tant. Les Indiens agréerent ces propositions & revinrent au Bourg. En ce lieu le Cacique

d'Acosté vint luy offrir ses services. Et comme Soto luy demandoit s'il ne sçavoit point quelque païs riche & fertile, il dit que tirant vers le Nord il trouveroit la Province de Chisca où on fondoit du cuivre, & un autre metal qui avoit la même couleur, mais plus vive & plus parfaite; que ce metal paroissoit bien plus precieux que le cuivre, cependant qu'il n'estoit pas en usage, parce qu'il estoit plus doux. Et cette relation se trouvoit conforme à ce qu'on avoit dit à Soto dans Cutifachiqui, où nous visines quelques petites haches de cuivre qu'on disoit estre melé d'or. Mais comme pour aller de ce Bourg à Chisca, il faloit passer un païs desert, & qu'on nous dit que nous rencontrerions des montagnes impenetrables à la cavalerie, le Gouverneur ne voulut pas aller à Chisca par ce chemin qui estoit le plus droit, mais il prit le parti de s'y rendre par un païs peuplé où les hommes & les chevaux se maintiendroient mieux, & d'où estant instruit plus amplement de la verité, il tourneroit teste vers cette Province. Ainsi il envoya deux Espagnols à

Chiſca, avec un truchement, & des Indiens qui connoiſſoient ce païs, afin de le découvrir & de luy en apporter des nouvelles à un rendez-vous qu'il leur donna.

CHAPITRE XVI.

Fernand de Soto échape d'un grand peril dans le Bourg d'Acoſté, par ſa prudence. Ce qui luy arrive en chemin, & ſon arrivée à Coça.

SOTO reſolu d'aller à Acoſté, fit venir le Cacique de Chiaha, & prit congé de luy, avec quelques preſens dont l'Indien fut fort ſatisfait. Acoſté eſt à ſept journées de ce Bourg, & nous y arrivâmes le douziéme de Juillet. Le Gouverneur nous fit camper à deux portées d'arbaleſte du Bourg, où il alla ſuivi de huit gardes. Le Cacique luy marqua beaucoup d'affection, à en juger par ſon exterieur, & durant qu'ils eſtoient en converſation, quelques fantaſſins vinrent chercher du mayz au Bourg. Comme ils ne le trouvoient pas bon, ils commencerent à foüiller dans les mai-

ſons des Indiens, renverſans & pillans tout ce qui tomboit ſous leurs mains. Les Indiens s'émeurent de ce procedé, & prirent les armes, & quelques-uns armez de bâtons ſe jetterent ſur cinq ou ſix de ces ſoldats les plus inſolens, & les chargerent de coups à plaiſir. Soto connût bien le danger où il s'eſtoit jetté. Il voyoit les Indiens animez, & ſa perſonne entre leurs mains avec peu de ſes gens, de ſorte qu'il reſolut de s'en tirer par un tour d'adreſſe contre ſon inclination, car il eſtoit fort franc, & il ne déguiſoit point les mouvemens de ſon cœur; outre qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'aucun Indien prit la hardieſſe de maltraitter un Chreſtien, à droit ou à tort, mais la ſincerité n'eſtoit pas de ſaiſon. Ainſi il prit un bâton, & courut pour aider aux Indiens à charger ſes ſoldats, ce qui raſſura fort ces peuples. Il envoya à l'inſtant même un homme, avec ordre au camp de faire avancer des cavaliers bien armez, & aprés avoir pris la main du Cacique qu'il entretenoit en des termes pleins d'affection, il l'attira inſenſiblement hors du Bourg, avec pluſieurs autres

Indiens, jusques dans un chemin découvert à la veuë du camp. Là les cavaliers arrivant à la file sans marquer leur dessein, entourerent le Cacique, & ses Indiens qu'ils enleverent dans le camp, où le Gouverneur les fit mettre en prison contre sa tente. Alors il leur declara qu'ils ne sortiroient point de là jusques à ce qu'ils eussent donné des guides, & des Indiens de service, & que des soldats malades qui venoient dans un canot de Chiaha, & ceux qu'il avoit envoyez à Chisca ne fussent arrivez. Car il apprehendoit que les Indiens ne les eussent tuez. Ceux de Chisca vinrent trois jours aprés, qui luy apprirent que les Indiens les avoient menez par un païs si sterile, & par des montagnes si rudes, qu'il estoit impossible que l'armée put marcher par cette route. Que voyant le chemin trop long, & qu'ils tarderoient trop, ils avoient pris le parti de revenir d'une petite habitation fort pauvre, où ils n'avoient rien trouvé qui fût d'aucun usage. Ils apporterent seulement un cuir de vache que les Indiens leur avoient donné, épais

comme le pouce, & ayant le poil aussi doux que la laine d'une brebis qui ne l'auroit pas extrémement fine. Le Cacique accorda des guides & des Indiens de service, & fut mis en liberté. Ainsi l'armée partit d'Acosté le neuviéme de Juillet & alla à Tali. Le Cacique vint au devant du Gouverneur & luy fit ce discours.

« Tres-excellent Seigneur & Prince digne d'avoir à son service & sous son obeïssance tous les Princes du monde, comme on le peut juger par les vertus que la veuë de vostre personne declare assez. Ce n'est pas d'aujourd'huy que je sçay qui vous estes, & quel est vostre pouvoir. Et je ne veux point considerer le peu que je suis pour esperer que mes pauvres services vous soient agreables, puisqu'au defaut des forces on ne laisse pas de loüer, & de recevoir la volonté. C'est par cette raison que je prens la hardiesse de demander à vostre Seigneurie qu'elle ait seulement égard à mes desirs, & qu'elle voye en quoy je la puis servir dans ce païs qui est à elle. Le Gouverneur luy fit le compliment ordinaire, qu'il luy estoit obligé & qu'il le

consídereroit comme son frere. Le Cacique fit apporter les vivres necessaires pour nourrir l'armée, pendant deux journées de séjour, & en partant il donna au Gouverneur quatre Indiennes, & deux Indiens dont il avoit besoin pour porter son bagage. On marcha six journées sur les terres du Cacique de Coça, & tous les jours on voyoit arriver des Indiens de la part de ce Cacique pour faire des complimens au Gouverneur, qui arriva enfin à Coça le Samedy seiziéme de Juillet. Le Cacique vint au devant de luy à deux portées d'arbaleste du Bourg. Il estoit assis sur un coussin, & porté dans un brancart sur les épaules des plus considerables de ses sujets. Sa robe estoit de Martes, faite de la même maniere que les mantes des Dames d'Espagne. Il portoit sur sa teste une espece de Diademe de plumes, & plusieurs Indiens chantoient autour de son brancart en joüant de quelques instrumens : il salua le Gouverneur avec respect, & luy parla ainsi.

» Excellent, & puissant Seigneur sur
» tous ceux de la terre. Encore que je

vienne maintenant pour vous rece- « voir, il y a déja long-temps que je « vous ay receu dans mon cœur, & « c'eſt depuis le jour que j'ay eu con- « noiſſance de voſtre Seigneurie, avec « un ſi grand deſir de vous ſervir, tant « de plaiſir, & de ſatisfaction, que ce « que j'en témoigne icy, n'eſt rien à l'é- « gard de ce que je ſens, & ne peut luy « eſtre comparé. Ce que vous pouvez « tenir pour aſſuré, eſt que l'empire de « tout le monde ne me donneroit pas « tant de joye, & que je ne m'en eſtime- « rois pas ſi heureux. N'eſperez pas que « je vous offre ce qui eſt à vous, c'eſt « à dire ma perſonne, mon pays & mes « ſujets. Je ne veux m'employer qu'à « commander à mes gens, qu'avec tout « le ſoin & tout le reſpect qui vous eſt « deu, ils vous réjoüiſſent juſques au « Bourg, en chantant & joüant des « inſtrumens. En ce lieu voſtre Seigneu- « rie ſera logée, & ſervie par moy, & « par mes ſujets, & diſpoſera de tout « ce que j'ay, comme de ce qui eſt à « elle. En quoy V. S. me fera une gran- « de grace. Le Gouverneur le remercia « & ils entrerent ainſi dans le Bourg avec une extrême joye. Le Cacique

logea le Gouverneur & tous les Efpagnols dans les maifons des Principaux du Bourg. Les greniers eftoient pleins de mayz, & de feverolles ; & ce païs eftoit fi peuplé que les Bourgs, & les champs femez de mayz fe touchoient. Il eft fort agreable à caufe de plufieurs ruiffeaux qui font de tres-belles prairies, & on trouve dans la campagne quantité de pruniers d'Efpagne & du païs même, & fur le bord des rivieres des vignes dont le fep monte jufques au haut des arbres. Il y en a d'autres, hors de ces bords dont le fep eft bas, & porte des raifins fort gros & fort doux ; Mais comme on ne leur donne ni labour ni d'autres façons ; ils ont des pepins d'une extrême groffeur. Le Gouverneur donnoit prefque toûjours des gardes aux Caciques pour les empêcher de s'enfuïr, & il les menoit avec luy jufques à ce qu'il fût forti de leurs terres, parce que leurs fujets les attendoient dans les Villages, & donnoient des guides, & des Indiens de fervice; & quand il eftoit preft d'entrer dans une autre Province il les renvoyoit, comme il faifoit auffi les Indiens qui por-

toient le bagage de leur bon gré, quand il eſtoit arrivé chez un autre Cacique qui luy en fourniſſoit de nouveaux. Mais les Indiens de Coça ne purent ſouffrir qu'il oſtât la liberté à leur Cacique, ils ſe ſoûleverent, & s'enfuïrent dans les bois tant ceux du Bourg, que les ſujets des Caciques Indiens qui rendoient hommage à Coça. Soto envoya quatre Capitaines en quatre differens endroits pour les attaquer. Ils prirent pluſieurs Indiens, & même des femmes qu'ils enchaînerent tous, de ſorte que ces peuples voyant le peu d'avantage qu'ils tiroient de leur fuite, revinrent dire au Gouverneur qu'ils rendroient ſervice en tout ce qu'il luy plairoit de leur ordonner, & on en delivra quelques-uns des principaux à la priere du Cacique. Les autres furent retenus comme des Eſclaves par ceux qui les avoient pris, ſans leur donner la liberté de retourner en leur païs. Auſſi ne retournoit-il aucun de ceux qui eſtoient enchaînez, ſi ſa bonne fortune aſſiſtée du ſoin qu'il prenoit de limer proprement ſa chaîne, ne luy rendoit la liberté, ou quelque autre qui en mar-

chant trouvoit moyen de s'écarter du chemin par la negligence de ſes gardes, & s'en alloit avec ſa chaîne & le bagage qu'il portoit.

CHAPITRE XVII.

Le Gouverneur part de Coça pour aller à Taſcaluca.

NOUS partîmes de Coça le vingtiéme d'Aouſt aprés vingt journées de ſejour, & le Gouverneur à ſon ordinaire mena le Cacique avec luy juſques à la Province de Taſcaluca, où il vouloit aller. Le premier giſte fut à Tallimuchaſé, qui eſtoit abandonné, & de là à Itava dépendant de Coça, où on ſejourna ſix jours, à cauſe d'une riviere qui paſſoit auprés de ce Bourg, & qui eſtoit extraordinairement enflée. Aprés que ſes eaux furent diminuées nous continuâmes la marche juſques à Ullibali, dont dix ou douze Indiens eſtoient venus offrir obeïſſance au Gouverneur de la part du Cacique. Ils avoient tous l'arc, & des fléches, & quantité de plumes: Et ils accompagnerent le

Gouverneur jusques au Bourg, où il entra suivi de douze cavaliers, & de quelques gens de pied. Les Indiens estoient tous sous les armes, & le Gouverneur crut appercevoir dans leur maniere quelque mauvais dessein. On apprit depuis qu'ils avoient resolu de tirer par force des mains du Gouverneur le Cacique de Coça, s'il témoignoit approuver leur dessein. Le Gouverneur fit entrer dans le Bourg qui estoit fermé le reste de ses troupes. Ce Bourg estoit assis sur un ruisseau, & bien palissadé, comme tous les autres que nous vîmes plus avant dans le païs: la palissade estoit de gros pieux plantez avant dans la terre, avec des perches de la grosseur du bras posées en travers, autant dedans que dehors, & chevillées pour lier tout l'ouvrage qui estoit de la hauteur d'une lance. Le Cacique estoit dans un Bourg de l'autre costé du ruisseau. Soto l'envoya querir, & il vint sans resistance, de sorte qu'aprés quelques complimens reciproques, il fournit des Indiens de service dont nous avions besoin, & trente Indiennes. Nous perdîmes là un Es-

pagnol nommé Mancane d'une famille noble de Salamanque, qui s'égara en cherchant des raiſins que ce païs produit en abondance. Au ſortir de ce Bourg nous en trouvâmes un autre ſujet au même Cacique, & de là le Gouverneur alla à Toaſi, où nous prîmes encore des Indiens de ſervice, & trente femmes. La marche eſtoit ordinairement de cinq ou ſix lieuës par jour, dans les païs peuplez, mais dans les deſerts on marchoit autant qu'on pouvoit aller, pour éviter la neceſſité des vivres. De Toaſi nous marchâmes l'eſpace de cinq journées ſur les terres du Cacique de Talliſé, où nous arrivâmes le dix-huitiéme de Septembre. C'eſt un grand Bourg aſſis ſur une riviere fort rapide, dont les campagnes de l'autre coſté du Bourg eſtoient bien cultivées & couvertes de mayz, dont ce païs eſtoit abondamment fourni. Mais comme les Indiens avoient abandonné leurs habitations, le Gouverneur manda au Cacique de venir le trouver. Ce qu'il fit, & aprés pluſieurs offres de ſervice, il donna quarante Indiens. Dans ce Bourg, un Indien des

premiers de Tascaluca vint salüer le Gouverneur de la part de ce Cacique & luy fit ce discours :

Tres-puissant, & tres-vertueux « Seigneur. Le grand Cacique de Tascaluca mon Maistre, m'a envoyé pour « baiser les mains à vostre Seigneurie, « & luy faire sçavoir qu'il a appris que « vous gagniez l'affection de tout le « monde par vos perfections, vostre « pouvoir & vostre merite, & que tous « les peuples des païs par où vostre « Seigneurie a passé vous servent, & « vous rendent obeïssance. Ce qu'il re- « connoit vous estre bien deu, & il de- « sire plus que de vivre, de vous voir, « & de vous servir. C'est pour cette « raison qu'il vous envoye offrir sa per- « sonne, son païs, & ses sujets. Ainsi « quand il plaira à vostre Seigneurie « d'aller sur ses terres, elle y sera receuë, « servie & obeïe avec affection, & il ne « demande pour recompense du desir « qu'il a de vous rendre ces services, « que la grace de luy faire sçavoir quand « vous irez; & plûtost vous prendrez « cette resolution, il le tiendra à plus « grande faveur, & il en aura plus de « joye. Soto receut cet Indien fort

honneſtement, & le renvoya avec un preſent de quelques bagatelles, dont il ne ſe ſoucioit pas beaucoup, & d'autres un peu plus conſiderables pour le Cacique. Il donna congé à celuy de Coça & prit à Talliſé les Indiens de ſervice dont il avoit beſoin, ainſi aprés s'eſtre repoſé en ce lieu durant vingt jours, il en partit pour aller à Taſcaluca. Le premier giſte fut à Caſiſte, & de-là à un autre Bourg du domaine de Taſcaluca, d'où on alla camper dans un bois à deux lieuës de la reſidence de ce Cacique. Soto envoya le Meſtre de camp Loüis de Moſcoſo pour luy donner avis de ſon arrivée. Il trouva le Cacique ſous un balcon au devant de ſa maiſon. On mit auſſi-toſt un tapis ſur un lieu élevé hors du logis, & ſur le tapis deux couſſins l'un ſur l'autre où il alla s'aſſeoir environné des Indiens, à quelque diſtance du lieu où il eſtoit aſſis. Les plus conſiderables eſtoient les plus proches de ſa perſonne, un d'entr'eux empêchant qu'il ne fuſt incommodé du Soleil avec un paraſol de peau de cerf auſſi grand qu'une rondache & parti de

blanc

blanc & de noir avec un * ſautoir au milieu. On l'euſt pris de loin pour du tafetas tant les couleurs eſtoient parfaites. Il eſtoit fort bien étendu & porté ſur une petite lance, & c'eſtoit la deviſe ou l'étendart du Cacique à la guerre. Ce Cacique ſe faiſoit redouter extrémement de tous ſes voiſins & de ſes ſujets, & ſon domaine s'étendoit fort loin ſur des païs tres-peuplez. Il avoit la taille fort haute & fort fine, les membres forts, & le corps d'une belle proportion. Aprés que le Meſtre de camp luy eut fait ſa harangue, tous les cavaliers qui l'accompagnoient, firent cent paſſades dans la place, pouſſant quelquefois juſques au lieu où le Cacique eſtoit aſſis. Ce qu'il regardoit avec beaucoup de gravité, jettant ſeulement les yeux ſur eux de temps en temps, d'une maniere dédaigneuſe, & fiere. Cependant le Gouverneur arriva, ſans que le Cacique fit aucun mouvement pour aller au devant de luy. Soto le prit par la main, & ils allerent enſemble s'aſſeoir ſur un banc qui eſtoit ſous le balcon, où le Cacique luy parla en ces termes:

* Aſpa.

» Puiſſant Seigneur, que la venuë
» de voſtre Seigneurie ſoit accompa-
» gnée de toutes ſortes de bonheur. Je
» reçois autant de plaiſir en vous
» voyant, que ſi vous eſtiez un frere
» que j'aimerois extrémement. Il n'eſt
» pas beſoin de m'expliquer davantage
» là-deſſus, puiſqu'il ne ſert de rien de
» dire en pluſieurs paroles, ce qui peut
» s'exprimer en peu de mots, dautant
» que c'eſt la volonté qui donne la for-
» ce aux actions, & les actions ſont les
» témoins de la verité. A l'égard de la
» volonté vous connoiſtrez combien la
» mienne eſt ſincere pour vous ſervir,
» & la netteté de mon procedé. J'ay
» eſtimé la grace que vous m'avez fai-
» te de m'envoyer un preſent, autant
» qu'elle le meritoit, & particuliere-
» ment à cauſe que ce preſent venoit
» de voſtre part. Voyez maintenant en
» quoy vous voulez que je vous ren-
» de ſervice. Le Gouverneur le remer-
cia fort civilement, mais il le fit ob-
ſerver tant qu'il demeura dans ce
Bourg; & lors qu'on fut preſt à en
partir, il ſe reſolut pour pluſieurs
raiſons de l'emmener avec luy. Aprés
deux jours de marche nous trouvâ-

mes le Bourg de Piaché ſur une grande riviere où Soto demanda des canots aux Indiens pour paſſer l'armée. Ils dirent qu'ils n'en avoient point, mais qu'ils feroient des radeaux de roſeaux, & de bois ſec, ce qu'ils firent en tres-peu de temps. Et comme la riviere couloit fort doucement, nous paſsâmes avec beaucoup de facilité. On conte cent lieuës du port du S. Eſprit à Palaché, & ce chemin ſe fait en tirant de l'Eſt, à l'Oüeſt. De Palaché à Cutifachiqui il y a quatre cens trente lieuës, du Sud-oüeſt, au Nord-eſt: & de Cutifachiqui à Xualla on va du Sud au Nord l'eſpace de deux cens cinquante lieuës. Enfin de Xualla à Taſcaluca éloignez auſſi de deux cens lieuës, on en fait cent quatre-vingts de l'Eſt à l'Oüeſt juſques à Coça, & le reſte de Coça à Taſcaluca du Nord au Sud. Aprés qu'on euſt paſſé la riviere de Piaché, un Eſpagnol courant aprés une Indienne eſclave qui l'avoit quitté ſe perdit dans les bois, ſoit qu'il fut tué, ou pris par les Indiens. Sur quoy le Gouverneur dit au Cacique qu'il luy en rendroit conte, le

menaçant de le tenir dans les fers toute sa vie si le Chrestien ne se trouvoit pas. Le Cacique envoya un de ses Indiens à Maville un gros Bourg qui se trouvoit sur nostre route, appartenant à un autre Cacique qui estoit vassal de Tascaluca. Son pretexte estoit bien imaginé, car il disoit qu'il vouloit l'avertir de preparer des vivres, & des Indiens de service pour l'armée. Mais il parut assez que ce n'estoit pas là son but, & que ce message tendoit à faire assembler tous les Indiens de guerre pour nous attaquer. L'armée marcha durant trois journées, dont la derniere se fit par un païs fort peuplé, & elle arriva à Maville le 18. d'Octobre. Soto estoit à l'avant-garde avec trente fantassins, & quinze cavaliers. Il rencontra prés du Bourg un soldat qu'il avoit envoyé au Cacique, pour le prier de demeurer, & encore pour observer les mouvemens des Indiens. Ce soldat dit au Gouverneur que ce procedé marquoit un mauvais dessein, parce que durant son sejour à Maville il y avoit veu entrer quantité d'Indiens armez, & qu'ils travailloient avec une

extréme diligence à fortifier la palliſſade de l'enceinte du Bourg. Sur cela Moſcoſo dit au Gouverneur qu'il ſeroit bon de camper, puiſque les Indiens ne paroiſſoient pas aſſez ſoûmis; Mais Soto repartit qu'il eſtoit las de camper, & qu'il vouloit aller repoſer dans le Bourg. Le Cacique le receut à l'entrée au ſon des inſtrumens, & aprés luy avoir offert ſon ſervice, il luy preſenta trois mantes de Martes. Le Gouverneur fit ſon entrée au milieu des deux Caciques ſuivi de huit ſoldats de ſes gardes, & de trois ou quatre cavaliers qui mirent pied à terre pour l'accompagner. Ainſi il alla s'aſſeoir ſous un balcon, où le Cacique de Taſcaluca le pria de le laiſſer dans ce Bourg ſans luy donner la peine d'aller plus loin; mais comme il s'apperceut aux diſcours de Soto, qu'il ſeroit difficile d'avoir ſon congé, il changea de deſſein, & feignant de vouloir parler à quelques Indiens, il ſe leva d'auprés du Gouverneur & entra dans une maiſon, où pluſieurs Indiens s'eſtoient aſſemblez avec leurs arcs & leurs fléches. Le Gouverneur voyant qu'il ne revenoit pas, l'appella

plusieurs fois, enfin le Cacique répondit fierement, qu'il ne vouloit ni sortir de ce lieu, ni passer plus avant; que si le Gouverneur vouloit s'en aller en paix, qu'il marchât à la bonne heure, sans pretendre l'enlever par force hors de son païs, & de sa Seigneurie.

CHAPITRE XVIII.

Les Indiens se soûlevent contre le Gouverneur, ce qui en arriva.

LA fierté du Cacique fit connoître au Gouverneur qu'il avoit un parti formé. Il voulut l'adoucir par des honnestetez, à quoy l'Indien ne répondit pas, au contraire il se retira d'un air superbe & méprisant, en un endroit où le Gouverneur ne pouvoit le voir, ni luy parler. Soto voyant passer un autre Indien des plus considerables, l'appella pour luy dire qu'il assurât de sa part le Cacique, qu'il luy laissoit la liberté de se retirer où il luy plairoit, pourveu qu'il luy donnât un guide, & des Indiens de service, mais cet Indien re-

partit qu'il ne vouloit écouter aucune propoſition, ce qui obligea Gallegos à l'arreſter par le bord de ſa mante, dont l'Indien ſe défit en luy laiſſant la mante entre les mains. Et comme les Indiens prenoient les armes, Gallegos mit l'épée à la main, & porta un ſi furieux revers à celuy qu'il tenoit qu'il luy ouvrit l'eſtomac à l'endroit des coſtes. Ce coup fut comme le ſignal de la revolte. Ils ſortirent tous en furie de leurs maiſons, tirans à grands coups de fléches ſur le Gouverneur & ſur ſes gens. Soto vit bien que s'il leur faiſoit teſte il n'y avoit pas d'apparence d'échaper de leurs mains, & que s'il faiſoit avancer ſes troupes dans le Bourg, les Indiens à couvert dans les maiſons tuëroient tous ces chevaux, & feroient un grand carnage de ſes gens. Ainſi il prit le parti de ſortir du Bourg, en courant de toute ſa force, mais avant qu'il pût ſe tirer d'affaire, on fut obligé de le relever deux ou trois fois. Tous ceux qui l'accompagnoient furent bleſſez dangereuſement, & il en demeura cinq de morts. Le Gouverneur tout bleſſé qu'il

eſtoit criá à ſes gens qu'ils s'éloignaſſent de la paliſſade, d'où les Indiens tiroient furieuſement, & comme les Eſpagnols ſe retiroient la plûpart en fuyant, les Indiens firent une ſortie ſur eux, abattant à coups de fléches tous ceux qu'ils pouvoient attraper. Les Eſclaves qui portoient le bagage l'avoient déchargé en un lieu proche de la paliſſade, de ſorte que pendant la déroute des Eſpagnols, les Indiens de Maville leur firent recharger tout le bagage, & les emmenant dans le Bourg, ils leur oſterent les chaînes qu'ils portoient, & leur donnerent des arcs, & des fléches pour combattre contre nous. Ainſi ils s'emparerent de tous nos équipages, & des perles même, & comme nous avions marché dans un païs ſoûmis en apparence, pluſieurs ſoldats avoient laiſſé leurs armes au bagage. Elles tomberent entre les mains des ennemis qui avoient encore des épées, & de halebardes arrachées à quelques-uns de ceux qui eſtoient entrez avec le Gouverneur. Dés que Soto ſe vit hors de peril il monta à cheval, & tournant ſur les Indiens avec quelques-autres cavaliers,

liers, il en tua trois à coups de lance, ce qui les fit retirer derriere la palissade, où ils se défendoient, & d'où les plus braves sortoient lorsque les cavaliers faisoient le caracol, rentrant dans l'enceinte du moment qu'on revenoit sur eux. Un Moine, & un Ecclesiastique seculier estoient encore dans le Bourg, avec un serviteur du General, & une esclave Indienne. La revolte des Indiens fut si prompte qu'ils n'eurent pas le temps de sortir, de sorte qu'ils furent obligez à se retrancher dans la maison où ils estoient, avec une barricade qu'ils firent contre la porte; & comme ils avoient une épée, le serviteur du General posté derriere la porte en portoit des estocades aux Indiens qui se presentoient pour entrer. Et le Moine, & le Clerc, saisis chacun d'un gros bâton, se tenoient aux deux côtez, pour assommer le premier qui mettroit le pied dans la maison. Les Indiens qui virent la porte si bien défenduë, monterent sur le toit, pour y faire des ouvertures, & les tuer à coups de fléches, quand toute l'armée arriva à la veuë de Mayille. On tint

conſeil pour ſçavoir ſi on attaqueroit les Indiens dans le Bourg, ou ſi on l'aſſiegeroit ſeulement, à cauſe que cette attaque eſtoit fort perilleuſe, mais enfin l'attaque fut reſoluë en cet ordre.

CHAPITRE XIX.

Le Gouverneur met ſes gens en bataille & entre dans Maville.

SOTO fit mettre pied à terre à tous ceux qui eſtoient le mieux armez, dont il fit quatre bataillons qui marcherent droit aux portes du Bourg. Comme cet ordre ſe faiſoit à la veuë des Indiens, leur premier ſoin fut de faire retirer le Cacique, en luy diſant comme on l'apprit de quelques Indiennes eſclaves, qu'en ces occaſions un Cacique ne valoit qu'un homme, & ne combattoit que pour un. Qu'il y avoit dans le Bourg pluſieurs Indiens de commandement, braves, & d'une grande experience dans le métier de la guerre, & qu'un d'entr'eux ſuffiſoit pour donner les ordres. Que comme l'évene-

ment d'un combat dépendoit de la fortune, on ne pouvoit ſçavoir pour quel parti la victoire voudroit ſe declarer, qu'ainſi ils le prioient de mettre ſa perſonne en ſeureté, afin que s'ils periſſoient tous dans ce combat, comme ils y eſtoient reſolus avant que de tourner le dos, il reſtat quelqu'un qui pût gouverner le païs. Le Cacique refuſoit de partir, mais ils le preſſerent ſi fort qu'il ſortit du Bourg accompagné de quinze Indiens, emportant une cape d'écarlate, & tout ce qu'il trouva de meilleur dans le bagage des Eſpagnols. Le Gouverneur averti qu'on voyoit fuïr des Indiens hors du Bourg, détacha quelques cavaliers pour faire la ronde autour de l'enceinte, & mit dans chaque bataillon un ſoldat portant un tiſon allumé, afin de mettre le feu par tout, & obliger ainſi les Indiens à combattre à découvert. Aprés ces ordres on donna le ſignal par un coup d'arquebuſe, & les quatre bataillons marcherent avec une furie épouvantable, chacun de ſon coſté. Le meurtre fut terrible de part & d'autre à l'entrée des Portes, car les Indiens les

défendirent ſi vaillamment, qu'ils repoufſerent pluſieurs fois nos gens. Enfin les portes furent forcées, & on ſe mêla avec eux. Le Moine, & le Clerc furent ſecourus fort à propos, mais il en coûta la vie à deux fort braves ſoldats, qui coururent les premiers à leur ſecours. Le combat dura ſi long-temps que les Chreſtiens abatus de la ſoif alloient ſe rafraîchir à une mare qui eſtoit proche de la paliſſade, où ils beuvoient autant de ſang que d'eau. Et ils retournoient au combat, ce qui obligea le Gouverneur, & ceux qui eſtoient à cheval avec luy, d'entrer dans le Bourg, où ils firent une ſi rude charge aux ennemis, qu'elle mit les Indiens en deſordre, & donna lieu aux ſoldats d'attacher le feu aux maiſons. Ceux qui voulurent ſe ſauver hors du Bourg, y furent repouſſez par les gens de cheval, qui faiſoient la ronde, de ſorte que le deſeſpoir leur donnant de nouvelles forces pour combattre, ils en vinrent aux mains avec les Eſpagnols. Mais cette maniere de combattre leur eſtoit fort deſavantageuſe. On les écharpoit à grand

coups d'eſtramaçon, avec tant de fureur, que pluſieurs d'entr'eux ſe jetterent les uns ſur les autres dans les maiſons qui brûloient, où ils furent étouffez & reduits en cendre. Ainſi plus de deux mille cinq cens Indiens perirent par le fer, ou par le feu, mais nous perdîmes dix-huit Chreſtiens, entre leſquels eſtoient Dom-Carlos couſin du Gouverneur, & un neveu de Soto, Jean de Gomez, & Mem Rodriguez tous deux Portugais, & Jean Vaſquez de Villeneuve de Barcarota : tous ces cavaliers eſtoient de naiſſance, & fort eſtimez, les autres n'eſtoient que ſimples ſoldats. Cent cinquante Eſpagnols furent bleſſez en cette occaſion de ſept cens coups de fléches, & Dieu permit qu'ils guerirent tous de leurs bleſſures en fort peu de temps, quoy qu'elles fuſſent tres-dangereuſes. On perdit auſſi douze chevaux, outre ſoixante & dix qui furent bleſſez. Tout noſtre équipage, linge, habits, perles, & ornemens pour dire la Meſſe, tout cela fut conſumé par le feu que nos gens mirent aux maiſons, ſans que la conſideration de cette perte les empê-

châst, puiſqu'elle eſtoit beaucoup moindre que le dommage que les Indiens nous pouvoient faire en combattant à couvert. Le Gouverneur apprit en ce lieu que Maldonado l'attendoit dans le port d'Ochuſe qui eſtoit éloigné de ſept journées, mais il défendit à Ortiz de publier cette nouvelle, de peur qu'elle ne nuiſit à ſes deſſeins : car comme il avoit perdu par le feu les perles qu'il vouloit envoyer à Cuba, pour convier les gens par cette montre à venir dans la Floride, il ſe reſolut de ne donner point de ſes nouvelles qu'il n'eût découvert quelque riche païs, afin de ne point rebuter les ſoldats dont il auroit beſoin pour achever ſa conqueſte, s'ils ne voyoient apporter de ces lieux ni or, ni argent, ni d'autres richeſſes.



CHAPITRE XX.

Le Gouverneur part de Maville pour aller à Chicaça. Ce qui luy arrive en ce voyage.

DEPUIS noſtre arrivée dans la Floride juſques à noſtre départ de Maville nous avions perdu cent deux Chreſtiens, les uns de maladie, & les autres dans les combats contre les Indiens. La conſideration des bleſſez nous obligea à demeurer vingt-huit jours campez auprés de ce Bourg, dans un païs fertile, & fort peuplé, puis qu'outre les Bourgs fermez on voyoit encore des maiſons ſeparées par toute la campagne, & éloignées les unes des autres d'une portée ou deux d'arbaleſte tout au plus. Le Gouverneur voyant que les bleſſez eſtoient preſque gueris, leva le camp un Dimanche dix-huitiéme de Novembre, aprés que tous les ſoldats eurent fait proviſion de mayz pour deux jours. Cependant on en employa cinq à paſſer un païs deſert, aprés quoy nous entrâmes dans la Pro-

vince de Pasallaya. Nous trouvâmes deux Bourgs Taliepatave, & Cabusto, ce dernier assis sur une grande riviere dont les Indiens occupoient la rive qui nous estoit opposée. Ils crioient qu'ils nous assommeroient tous, si nous estions assez hardis pour passer la riviere. Ce qui obligea Soto à faire bâtir un grand batteau à couvert dans le Bourg, afin d'oster aux Indiens la connoissance de son dessein. On l'acheva en quatre jours & le Gouverneur le fit mener à une demie lieuë de là en descendant la riviere. Il y fit entrer trente soldats bien armez; mais comme les Indiens reconnurent son intention, ceux qui estoient le plus prés du passage accoururent pour le défendre. Ils firent quelque resistance jusques à ce que les Espagnols mirent pied à terre, mais du moment qu'ils marcherent à eux, les Indiens lâcherent le pied, & se jetterent dans des marais couverts de roseaux. Les trente Espagnols monterent à cheval, & descendirent au long de la riviere, jusques à un endroit où l'armée passa sans obstacle. Elle trouva des Bourgs remplis de mayz, & de * poix

* Feverolles, ou feves de haricot, car c'est la même chose.

chiches. De là on marcha durant cinq journées par un païs desert, jusques à une riviere dont les Indiens voulurent encore nous disputer le passage. Mais comme Soto évitoit de s'engager à de nouveaux combats, il fit faire en deux jours un autre canot, & envoya un de ses Indiens au Cacique pour luy demander la paix,& son amitié. Ce qui ne luy reüssit pas, car les Indiens soûlevez massacrerent cet Envoyé à sa veuë, & se retirerent aprés cette action, en poussant de grands cris. Ainsi le passage estant libre nous allâmes à Chicaça le dix-huitiéme de Decembre. C'estoit un petit Bourg d'environ vingt maisons où le Gouverneur fut obligé à passer l'hyver, parce qu'il negeoit, & que le froid estoit déja si rude, que l'armée pâtit extrémement dans le camp, avant qu'on eût trouvé moyen de faire des maisons. Ce païs estoit fort peuplé d'habitations separées dans la campagne comme celles de Maville. On y trouva du mayz en abondance dont la plus grande partie estoit encore sur les champs, de sorte que nous en eûmes assez pour tout le quartier

d'hyver. On prit quelques Indiens dont il y en avoit un que le Cacique consideroit beaucoup, qui poussa le Gouverneur à faire dire au Cacique qu'il souhaittoit de le voir, & de traitter avec luy. Le Cacique obeït & vint offrir au Gouverneur son païs, & ses sujets, avec promesse de faire venir encore deux autres Caciques, qui arriverent en effet à quelques jours de là bien accompagnez. L'un se nommoit Alimamu, & l'autre Nicalusa. Ils presenterent à Soto cent cinquante lapins, avec des mantes, & des peaux. Celuy de Chicaça venoit souvent visiter le Gouverneur, qui le mandoit quelquefois, & luy prêtoit un cheval pour venir au camp, & pour s'en retourner. Cet Indien luy fit des plaintes d'un de ses Vassaux qui s'estoit revolté, demandant du secours contre ce rebelle qu'il vouloit châtier, ce qu'il feignoit pour partager nos troupes, & nous attaquer ainsi separez. Cependant le Gouverneur luy accorda ce secours, & quand le Cacique fut arrivé avec deux cens Indiens armez, il l'accompagna suivi de trente cavaliers, & de

quatre-vingts fantaſſins. Ils allerent enſemble à Saquechuma qui eſtoit le lieu de la reſidence de cet Indien que le Cacique feignoit eſtre revolté. Ce Bourg eſtoit abandonné, & les Indiens de Chicaça y mirent le feu, pour mieux couvrir leur trahiſon. Mais le bon ordre que le Gouverneur fit obſerver dans ſa marche, eſtant toûjours en garde tant contre les Indiens qui l'accompagnoient que contre les ennemis, & le ſoin qu'on avoit pris de fortifier le camp, les empêcherent de rien entreprendre ſur nous. Au retour de cette expedition Soto fit un feſtin au Cacique, & aux principaux de ſes ſujets, où il leur donna de la chair de porc dont ils n'avoient jamais mangé, & qui leur parut un mets ſi friand, que depuis ce jour-là les Indiens venoient toutes les nuits à certaines maiſons éloignées du camp d'une portée d'arbaleſte, pour tuer, & voler des cochons qui y eſtoient. Comme ils en eurent ainſi enlevé quelques-uns, on y mit des gardes qui ſurprirent trois Indiens, le Gouverneur en fit mourir deux à coups de fléches. On

coupa les mains au troiſiême qui fut renvoyé en cet état au Cacique, qui témoigna bien du déplaiſir de ce qu'ils avoient eſté aſſez inſolens pour s'attaquer au Gouverneur. Il dit qu'il ſe réjoüiſſoit qu'on les euſt punis comme ils le meritoient. Il s'eſtoit retiré à demie lieuë du camp dans une maiſon de campagne, où quatre cavaliers allerent un jour ſans congé. Ces cavaliers eſtoient François Oſorio, Reynoſo domeſtique du Marquis d'Aſtorga, un Page, & un valet de chambre du Gouverneur, nommez Ribeyra & Fuentez. Ils prirent quelques cuirs, & des mantes qu'ils enleverent par force, ce qui offenſa les Indiens, juſques au point qu'ils abandonnerent leurs maiſons. Soto ayant appris cette violence les fit arreſter, & condamna à mort Oſorio, & Fuentez, comme les chefs de cette entrepriſe, confiſquant les biens de tous les quatre par la même ſentence. Tous les Eccleſiaſtiques, & les chefs de l'armée luy demanderent la vie d'Oſorio, & quelque relâchement de la rigueur de la Sentence, mais il demeura inflexible. De ſorte qu'on alloit mener les

condamnez à la place pour leur couper la teſte, quand quelques Indiens vinrent de la part du Cacique, afin de luy porter leurs plaintes. L'arrivée de ces Indiens qui devoit avancer leur mort, fut ce qui leur ſauva la vie. Car Ortiz pouſſé par les ſollicitations de Gallegos, & d'autres perſonnes de qualité changea adroitement le ſens de leurs diſcours, diſant au Gouverneur que le Cacique avoit appris que ces cavaliers eſtoient arreſtez à ſon ſujet, que cependant ils n'eſtoient pas coupables, puiſqu'ils ne l'avoient point offenſé, & que s'il luy vouloit faire une grace c'eſtoit de leur donner la liberté. D'autre part il aſſura les Indiens, que ceux qui les avoient outragez eſtoient priſonniers, & que le Gouverneur les puniroit d'une maniere qui ſerviroit d'exemple aux autres. Ainſi le Gouverneur accorda la grace de ces cavaliers, & comme il avoit reſolu de partir de Chicaça au mois de Mars, il demanda au Cacique des Indiens de ſervice. Celuy-cy répondit qu'il vouloit propoſer la choſe aux plus conſiderables de ſes ſujets, & comme la réponſe tardoit beau-

coup, Soto alla luy rendre viſite le Mercredy huitiéme de Mars. Il le preſſa encore de luy donner des Indiens, que l'autre promit d'envoyer le lendemain. Cependant le Gouverneur remarqua qu'il meditoit quelque choſe de funeſte, & dit à Moſcoſo qu'on fit bonne garde toute la nuit, ce que le Meſtre de camp negligea. La remarque du Gouverneur n'eſtoit que trop bien fondée. Les Indiens diviſez en quatre bataillons, vinrent ſur la minuit nous attaquer par quatre endroits, & du moment qu'ils ſe virent découverts, on battit un tambour qui leur ſervoit de ſignal, & avec des cris effroyables ils ſe jetterent dans le camp, au même temps que nos ſentinelles avancées s'y retiroient. Et à peine ceux qui eſtoient dans le Bourg eurent entendu le bruit des ennemis, que la moitié des maiſons eſtoit déja toute en feu. Trois cavaliers eſtoient cette nuit en Vedette, dont il y en avoit deux de baſſe condition, & des moins eſtimez qu'il y euſt en toute l'armée. Le troiſiéme eſtoit un couſin du Gouverneur, qui avoit conſervé juſques à

ce jour la reputation d'eſtre brave ; cependant il parut auſſi lâche en cette occaſion que ſes compagnons, fuyant avec eux ſans donner un coup de lance. De ſorte que les Indiens entrerent ſans trouver de reſiſtance & porterent le feu par tout, attendans les Chrétiens au dehors des maiſons d'où ils ſortoient en deſordre & ſans avoir le loiſir de s'armer, car comme ils eſtoient preſque tous encore accablez du ſommeil, & que la fumée les aveugloit, ils ne ſçavoient où aller pour prendre leurs armes, & pour ſeller leurs chevaux, & ils ne pouvoient voir les Indiens qui les perçoient à coups de fléches. Pluſieurs chevaux furent brûlez dans les écuries, hors ceux qui purent rompre leurs licols, & qui ſe ſauverent dans les ruës. Le deſordre fut ſi terrible que chacun ne ſongeoit qu'à fuïr, ſans faire teſte aux ennemis: mais Dieu qui n'impoſe des châtimens à ceux qui le ſervent que pour les corriger, & non pas pour les perdre, & qui les tient en ſa main, dans leurs plus grands beſoins & dans les perils les plus affreux, aveugla les Indiens qui ne s'apperceurent point de noſtre

desordre, & s'imaginerent que ces chevaux qui couroient par les ruës, estoient des escadrons qui se formoient pour les charger. Cependant il n'y eut que le Gouverneur qui put monter à cheval, & qui suivi d'un soldat nommé Tapia poussa aux ennemis. Soto tua d'un coup de lance le premier Indien qu'il rencontra, mais comme la surprise où tout le monde estoit, avoit empêché qu'on ne put bien sangler son cheval, l'effort qu'il fit en poussant le coup le fit tomber par terre, avec la selle entre les jambes. Le bruit du peril où le Gouverneur estoit, se répandit par tout, & obligea plusieurs de ceux qui fuyoient hors du Bourg pour gagner le bois, à se rallier pour le secourir. Et comme il estoit encore nuit, & que les Indiens s'imaginoient toûjours que les chevaux qu'ils entendoient courir alloient fondre sur eux, ils lâcherent le pied, & abandonnerent le Bourg, laissant seulement un de leurs gens sur la place, qui fut tué de la main du Gouverneur. Le Bourg fut entierement brûlé, & on y perdit une femme qui suivoit son mary, & qui estant

sortie

ſortie de ſa maiſon avec luy, y retourna pour prendre quelques perles qu'elle avoit conſervées : mais quand elle voulut ſortir, le feu avoit déja gagné la porte, de ſorte que ni ſon mari, ni aucun autre ne put la ſauver. Trois autres Chreſtiens furent ſi mal traitez du feu, qu'il en mourut un à trois jours de là, les deux autres furent long-temps ſans pouvoir marcher, & on les portoit dans leur lit, ſur une eſpece de brancart ſoûtenu par des Indiens. Douze Chreſtiens moururent en cette occaſion, avec cinquante chevaux, & quatre cens porcs qui furent brulez. De ſorte qu'il n'en demeura que cent. Tout ce que nous avions ſauvé de l'incendie de Maville, fut conſumé en ce lieu-cy. Pluſieurs qui n'avoient pas eu le temps de prendre leurs caſaques reſterent avec le pourpoint ſeul, ainſi ils ſouffrirent beaucoup de froid qui eſtoit fort rude; & quoi-qu'on allumât de grands feux, on paſſoit les nuits entieres ſans dormir, parce qu'on grilloit d'un coſté & on geloit de l'autre. Pour éviter cette incommodité, un ſoldat inventa des couvertures faites

de deux nattes d'herbe ſeche tiſſuës enſemble : ils mettoient ces * couvertures l'une deſſus & l'autre deſſous eux. On ſe mocquoit de cette invention, & enfin les Rieurs même furent trop heureux de s'en ſervir. Nous demeurâmes dans un ſi grand deſordre, & ſi dépourveus d'armes, & de ſelles qui furent conſumées par le feu, que ſi les Indiens nous euſſent fait un autre inſulte, ils nous auroient défaits fort aiſément. Soto trouva à propos de changer le camp du lieu où nous eſtions, à la maiſon où le Cacique faiſoit ſon ſejour, & où nous trouvâmes des frênes dont on fit des lances auſſi bonnes que celles de Biſcaye. On trouva auſſi moyen de faire des ſelles, de ſorte qu'en huit jours les cavaliers ſe remirent en eſtat de combatre.

* Ou juſte-au-corps.



CHAPITRE XXI.

Les Indiens reviennent attaquer les Eſpagnols & ſont repouſſez. Le Gouverneur va à Alimamu, & les Indiens l'attendent en armes ſur le chemin.

IL y avoit déja huit jours que nous eſtions campez à demie lieuë de noſtre premier quartier, & c'eſtoit le Mercredy quinziéme de Mars de l'année 1551. on avoit dreſſé une forge pour rebattre, & retremper les épées que le feu avoit gâtées, & nos rondaches, nos ſelles, & nos lances eſtoient en eſtat de ſervir, quand les Indiens vinrent nous attaquer un peu avant le jour. Ils eſtoient en trois bataillons, mais comme le peril paſſé nous avoit rendu ſages, les ſentinelles firent leur devoir, & donnerent l'alarme de bonne-heure. Le Gouverneur & les cavaliers furent à cheval en un moment. Il fit trois eſcadrons, & aprés avoir pourveu à la garde du camp, il chargea les Indiens avec tant de furie qu'ils ne la

purent soûtenir. Comme le terrain estoit favorable à la cavalerie, & que le jour paroissoit déja, on pouvoit se venger avec avantage de l'insulte que les Indiens nous avoient faite, sans une fausse alarme donnée mal à propos dans le camp par un Moine qui se mit à crier de toute sa force, *au camp, au camp.* A ce cry le Gouverneur & ses gens coururent de ce costé là, & donnerent le temps aux Indiens de se sauver, laissant seulement quarante de leurs gens étendus sur la place. On en prit quelques-uns dont le Gouverneur s'informa du païs qui estoit plus avant, & partit le 25. d'Avril pour aller à Alimamu. C'estoit un petit Bourg où on trouva peu de mayz. Cependant comme l'armée devoit faire sept journées par un païs desert, Soto envoya trois Capitaines en trois endroits differens pour chercher des provisions. Danhusco qui alloit avec quinze cavaliers, & quarante fantassins sur la route que l'armée devoit faire, trouva une forte palissade où les Indiens nous attendoient. Il les vit derriere la palissade qui se promenoient avec leurs

armes, ayant presque tout le corps peint de diverses couleurs noires, blanches, bleuës, & vermeilles, disposées par bandes, de sorte qu'il sembloit qu'ils estoient en chausses, & en pourpoint. Quelques-uns avoient des plumes sur la teste, d'autres des cornes, & le visage noirci avec le tour des yeux teint en rouge, pour paroître plus affreux. Du moment qu'ils virent que les Espagnols s'approchoient, ils pousserent de grands cris, & sortirent pour les recevoir au son de leurs tambours. Dankusco trouva à propos de se retirer dans une rase campagne à une portée d'arbaleste de la palissade. Il rangea ses gens de pied avec leurs arbalestes & leurs rondaches devant la cavalerie, afin qu'on ne luy blessast point de chevaux, & fit ainsi teste aux Indiens qui sortoient sept ou huit ensemble pour escarmoucher. Ils avoient allumé un grand feu à la veuë des Espagnols, & ils prenoient un Indien par la teste, & par les pieds, qu'ils faisoient semblant de jetter dans ce feu, aprés luy avoir donné des coups de massuë sur la teste, pour montrer aux Chrestiens qu'ils les

traitteroient de la même maniere. Danhuſco envoya trois cavaliers pour donner cet avis au Gouverneur, qui s'avança auſſi-toſt, & reſolut de les chaſſer de ce poſte : diſant que ſi on ne le faiſoit pas, ils prendroient la hardieſſe de nous attaquer en des temps, où ils pourroient cauſer plus de dommage. La cavalerie mit pied à terre par ſon ordre, & attaqua la paliſſade en quatre bataillons. Les Indiens ſe défendirent bien, juſques à ce que nous fûmes attachez à la paliſſade. Mais comme on les chargeoit rudement, ils ſe ſauverent en fuyant à travers un ruiſſeau qu'ils avoient derriere eux, dont ils défendirent le paſſage à grands coups de fléches ; & comme on ne put trouver un gué pour la cavalerie, nous fûmes obligez à nous retirer ; il ne mourut que trois Indiens, & pluſieurs Eſpagnols furent bleſſez dont quinze moururent quelques jours aprés. Cette perte fit blâmer la conduite du Gouverneur, en ce qu'il n'avoit pas fait reconnoître la diſpoſition du terrain qui eſtoit de l'autre coſté du ruiſſeau, & chercher un paſſage avant que d'at-

taquer les Indiens. Parce que l'eſperance qu'ils avoient de ſe ſauver par cet endroit s'ils eſtoient battus, leur fit opiniâtrer le combat, & leur donna lieu de ſe défendre, & d'offenſer les Chreſtiens ſans courir beaucoup de riſque.

CHAPITRE XXII.

Le Gouverneur va à Quizquiz & de là à Riograndé.

QUOI-QUE depuis trois jours on eut apporté quelque peu de mayz à l'armée, & que les bleſſez euſſent beſoin de repos, les ſoldats qui ſouffroient beaucoup avoient encore plus beſoin de vivres. Ainſi le Gouverneur fut obligé de décamper pour aller à Quizquiz, & marcha durant ſept jours par un païs deſert plein de marais & de bois, mais où on pouvoit aller par tout à cheval, excepté en quelques endroits qu'il faloit paſſer à la nage. Les Indiens de Quizquiz n'eurent aucune nouvelle de noſtre marche, de ſorte qu'on les prit tous dans leurs maiſons, & entre les autres

la Mere du Cacique. Soto luy manda par un Indien qu'il vint le voir en assurance, & qu'il luy rendroit sa Mere & tous ses sujets. A quoy le Cacique répondit, qu'on délivrât premierement sa Mere, & les autres prisonniers, & puis, qu'il viendroit voir le Gouverneur. Comme les soldats estoient fatiguez, & abbatus faute de vivres, & que les chevaux avoient beaucoup souffert, Soto resolut d'accorder la liberté des prisonniers, pour voir s'il pourroit obliger le Cacique à le laisser en paix. Il renvoya la Mere du Cacique, & tous ceux qu'on avoit pris, aprés leur avoir marqué le desir qu'il avoit de vivre bien avec eux, par des paroles fort obligeantes. Le lendemain comme le Gouverneur attendoit le Cacique, on vit plusieurs Indiens armez qui venoient dans le dessein de nous attaquer. Aussi-tost tout le monde courut aux armes. Ce qui estant remarqué par les Indiens, ils se retirerent sur le bord d'une riviere hors de la portée du trait. Ils furent une demie-heure à consulter, aprés quoy six des principaux d'entr'eux s'avancerent vers le camp. Ils

dirent

dirent au Gouverneur qu'il venoient voir quels eſtoient les gens qu'il conduiſoit, & qu'ils avoient appris de leurs anceſtres qu'une nation blanche viendroit conquerir leurs païs, que pour cette raiſon ils alloient dire à leur Cacique qu'il vint offrir ſes ſervices au Gouverneur, & aprés luy avoir preſenté ſix ou ſept peaux, & autant de mantes, ils prirent congé de luy, & s'en retournerent avec tous les autres Indiens qui les attendoient. Cependant le Cacique ne vint pas, & n'envoya plus de ſes nouvelles: mais comme on n'avoit pas trouvé beaucoup de mayz dans le Bourg, le Gouverneur nous fit aller à un autre qui eſtoit à une demie lieuë du * grand fleuve. Il y avoit autant de mayz que nous en avions beſoin, & Soto alla reconnoître la riviere. Il trouva ſur ſes bords quantité de bois à faire des batteaux, & une aſſiete avantageuſe pour camper l'armée qu'il fit avancer. On bâtit quelques maiſons à la hâte dans un terrain uni, à une portée d'arbaleſte de la riviere, & on y apporta tout le mayz qui eſtoit dans les Bourgs par où nous avions paſſé.

* Rio grande.

On travailla d'abord à preparer le bois necessaire pour les bateaux, & pendant que nous estions occupez à cet ouvrage, quelques Indiens vinrent en descendant la riviere, qui mirent pied à terre, & dirent au Gouverneur. Qu'ils estoient sujets d'un grand Cacique nommé Aquixo, qui commandoit à plusieurs peuples dans une grande étenduë de païs au delà du fleuve. Qu'ils venoient de sa part luy dire qu'il viendroit le lendemain recevoir les ordres de sa Seigneurie. Le Cacique vint en effet, suivi de deux cens canots remplis d'Indiens armez, & peints à leur maniere, parez de plumes de toutes sortes de couleurs, avec des pavois en main dont ils couvroient les rameurs. Les autres estant debout avec leurs arcs, & leurs fléches à l'avant & à l'arriere du canot. Celuy qui portoit le Cacique avoit un pavillon à la poupe, sous lequel l'Indien estoit assis. Il y en avoit encore d'autres accommodez de la même maniere pour les principaux Indiens, qui estant assis sous leurs pavillons, donnoient les ordres à ceux qui gouvernoient le canot. Ils se mi-

rent en rang, & avancerent jusques à un jet de pierre du bord du fleuve. De ce lieu, le Cacique dit au Gouverneur, qui estoit sur le bord bien accompagné, qu'il venoit pour luy offrir ses services, & l'assurer de son obeïssance ; parce qu'il avoit appris qu'il estoit le plus puissant Seigneur de toute la terre. Soto le remercia, & le pria de descendre à terre où ils pourroient parler plus commodément, sur quoy l'Indien ne répondit pas ; mais il fit avancer trois canots chargez de poissons, & de pains faits d'une certaine paste de prunes, ou des amendes de ce fruit. Ces pains estoient de la figure & de la grandeur d'une tuile. Le Gouverneur agrea ce present, & redoubla ses prieres pour attirer le Cacique à terre. Mais comme le dessein des Indiens n'estoit que de chercher une occasion de nous surprendre, quand ils s'aperceurent que le Gouverneur avoit mis ses gens en bon ordre, ils s'écarterent du bord, & au même temps les arbalestriers qui estoient tous prests tirerent sur eux avec de

grands cris, & en abatirent cinq ou ſix. Ils ſe retirerent en tres-bon ordre, couverts de leurs pavois, & ſans qu'aucun quittât la rame, quoy qu'il vit tomber ſon compagnon à ſon coſté. Depuis ce temps-là ils vinrent faire quelques deſcentes pour nous attaquer, mais du moment qu'on les chargeoit, ils rentroient dans leurs canots. C'eſtoit un ſpectacle fort agreable que de les voir voguer dans ces canots, parfaitement bien conſtruits, & fort grands, avec leurs pavillons, leurs plumes, leurs pavois, & leurs étendards qui paroiſſoient comme une flotte de galeres. Cependant nos quatre bateaux eſtant achevez en trente jours, le Gouverneur en choiſit trois, où il fit entrer trois heures avant le jour douze cavaliers d'une valeur éprouvée, & dont il eſtoit aſſuré qu'ils mourroient plûtoſt que de reculer devant les Indiens. Chaque canot en portoit quatre, ſoûtenus d'arbaleſtriers, avec de bons rameurs pour paſſer à l'autre bord du fleuve. Jean de Guzman qui commandoit la compagnie de

Maldonado étoit dans l'autre batteau avec ſes gens ; & comme le courant de l'eau eſtoit fort roide, il les fit monter un quart de lieuë plus haut que l'endroit où nous eſtions campez. Ils paſſerent ainſi, & allerent débarquer vis à vis du camp. Quand ils furent à deux jets de pierre du bord, les cavaliers entrerent tout à cheval dans l'eau, & aborderent en un endroit où le ſable eſtoit ferme. Comme ils ne trouverent point d'ennemis la deſcente ſe fit ſans peril, & ils ſe rendirent les maiſtres du paſſage. Les bateaux retournerent auſſi-toſt de l'autre coſté, où eſtoit le Gouverneur qui paſſa avec toute l'armée, deux heures avant le coucher du Soleil. Le fleuve avoit en cet endroit une demie lieuë de large, de ſorte qu'on ne pouvoit diſtinguer un homme d'un bord à l'autre. Il eſtoit fort profond, & fort rapide, & comme il charioit continuellement des arbres & du bois que le courant entraînoit, l'eau en eſtoit trouble & pleine de limon. Il y avoit beaucoup de poiſſons dont la plus grande

partie eſtoit fort differente de ceux qu'on voit dans les rivieres d'Eſpagne, comme on le dira plus bas.

CHAPITRE XXIII.

Le Gouverneur va à Caſqui, & de là à Pacha où il trouve un païs different des autres endroits de la Floride.

APRES que nous eûmes paſſé ce fleuve le plus grand de tous ceux de la Floride, l'armée fit une lieuë & demie juſques à un Bourg de la Province d'Aquixo. Les Indiens l'avoient abandonné, neanmoins le Cacique en envoya trente pour s'informer de noſtre marche, & de noſtre deſſein. Dés qu'ils parurent à la veuë du camp, les cavaliers s'avancerent vers eux, & les Indiens s'écarterent en fuyant. Mais comme c'eſtoit un païs uni & découvert, ils furent ſuivis de ſi prés, qu'on en tua dix, & on en prit quinze qui furent amenez au Gouverneur. Il avoit envoyé un Capitaine avec des ſoldats pour faire remonter nos bateaux juſques à ce Bourg, qui

eſtoit ſur le bord du fleuve, mais comme ſon cours n'eſtoit pas droit, & qu'il faloit faire pluſieurs retours pour arriver au camp, les Indiens qui en ſcavoient parfaitement la navigation, attaquerent pluſieurs fois les bateaux, & nous reduiſirent à de grandes extremitez. Car nous n'oſions pas nous abandonner au courant de l'eau qui eſtoit trop rapide, & en voguant terre à terre ils ſe couvroient des bords du fleuve, & tiroient ſur nous. Le Gouverneur ne fut pas plûtoſt arrivé au Bourg qu'il détacha tous les arbaleſtriers qui vinrent fort à propos à noſtre ſecours. D'abord que les batteaux furent au Bourg, il les fit mettre en pieces, & garder la ferrure pour d'autres occaſions. L'armée ſe repoſa une nuit en ce Bourg, & partit le jour ſuivant pour aller en la Province de Pacha, qui ſelon le raport des Indiens eſtoit voiſine de celle de Chiſca où on trouvoit ce metail que le Gouverneur croyoit eſtre de l'or. Nous rencontrâmes ſur noſtre route pluſieurs grands Bourgs abandonnez par les Indiens. On en prit

pourtant quelques-uns qui dirent au Gouverneur qu'à trois journées du lieu où nous eſtions, il trouveroit un puiſſant Cacique appellé Caſqui. Ce qui luy fit preſſer noſtre marche jusques à une petite riviere que nous paſſâmes ſur un pont, mais comme elle eſtoit débordée les troupes marcherent juſqu'au Soleil couchant dans l'eau juſques à la ceinture. On vit enfin la terre ferme avec une extrême joye, parce qu'on craignoit de paſſer la nuit entiere dans l'eau, & cette joye redoublant nos forces, nous trouvâmes ſur le midi la premiere habitation de la Province de Caſqui. Les Indiens ne nous attendoient pas, ce qui coûta la liberté à pluſieurs d'entr'eux. Et on pilla ce Bourg & un autre qui en eſtoit éloigné d'une demie lieuë où les cavaliers s'avancerent Ce Païs eſtoit le plus haut, le plus ſec, & le plus uni, que nous euſſions trouvé juſques au grand fleuve. La campagne eſtoit couverte de noyers dont le fruit avoit la figure d'un gland, & on en trouvoit par tout dans les maiſons que les In-

diens avoient ſerrées pour leur provision. Ces noyers n'eſtoient differens de ceux d'Eſpagne, & même de ceux que nous avions veu ailleurs dans ce païs, qu'en ce qu'ils avoient la feüille plus menuë. On y voyoit encore quantité de meuriers, & de pruniers, dont les uns portoient des prunes rouges comme celles d'Eſpagne, & les autres des prunes violettes differentes des noſtres, mais d'un bien meilleur gouſt. Tous ces arbres eſtoient beaux & auſſi bien nourris que ceux qu'on cultive avec ſoin dans les jardins. Car cette terre pouſſe fort peu de ronces, & de buiſſons. L'armée marcha durant deux jours dans cette Povince de Caſqui, avant que d'arriver au lieu où le Cacique demeuroit ordinairement, & ce chemin ſe fit par des campagnes ſi peuplées qu'un ſeul Bourg avoit autant d'étenduë que deux ou trois des autres Provinces. Le Gouverneur envoya un Indien aſſurer le Cacique qu'il alloit le voir, pour luy demander ſon amitié, & pour le traiter comme ſon propre frere. Sur quoy le Cacique

dit qu'il ſeroit le bien venu, & qu'il recevroit avec joye tout ce qu'il luy plairoit d'ordonner. Il ajoûta à ces paroles un preſent de peaux de mantes & de poiſſons. Et aprés ces témoignages d'une amitié reciproque, les Indiens n'abandonnerent plus les Bourgs par où nous paſſions, mais ils recevoient par tout l'armée avec joye, & offroient au Gouverneur du poiſſon, des mantes, & d'autres preſens. Le Cacique s'avanca au devant de luy à une demie lieuë de ſon Bourg, & il luy parla en ces termes:

» Tres-haut, tres-puiſſant, & tres-
» illuſtre Seigneur, que l'arrivée de
» voſtre Seigneurie ſoit heureuſe.
» Auſſi-toſt que j'ay eu connoiſſance
» de voſtre Seigneurie, de ſon pou-
» voir, & de ſes grandes qualitez,
» quoi-qu'elle ſoit entrée dans mon
» païs en tuant mes ſujets, & en les
» rendant eſclaves, j'ay neanmoins
» pris la reſolution de regler ma vo-
» lonté ſur la ſienne, & d'approuver
» tout ce qu'elle feroit, puiſque je
» luy ſuis entierement devoüé. Car
» j'ay cru qu'elle avoit eu de juſtes

raiſons d'en uſer ainſi, pour de «
bonnes conſiderations qui me ſont «
cachées, & qui ſont connuës à vô- «
tre Seigneurie. Puis qu'on peut «
quelquefois permettre un mal, pour «
en éviter un plus grand, & pour «
parvenir à un bien. Ainſi que je «
croy qu'il arrivera, parce que ce ſe- «
roit ſe declarer contre la raiſon que «
de ſe perſuader que la generoſité «
d'un ſi excellent Prince luy permit «
de conſentir à quelque injuſtice. «
Mon pouvoir eſt ſi foible pour ren- «
dre ſervice à voſtre Seigneurie, que «
ſi elle n'a quelque égard à ma vo- «
lonté diſpoſée à luy obeïr en tou- «
tes choſes, j'auray fort peu de me- «
rite auprés d'elle. Mais ſi la raiſon «
veut qu'on ſçache quelque gré d'u- «
ne volonté ſincere, recevez-la avec «
ma perſonne, mon païs & mes ſu- «
jets, & ordonnez-en à voſtre plaiſir, «
puiſque ſi j'eſtois le maiſtre de tout «
le monde je n'aurois pas moins d'in- «
clination de recevoir, & de ſervir «
voſtre Seigneurie. Soto répondit à «
ce diſcours en peu de paroles fort
honeſtes, & de là ils entrerent en
converſation, dans laquelle le Caci-

que offrit fort civilement au Gouverneur ſa Maiſon pour y loger, mais celuy-cy s'en excuſa pour conſerver la paix, diſant que comme le temps eſtoit fort beau, & fort doux, il aimoit mieux camper. Ainſi on aſſit le camp ſous des arbres à un quart de lieuë du Bourg. Le Cacique retourna au Bourg & quelque temps aprés il revint ſuivi de pluſieurs Indiens qui chantoient. Dés qu'ils ſe virent en la preſence du Gouverneur, tous ſe proſternerent juſques en terre, & le Cacique luy fit un diſcours dont je rapporteray ſeulement la ſubſtance & le ſujet. Ils amenoient deux Indiens aveugles que le Cacique lui preſenta: diſant que puis qu'il eſtoit fils du Soleil, & un ſi puiſſant Seigneur, il luy demandoit comme une grace ſinguliere de guerir ces deux aveugles, qui ſe leverent en meſme-temps, & prierent inſtamment Soto de leur rendre la veuë. Il leur dit que le maiſtre qu'il ſervoit, & qui eſtoit dans le Ciel qu'ils voyoient, avoit ſeul le pouvoir de les guerir, & de leur accorder encore tout ce

qu'ils luy demanderoient ; que ce Seigneur avoit fait les cieux, la terre, & les hommes qu'il avoit formez à ſon image & ſemblance; qu'il avoit bien voulu ſouffrir la mort ſur l'arbre de la Croix pour ſauver le genre humain ; & qu'il eſtoit reſſuſcité le troiſiéme jour aprés la mort qu'il avoit endurée comme homme, mais que comme Dieu ſa nature eſtoit immortelle;qu'il eſtoit monté dans le Ciel, où il avoit les bras ouverts pour recevoir tous ceux qui s'adreſſoient à luy. Alors il ordonna qu'on dreſſât une Croix fort haute, qui fut plantée dans le Bourg ſur un lieu élevé : Declarant aux Indiens que les Chreſtiens luy rendoient des honneurs en memoire de ce que JESUS-CHRIST y avoit ſouffert pour nous. Aprés que le Gouverneur & tous les Eſpagnols eurent rendu leurs reſpects devant la Croix à genoux, les Indiens firent la même choſe, & Soto leur dit qu'ils continuaſſent à l'adorer, & à luy rendre honneur, & qu'ils demandaſſent à ce Seigneur qui eſtoit dans le Ciel tout ce dont ils au-

roient beſoin. Aprés cela Soto s'informa au Cacique combien il y avoit de ce Bourg à Pacaha: il dit que le chemin eſtoit d'une journée, & qu'à l'extrémité de ſon païs on trouvoit un lac qui faiſoit comme une eſpece de golfe dans le grand fleuve, dans lequel il entroit, ajoûtant qu'il envoyeroit des Indiens conſtruire un pont pour faire paſſer l'armée. Le jour que nous partîmes de Caſqui nous allâmes paſſer la nuit à un autre Bourg de cette Province, & nous arrivâmes le lendemain ſur les bords du lac, dont le courant eſtoit rapide, & l'eau profonde, & qui avoit une demie portée d'arbaleſte de largeur. Les Indiens achevoient le pont quand le Gouverneur arriva. Ce pont eſtoit compoſé de pieces de bois en façon de ſolives poſées ſur des arbres plantez debout dans le lac, & d'un coſté ils avoient laiſſé un rang de pieux qui s'élevoit au deſſus du pont afin que ceux qui paſſeroient euſſent moyen de ſe ſoûtenir. Le Cacique de Caſqui nous vint joindre en ce lieu avec ſes Indiens ar-

mez, & le Gouverneur envoya un Indien dire à celuy de Pacaha, qu'encore qu'il fust ennemy du Cacique de Casqui qui estoit avec luy, neanmoins que s'il nous attendoit en paix on ne luy feroit aucun dommage. Et que s'il vouloit luy accorder son amitié, il le traiteroit comme son frere. L'Envoyé du Gouverneur rapporta que le Cacique avoit receu avec mépris les avances qu'on luy avoit faites, & qu'il fuyoit avec tous ses sujets de l'autre costé du Bourg. Soto prit toute la cavalerie pour aller aprés eux, & on en prit plusieurs dans un Bourg éloigné d'un quart de lieuë. On les mit entre les mains des Indiens de Casqui qui les menerent au Bourg avec beaucoup de joye, parce qu'ils estoient ennemis; mais ils furent bien mortifiez de ce qu'on ne leur permit pas de les massacrer. On trouva dans cette derniere habitation plusieurs mantes avec des peaux de cerfs, de lions, & d'ours, outre quantité de peaux de chats; & comme les soldats estoient fort mal vestus ils trouverent bien-tost le

moyen de s'en habiller. Ils employoient les mantes à se faire des justaucorps, des casaques & même des camisolles qu'ils fourroient de peaux de chats aussi-bien que les justaucorps ; & pour les peaux de cerfs ils les tailloient en calçons, pourpoints, & souliers : les peaux d'ours servirent à faire de bonnes capes, parce qu'elles ne perçoient point à l'eau. On trouva encore dans ce Bourg des rondaches de cuir de vache cru, & dont les cavaliers se saisirent pour leur défense.

CHAPITRE XXIV.

Le Cacique de Pacaha vient offrir ses services, celuy de Casqui se retire, & revient pour s'excuser. Le Gouverneur les remet bien ensemble.

LE Gouverneur entra dans le Bourg de Pacaha le mercredy dix-neuviéme de Juin, & se logea dans la Maison du Cacique qui estoit fort grande, & fortifiée d'une pallissade avec des tourelles, où on avoit percé des trous pour tirer. Le

Bourg

Bourg eſtoit garny de mayz vieil, & les champs couverts de mayz nouveau, & dans l'étenduë d'une lieuë autour du Bourg on en voyoit pluſieurs autres fort grands & tous fortifiez. Celuy où nous eſtions logez avoit proche de ſon enceinte un grand lac, dont l'eau tomboit dans un foſſé tiré autour de cette enceinte qui l'enfermoit preſque toute entiere. Et les Indiens avoient tiré un canal depuis le grand fleuve juſqu'au lac. Par ce moyen le poiſſon du fleuve y entroit en abondance, & le Cacique alloit s'y divertir à la pêche. Quelque quantité qu'on en prit il n'y paroiſſoit pas, comme nous l'éprouvâmes avec des filets qui eſtoient dans le Bourg. Il n'y en avoit guere moins dans pluſieurs lacs qui ſe trouvoient aux environs, mais ils avoient la chair plus molle que ceux qui venoient de la riviere, & n'approchoient pas de leur bonté, toutes leurs eſpeces eſtoient differentes de celles des poiſſons d'Eſpagne. Celuy qu'on nomme Bagres eſtoit d'une figure fort extraordinaire: ſa teſte occupe

le tiers de ſon corps, & à coſté des nageoires & du ventre, il y a de grandes areſtes auſſi pointuës qu'une alêne. Ceux que nous prenions dans le lac eſtoient de la grandeur

Bicoes. d'un grand brochet. Mais il y en avoit dans le grand fleuve du poids de cent juſques à cent cinquante livres dont on prenoit pluſieurs à l'hameçon, d'autres poiſſons reſſembloient au barbeau, & d'autres

* Choupas. encore à la carpe écaillez comme un rouget & de couleur un peu plus brune. Ce ſont ceux qu'on eſtimoit le plus. Nous en vîmes d'autres nommez *Pexe palla*, *Poiſſon palette*: leur teſte eſtoit couverte d'u-

Covedo. ne eſpece de chaperon coudé, & la pointe ou l'extremité d'en-haut eſtoit faite comme une palette. D'autres enfin reſſembloient à l'aloſe, & ils eſtoient tous écaillez exceptez le bagres & le poiſſon palette. Les Indiens en pêchoient quelquefois de la grandeur d'un Porc qu'ils appelloient Pexé Perco, & ce poiſſon avoit pluſieurs rangs de dents en haut & en bas. Le Cacique de Caſqui envoyoit ſouvent des

presens au Gouverneur, & un jour il luy dit qu'il luy livreroit le Cacique de Pacaha. Il alla à Casqui d'où il fit remonter plusieurs canots, & vint par terre accompagné de plusieurs de ses sujets. Soto les conduisit luy-même avec quarante cavaliers, & soixante fantassins, jusques à un endroit où les Indiens qui estoient dans les canots découvrirent Pacaha, & ses gens qui s'étoient retirez dans une petite Isle. Cinq Espagnols entrerent dans un canot sous la conduite de Dom Antonio Osorio pour reconnoistre le nombre des Indiens de Pacaha. Ils estoient cinq ou six milles personnes qui croyans que tous ceux qui venoient dans les canots estoient des Espagnols, prirent une telle épouvante que le Cacique & les Indiens qui estoient dans trois canots s'enfuirent de l'autre costé de la riviere, le reste du peuple se jetta dans l'eau à la nage avec tant de frayeur & de precipitation qu'il y en eut quantité de noyez, particulierement des femmes, & des enfans. Aussi-tost le Gouverneur qui estoit à terre,

ſans ſçavoir ce qui ſe paſſoit du coſté de Dom Antonio, fit entrer des ſoldats dans les canots de Caſqui pour aller à l'Iſle, où ils arriverent en même-temps que Dom Antonio, & prirent pluſieurs Indiens, des femmes, & quantité de butin. Ces Indiens en avoient chargé beaucoup ſur des radeaux dans des paniers de roſeaux, pour les tranſporter à l'autre bord, mais comme la peur le leur fit abandonner, les radeaux emportez par le courant de l'eau furent pris par les gens de Caſqui, qui en remplirent leurs canots, & craignant que les Chreſtiens ne leur oſtaſſent ce butin, ils s'en allerent avec leur Cacique, ſans prendre congé du Gouverneur. Soto en fut tres-irrité, & revint auſſi-toſt à Pacaha, d'où il alla faire une courſe ſur les terres de Caſqui dont il prit vingt ou trente Indiens. Aprés quoy il revint au Bourg à cauſe que les chevaux eſtoient trop fatiguez, en reſolution de partir dans quatre jours pour attaquer Caſqui. Il fit donner la liberté à un ſujet de Pacaha, qu'il renvoya dire à ce Cacique

que s'il ſouhaitoit d'eſtre ſon ami, qu'il le vint trouver, & qu'ils iroient enſemble faire la guerre à Caſqui. Pacaha renvoya auſſi-toſt pluſieurs Indiens qui en amenoient un ſous le nom du Cacique. Ce qui fut pourtant découvert par un frere de Pacaha qui eſtoit priſonnier. Le Gouverneur dit à ces Indiens qu'ils amenaſſent leur Maiſtre, puiſqu'il ſçavoit bien que celuy qui uſurpoit ſon nom ne l'eſtoit pas, & qu'on ne pouvoit prendre aucune reſolution qu'ils ne l'euſſent concertée enſemble. Ainſi le Cacique vint accompagné de pluſieurs de ſes ſujets, & fit le preſent ordinaire au Gouverneur. Ce qui fut ſuivi d'un diſcours qu'on trouva fort beau, & dont la concluſion eſtoit qu'encore que ſa Seigneurie luy eût fait tant de déplaiſirs en détruiſant ſa terre, & tuant ſes ſujets, ſans qu'il l'euſt jamais offenſé, que neanmoins il ne pouvoit s'empécher d'eſtre entiement dévoüé à ſon ſervice. Soto fit mettre en liberté ſon frere, & les plus conſiderables de ſes ſujets; & le même jour le Cacique de Caſqui

envoya un Indien aſſurer le Gouverneur que ſon Maiſtre viendroit le jour ſuivant, pour luy demander pardon de la faute qu'il avoit faite en ſe retirant ſans congé. A quoy il répondit que ſi Caſqui ne venoit en perſonne il iroit luy-même le chercher, & le châtier comme il le meritoit. Caſqui ne manqua pas de venir & commença par un preſent de mantes, de peaux, & de poiſſon, outre une de ſes filles qu'il offrit à Soto, diſant que ſa plus forte paſſion eſtoit d'allier ſon ſang à celuy d'un ſi grand Seigneur, & qu'à ce ſujet il luy amenoit ſa fille & le prioit de la prendre pour ſa femme. Là deſſus il fit un diſcours fort ſage, fort étendu, & rempli des éloges du Gouverneur, & conclut en luy demandant pardon pour l'amour de cette Croix qu'il leur avoit laiſſée, de ce qu'il s'en eſtoit allé ſans ſon ordre, pouſſé par la honte qu'il avoit euë de l'action que ſes ſujets avoient faite ſans ſon conſentement. Soto luy répondit qu'il avoit choiſi un bon Patron, & que s'il n'eſtoit venu s'excuſer luy-même, il avoit

resolu d'aller à luy, de brûler ses Bourgs, de le massacrer, luy & tous ses gens, & de desoler tout son Païs. Sur quoy l'Indien repartit : Seigneur, mes gens & moy sommes à vous, & mon païs vous appartient, ainsi vous auriez ruïné vostre païs, & tué vos sujets ; à mon égard je recevray avec soûmission tout ce qui me viendra de vostre main, soit châtiment, soit grace. Celle que vous m'avez faite en me laissant la Croix est une des plus grandes qu'on puisse jamais recevoir, & beaucoup au dessus de mes merites. Car tout nostre mays estoit perdu par une extrême secheresse, si moy & mes sujets n'eussions demandé à genoux de l'eau devant la Croix, & nostre misere a cessé dés ce moment. Aprés cela le Gouverneur voulut que Pacaha & luy terminassent leurs differends, & il les fit manger tous deux avec luy. Ces Caciques eurent une nouvelle contesttion, à qui prendroit la droite du Gouverneur, mais il les accorda en leur disant, qu'entre les Chrestiens on ne faisoit point de difference de la droi-

te, & de la gauche pour la place d'honneur, qu'ils devoient en uſer ainſi, puis qu'ils eſtoient avec luy, & que chacun prit la place où il ſe trouveroit. Cependant il envoya trente cavaliers & cinquante fantaſſins vers la Province de Caluca, pour chercher de là un chemin à celle de Chiſca, où les Indiens luy avoient dit qu'on trouvoit des mines de cuivre, & de ce metal qui reſſembloit à de l'or. Ces ſoldats marcherent ſept journées par un païs deſert, & revinrent tous horriblement fatiguez pour n'avoir mangé que des prunes vertes & du mayz en tuyau qu'ils avoient trouvé dans une miſerable habitation de ſept ou huit maiſons. Auſſi les Indiens dirent au Gouverneur qu'en allant vers le Nort le païs n'eſtoit preſque pas peuplé à cauſe du froid, & qu'il y avoit tant de vaches que les peuples ne pouvoient conſerver leurs champs enſemencez. Mais qu'ils vivoient de la chair de ces animaux. Soto voyant que ce païs du Nort eſtoit ſi ſterile, & ſi pauvre, demanda aux Indiens de quel coſté il trouveroit

veroit un païs peuplé, & ils luy dirent qu'ils avoient connoiſſance d'une grande Province vers le Sud appellée Quigaté qui eſtoit fournie abondamment de toute ſorte de vivres.

CHAPITRE XXV.

Soto cherche la Province de Quigaté d'où il va à Coligoa, & de là à Cayas.

L'ARME'E ſe repoſa l'eſpace de quarante jours à Pacaha où les deux Caciques firent continuellement des preſens au Gouverneur à l'envi l'un de l'autre. Quand il fut preſt à partir, Pacaha luy donna deux ſœurs qu'il avoit, luy diſant que c'eſtoient des marques de ſon affection, & qu'il le prioit de les épouſer afin de ſe ſouvenir toûjours de luy. L'une ſe nommoït Macanoche, & l'autre Mochiſa, toutes deux bien faites, & de belle taille, particulierement Macanoche qui avoit les traits du viſage aſſez beaux, la phyſionomie heureuſe, &

un air de grandeur, l'autre estoit plus grossiere. Le Cacique de Casqui fit refaire le pont, & l'armée retourna par son païs à son premier camp, proche du Bourg de ce Cacique qui apporta quantité de poissons, & amena deux Indiennes qu'il troqua pour deux chemises. De ce lieu nous passâmes par deux autres Bourgs de la Province de Casqui; & comme le dernier estoit sur une riviere, il nous fit venir des canots pour la passer, & retourna chez luy aprés avoir pris congé de Soto. Nous marchâmes de la vers Quigaté où nous arrivâmes le quatriéme d'Aoust. Le Cacique envoya un present de mantes, & de peaux, mais il n'osa pas demeurer dans son Bourg. C'estoit le plus grand que nous ayons veu en toute la Floride, de sorte que le Gouverneur, & tous ses gens n'en occupoient que la moitié. Mais comme il reconnut que les Indiens n'agissoient pas de bonne foy, Soto fit brûler l'autre moitié, de crainte qu'elle ne servit aux ennemis comme d'une trenchée pour nous atta-

quer à couvert. Et il donna ſes ordres aux cavaliers pour ſe mettre en eſtat de les repouſſer en cas d'inſulte. Enfin un Indien fort bien accompagné, vint au Bourg, diſant qu'il eſtoit le Cacique. Ce qui obligea le Gouverneur à luy donner ſes gardes pour l'obſerver. Cependant pluſieurs Indiens apportoient des mantes, & des peaux ; mais comme ils ne voyoient point de lieu d'executer leur mauvais deſſein, le feint Cacique ſortant un jour de la Maiſon du Gouverneur avec luy, s'enfuit d'une telle viteſſe qu'aucun Chreſtien ne put jamais le joindre, & ſe jetta dans une riviere qu'il paſſa en nageant, durant que pluſieurs Indiens qui eſtoient à l'autre bord tiroient ſur nos gens, en pouſſant des cris effroyables. Auſſitoſt le Gouverneur paſſa la riviere pour aller à eux, mais ils n'attendirent pas ; & comme il les pourſuivoit, il trouva un Bourg abandonné, & plus avant un lac que la cavalerie ne pouvoit traverſer. On voyoit de l'autre coſté de ce lac pluſieurs Indiennes. Ce qui obligea le

Gouverneur à faire passer ses gens de pied, qui prirent ces Indiennes, & beaucoup de bagage. Soto revint au camp où la même nuit les batteurs d'estrade prirent un Espion. Le Gouverneur luy demanda s'il pourroit le conduire au lieu où le Cacique s'estoit retiré ; ce que l'Indien promit de faire. Sur quoy Soto prit trente cavaliers, & cinquante fantassins, & marcha pour trouver le Cacique : au bout d'une journée & demie de chemin un soldat le rencontra dans un bois fort épais ; & comme il ne le connoissoit pas, il luy donna un coup d'épée sur la teste, le pauvre Indien s'écria qu'il estoit le Cacique, & qu'on ne le tuât pas ; il fut pris ainsi avec cent quarante de ses sujets, que Soto amena à Quigaté, où il dit au Cacique qu'il fit venir des Indiens pour servir les Chrestiens. Mais aprés avoir attendu quelques jours comme il n'en venoit point, il envoya deux Capitaines des deux côtez de la riviere avec des soldats à pied & à cheval, qui prirent plusieurs Indiens & des femmes. Ils

connurent alors que leur rebellion ne leur apporteroit rien que de la perte. Ainſi ils ſe ſoûmirent au Gouverneur, & vinrent recevoir ſes ordres, aportans des mantes & du poiſſon. Le Cacique avec ſes deux femmes eſtoit dans la Maiſon du Gouverneur gardé par ſes halebardiers. Soto s'informoit toûjours de la qualité du païs, où il avoit deſſein de conduire l'armée ; & il apprit du Cacique qu'en deſcendant la riviere du coſté du Sud, le païs eſtoit fort peuplé & gouverné par des Caciques fort puiſſans ; & qu'en tirant vers le Nor-oüeſt, on trouvoit la Province de Coligoa au pied des montagnes. Le Gouverneur & tous les Chefs de l'armée s'imaginans qu'au delà de ces montagnes on devoit rencontrer un païs d'une autre qualité, que celuy où ils eſtoient, & qui pouvoit produire de l'or ou de l'argent : ils prirent la reſolution d'aller à Coligoa. Quigaté, ainſi que Caſqui & Pacaha, ſont aſſis dans un païs plat, dont la terre eſt graſſe, fertile, & entre des ruiſſeaux qui forment des prairies

où les habitans ſement quantité de mayz. On conte trois cens lieuës de Taſcaluca au grand fleuve, & tout ce païs eſt bas, plein de lacs & de marais; & de Pacaha à Quigaté, il y a ſix-vingts lieuës. Soto laiſſa le Cacique de cette derniere Province dans ſon Bourg, & marcha ſous la conduite d'un Indien qui nous mena par un païs deſert l'eſpace de ſept journées, toûjours à travers les bois, & ſans route; mais ce qui nous incommodoit le plus eſtoit que ce pays n'eſtoit, pour ainſi dire, qu'un marais, où nous eſtions obligez à dormir au milieu des eaux. Elles eſtoient fort baſſes, & ſi remplies de poiſſon, qu'on le tuoit à coups de bâton, & nos eſclaves Indiens n'avoient qu'à troubler l'eau avec la bouë, ce qui faiſoit venir en haut le poiſſon tout étourdy; de ſorte qu'ils en prenoient à la main tant qu'ils en vouloient. Les peuples de Coligoa n'avoient aucun avis de noſtre marche, & leur ſurpriſe fut ſi grande de nous voir dans le premier Bourg, qu'ils ſe jetterent en foule dans un ruiſſeau qui paſſoit

auprés de cette habitation ; mais comme les Chreſtiens arrivoient des deux coſtez, on en prit quantité avec leurs femmes, & même le Cacique. A trois jours de là, les principaux de ſes ſujets vinrent voir le Gouverneur avec des mantes & des peaux de cerf & deux cuirs de vache qu'ils luy preſenterent. Ils diſoient qu'à cinq ou ſix lieuës de là du coſté du Nord, on trouvoit de grands troupeaux de ces vaches, mais que ce païs n'avoit pas beaucoup d'habitans à cauſe du froid. Et qu'ils ne connoiſſoient point de Province plus abondante, & plus peuplée, que celle de Cayas du coſté du Sud. De Quigaté à Coligoa il y a prés de quarante lieuës, & ce dernier Bourg eſt au pied d'une montagne, auprés d'une riviere auſſi groſſe que celle de Caya dans l'Eſtramadure. La terre eſt graſſe, & rapporte tant de mayz qu'il faloit jetter le vieil pour ſerrer le nouveau. Elle produit encore des feverolles, & des concombres plus grands & meilleurs que ceux d'Eſpagne, & qui eſtant cuits ſous la

braiſe ont le gouſt de châtaignes. Le Cacique de Coligoa donna un guide pour aller à Cayas, & demeura dans ſon Bourg. Nous marchâmes cinq jours juſques à Paliſema où la Maiſon du Cacique eſtoit tapiſſée de peaux de cerf, ſi bien teintes, & ſi bien paſſées qu'on les euſt priſes pour de beaux tapis, le plancher même en eſtoit couvert. Le Cacique laiſſa tous les meubles pour loger le Gouverneur, & marquer l'inclination qu'il avoit à la paix, neanmoins il n'oſa nous attendre. Ce qui obligea Soto à l'envoyer chercher par un Capitaine. Il rencontra pluſieurs Indiens, mais le païs eſtant fort rude, il ne put prendre que des femmes & quelques enfans. Comme il n'y avoit que peu d'habitations toutes ſeparées, l'armée n'y fit pas grand ſéjour, & partit pour aller à Taſalicoya. Soto prit le Cacique de ce Bourg, pour luy ſervir de guide vers la Province de Cayas, qui en eſt éloignée de quatre journées. Quand il y fut arrivé, & qu'il trouva les habitations éloignées les unes des autres dans la

campagne, comme on luy avoit asſuré que ce païs eſtoit fort peuplé, il s'imagina que le Cacique l'avoit trompé. Il le menaça fort en luy demandant en quel lieu ils eſtoient. Mais le Cacique & tous les Indiens dirent conſtamment qu'on eſtoit dans la Province de Cayas, que ce Bourg eſtoit le meilleur, & le plus peuplé de cette Province, & qu'encore que les habitations fuſſent ainſi ſeparées il s'y trouvoit neanmoins beaucoup d'habitans & de grandes campagnes ſemées de mayz, ce Bourg ſe nommoit Tanico, & nous campâmes au plus bel endroit ſur le bord d'une riviere. Le Gouverneur s'avança une lieuë au delà avec ſa cavalerie, & ne rencontra point d'Indiens, mais bien quantité de peaux que le Cacique avoit laiſſées pour marquer qu'il n'eſtoit point noſtre ennemy, car c'eſt ainſi qu'on en uſe en ces païs.



CHAPITRE XXVI.

Le Gouverneur va voir la Prov nce de Tulla ; ce qui luy arrive en chemin.

L'ARME'E eut un mois de séjour dans la Province de Cayas. Ce qui donna le temps à nos chevaux de se rendre si gras, qu'ils n'avoient point encore esté en si bon estat, durant toute nostre expedition. Comme le mayz y estoit excellent & la paille encore meilleure ils en mangeoient beaucoup & sans aucun danger ; mais ce qui contribuoit encore à les mettre en bon corps estoit l'eau d'un lac, si bonne, & si saine, qu'ils ne pouvoient s'en rassasier, & cela les engraissoit à veuë d'œil. Nous avions manqué de sel jusques en ce lieu-là, où on en fit quantité, que les soldats n'oublierent pas pour leur provision. Les Indiens en trafiquent avec leurs voisins, & l'échangent contre des mantes & des peaux. Ils le mettent en pain, au long de cette riviere qui en laisse beaucoup sur le

ſable,quand elle ſe déborde : & comme ils ne peuvent faire ces pains tant qu'il eſt mélé avec le ſable, ils mettent tout enſemble dans des paniers qu'ils font exprés ,larges d'ouverture, & étroits de fond, qu'ils attachent en l'air à une perche, ils jettent ſur ce ſable de l'eau qui tombe dans un vaiſſeau poſé ſous le panier, aprés quoy ils la font boüillir. L'eau eſtant évaporée le ſel reſte au fond du pot. Il y avoit beaucoup de mayz ſemé dans des campagnes qui bordoient les deux coſtez de la riviere : mais les Indiens n'oſoient paroiſtre. Enfin quelques-uns ſe haſarderent d'approcher du camp, & furent appellez par des ſoldats : ce qui leur donna la hardieſſe de paſſer la riviere, & de venir voir le Gouverneur conduits par ſes ſoldats. Soto leur demanda des nouvelles de leur Cacique, ils dirent qu'il ſouhaitoit de vivre en paix avec luy, mais qu'il n'oſoit ſe preſenter. Le Gouverneur luy manda qu'il pouvoit venir en aſſurance, & que s'il vouloit eſtre ſon amy, il donnât des guides & un interprete, ſinon

qu'il iroit le chercher, ce qui tourneroit à sa perte. Il attendit sa réponse durant trois jours, & comme il ne venoit point, Soto y alla luy-même, & le prit avec cent cinquante de ses sujets : Soto luy fit les questions ordinaires. S'il ne sçavoit point quelque bon païs, & quelque grand Seigneur. L'Indien répondit que le meilleur païs qui fust aux environs estoit la Province de Tulla à un jour & demi de distance vers le Sud, qu'il luy donneroit un guide pour l'y conduire, & qu'il ne pouvoit donner d'interprete, parce que le langage des Indiens de Tulla estoit fort different de celuy de ses sujets, & comme ses ancestres & luy avoient toûjours esté en guerre avec les Caciques de cette Province, ils n'avoient aucune communication, & ne s'entendoient pas. Sur cette relation le Gouverneur partit avec des cavaliers, & cinquante fantassins pour voir s'il pourroit passer par Tulla avec l'armée. Mais du moment qu'on apprit sa marche tout le païs se soûleva ; & quand quinze ou vingt Indiens s'estoient

joints ensemble, ils venoient attaquer le Gouverneur; mais comme la cavalerie les mal menoit, ils montoient sur le toit des maisons, d'où ils tiroient des fléches; & quoy qu'on les chassât d'un poste, ils paroissoient sur l'autre, & attaquoient les Espagnols de tous costez. Cette maniere de combat dura si longtemps, que les chevaux ne pouvoient plus faire un pas en avant. Ils en tuerent un, & blesserent quelques Chrestiens, laissant quinze de leurs gens sur la place. On ne prit que quarante femmes ou enfans; car on ne fit point de quartier aux Indiens qui combattoient, & qu'on put attraper. Mais le Gouverneur craignant qu'ils ne s'assemblassent, resolut de se retirer au camp de Cayas, & partit sur le soir, s'éloignant du chemin battu pour mettre les Indiens en defaut. Le lendemain il arriva au camp, où il séjourna trois jours, & marcha avec toute l'armée pour aller à Tulla. Il emmena le Cacique avec luy, mais entre tous ses sujets on ne put trouver personne qui entendit la langue des In-

diens de Tulla. Aprés trois jours de marche nous trouvâmes un Bourg abandonné. Cependant dés que les Indiens ſceurent que nous eſtions entrez dans leur païs, ils vinrent nous attaquer un peu avant le jour, diviſez en deux corps, & armez de fléches, & de perches en façon de piques. D'abord qu'ils furent découverts, tout le monde ſe mit ſous les armes, & on ſortit ſur eux, où ils perdirent beaucoup de gens, & nous n'eûmes que quelques ſoldats, & quelques chevaux bleſſez. Soto fit choiſir ſix Indiens principaux entre les priſonniers qu'on avoit faits, & aprés leur avoir fait couper la main droite, & le nez, il les renvoya au Cacique pour luy dire, que s'il n'obeïſſoit à ſes ordres, il iroit le chercher, & qu'il le traiteroit luy & tous les ſiens de la même maniere. Ne luy donnant que trois jours de terme pour venir le trouver. Ce qu'il leur fit entendre par ſigne le mieux qu'il put, faute d'interprete. Avant que les trois jours furent expirez, un Indien chargé de cuirs de vache vint ſe jetter aux pieds du

Gouverneur, en pleurant, & donnant toutes les marques d'une extrême affliction. Soto le releva & l'Indien fit un long diſcours où perſonne n'entendit rien. On luy fit comprendre par ſigne qu'on deſiroit que le Cacique vint, & qu'il amenât un truchement qui entendit le langage des Indiens de Coyas. Le lendemain trois Indiens chargez comme le premier vinrent au camp, & trois jours aprés vingt autres, entre leſquels il y en avoit un qui entendoit le langage de Cayas. Il fit un grand diſcours plein de raiſonnemens à la décharge du Cacique, & d'autres à la loüange du Gouverneur, & conclut en l'aſſurant que luy & tous les autres Indiens venoient de la part du Cacique recevoir ſes commandemens, & proteſter de leur obeïſſance. Rien ne réjoüit tant le Gouverneur, & tous les Eſpagnols, que le truchement, puiſque ſans ſçavoir la langue il eſtoit tres-difficile d'aller plus avant dans la Floride. Soto le fit garder avec beaucoup de ſoin, & dit aux autres Indiens qu'ils retournaſſent trouver

leur Cacique, pour l'aſſurer qu'il luy pardonnoit tout ce qui s'eſtoit paſſé, & qu'il luy ſçavoit tres-bon gré de ſes preſens, & de ſon truchement. Qu'il auroit bien de la joye de le voir, & qu'il pouvoit venir le jour ſuivant. Enfin le Cacique arriva ſuivi de quatre-vingts Indiens, qui entrerent tous dans le camp en pleurant à chaudes larmes, pour marquer leur repentir & leur ſoûmiſſion, ſuivant la coûtume du païs. Ils apportoient un preſent conſiderable de pluſieurs cuirs de vache, qui furent d'un tres-grand uſage contre le froid qu'il fait en ce païs-là, parce qu'elles eſtoient bien fourrées, & d'une laine auſſi douce que celle des brebis. Ces vaches ſe trouvent en tres-grande quantité vers le Nord de cette Province, mais nous n'en vîmes aucune en vie, à cauſe que ce païs eſt ſterile, & preſque deſert. Le Cacique de Tulla fit un diſcours au Gouverneur pour s'excuſer, & luy offrit ſa perſonne & tout ce qu'il poſſedoit. Sur quoy il eſt bon de ſçavoir que ce Cacique & tous les autres, ainſi que tous leurs

leurs Envoyez, s'expliquoient en leur langue avec autant d'élegance qu'aucun Orateur des plus polis le pourroit faire en la sienne.

CHAPITRE XXVII.

Le Gouverneur va de Tulla à Autiamqué, où il passe le quartier d'hyver.

SOTO s'estant informé de la qualité du païs qui estoit aux environs de Tulla, apprit que celuy du costé du couchant n'avoit que des habitations separées les unes des autres, mais qu'entre le Levant & le Midy il trouveroit de gros Bourgs, particulierement en la Province d'Autiamqué, éloignée de dix journées de Tulla, ce qui pouvoit faire environ quatre-vingts lieuës de chemin, & que ce païs estoit tres-fertile en mayz. Comme l'hyver s'avançoit, & que les pluyes & la neige empéchoient qu'on ne pût marcher de deux ou trois mois, le Gouverneur apprehendoit qu'on n'eût peine à recouvrer des vivres dans ces habitations, qui estoient

ainſi éloignées les unes des autres. Et d'ailleurs les Indiens diſoient, qu'auprés d'Autiamqué ils voyoient un grand lac, & la maniere dont ils en parloient donnoit lieu de croire que c'eſtoit un bras de mer. Il ſoûhaitoit extrêmement de faire ſçavoir de ſes nouvelles à Cuba pour en tirer un ſecours d'hommes & de chevaux, parce qu'il y avoit déja trois ans que ny ſa femme, ny aucune autre perſonne ne pouvoient avoir appris ce qu'il eſtoit devenu. Outre cela il avoit déja perdu deux cens cinquante de ſes ſoldats, & cent quarante chevaux: toutes ces raiſons jointes enſemble, le déterminerent à choiſir la Province d'Autiamqué pour y paſſer ſon quartier d'hyver: & à chercher quelque port de mer au printemps. Son deſſein eſtoit d'y faire conſtruire deux brigantins dont il devoit envoyer un à Cuba, & l'autre en la nouvelle Eſpagne: Afin que s'il arrivoit que l'un des deux vint à perir, l'autre portât de ſes nouvelles en quelqu'une de ces deux Provinces. Il eſperoit faire de nouvelles troupes avec l'argent

qu'il avoit à la Havane, & pousser sa découverte du costé du Couchant, n'ayant pas encore penetré jusques aux lieux où Cabeça de Vacca avoit esté. Il renvoya les deux Caciques de Tulla, & de Cayas, & se mit en marche vers la Province d'Autiamqué. Aprés cinq journées de chemin par des montagnes fort rudes, nous trouvâmes une habitation nommée Quipana, où on ne put prendre aucun Indien, parce que le païs estoit trop embarassé pour la cavalerie. Neanmoins comme ce Bourg estoit situé entre des montagnes, on fit une embuscade où nous prîmes deux Indiens. Ils dirent qu'Autiamqué estoit éloigné de six journées de chemin, & que du costé du Sud on trouveroit une autre Province appellée Guahaté fort abondante en mayz, & extrêmement peuplée. Comme la Province d'Autiamqué estoit la plus proche, Soto continua son voyage jusques au Bourg d'Anoixi. Un Capitaine qui estoit à la teste de l'armée avec cinquante hommes à pied, & trente cavaliers surprit les Indiens qui ne

s'attendoient pas à nous voir, & en fit plusieurs prisonniers de l'un & de l'autre sexe. Deux jours aprés nous trouvâmes l'habitation de Catamaya, où nous campâmes hors du Bourg. Deux Indiens feignans qu'ils estoient envoyez par le Cacique vinrent pour reconnoître nostre contenance, & le Gouverneur leur dit qu'ils avertissent le Cacique de venir le voir, sans craindre aucune violence, mais ils ne revinrent point, & nous n'en eûmes pas plus de nouvelles. Le jour suivant les Chrestiens entrerent dans le Bourg que les Indiens avoient abandonné : Ils y prirent le mays dont ils avoient besoin, & sans s'arrester davantage en ce lieu nous allâmes passer la nuit dans un bois, pour arriver le lendemain à Autiamqué. On trouva dans ce Bourg beaucoup de mayz en grenier, des feveroles, des noix, & des pruneaux, de tout en abondance, & on prit quelques Indiens qui s'étoient amusez à ramasser leurs hardes ; car pour les femmes elles estoient déja en lieu de seureté. Ce païs estoit uni & fort peuplé : le

Gouverneur aſſit le camp à l'endroit le plus habité, mais éloigné des maiſons, pour éviter le feu que les Indiens y pouvoient mettre. Et il ordonna de le fortifier d'une forte paliſſade de bois. On meſura le terrein pas à pas afin que chacun travaillât à proportion de ce qu'il avoit d'eſclaves à cette fortification, les Indiens charierent le bois, & l'enceinte fut achevée en trois jours, de groſſes pieces de bois hautes, & plantées fort avant en terre avec de bonnes traverſes. La riviere de Cayas paſſoit auprés de ce Bourg qui eſtoit fort grand. Quelques Indiens vinrent de la part du Cacique apporter des mantes, & des cuirs: & un autre Cacique boiteux Seigneur du Bourg de Tieriquaqué, & vaſſal d'Autiamqué, rendoit de frequentes viſites au Gouverneur, & luy faiſoit pluſieurs preſens, mais celuy d'Autiamqué ne paroiſſoit pas, & envoya ſeulement demander à Soto combien de temps il pretendoit ſéjourner en ce lieu. Comme il ſceut qu'il ſeroit ſon hoſte pour plus de trois jours, il n'envoya

plus d'Indiens, ny de presens, & même il fut cause que le boiteux se retira tout à fait. On envoya plusieurs partis qui prirent beaucoup d'Indiens de l'un & de l'autre sexe, & entre les autres le Cacique boiteux. Mais le Gouverneur ayant égard aux services qu'il luy avoit rendus, se contenta de luy faire quelques reprimendes, aprés quoy il le mit en liberté luy donnant deux Indiens qui le rapporterent dans son Bourg sur leurs épaules. Autiamqué, qui ne cherchoit qu'à nous chasser de son païs, envoyoit plusieurs espions, dont un venant la nuit à la porte du camp fut découvert par un soldat qui estoit en sentinelle, & qui luy poussa un coup d'épée dont il le mit par terre. On le mena au Gouverneur, mais il expira avant qu'on pût en tirer aucun éclaircissement. La nuit suivante Soto voulant tenir ses gens à lerte, fit donner une fausse alarme par un soldat, criant qu'il avoit veu les Indiens. Il s'estoit déja servi en d'autres lieux de cette invention, quand il s'appercevoit de quelque negli-

gence dans les gardes, ou dans les autres factions. Et il reprenoit fort severement ceux qui tardoient à se rendre au drapeau. Ainsi chacun s'efforçoit de se rendre des premiers à son devoir. Nous demeurâmes trois mois à Autiamqué. Les vivres estoient en abondance comme le mayz, les feveroles, les noix, les prunes seches, & les lapins. On n'avoit encore pû trouver l'invention de les prendre, jusques en ce lieu, où les Indiens nous montrerent comment ils les attrapoient au piege. C'estoit un rejetton assez gros qui les enlevoit par le moyen d'une corde, avec un nœud coulant, qui passoit dans le col du lapin; & afin qu'il ne rongeât pas la corde, elle estoit passée dans un petit roseau. On en prenoit ainsi plusieurs dans les mayz verds, particulierement quand il geloit, & qu'il tomboit de la neige. Elle nous retint un mois entier dans le Bourg, sans que nous pussions sortir : & comme le bois commençoit à manquer, le Gouverneur avec tous les cavaliers monterent à cheval, & par de frequen-

tes allées & venuës, ils frayerent le chemin jusques à un bois éloigné du camp de deux portées d'arbaleste, où les gens de pied en alloient couper. Cependant nos Indiens à qui on avoit osté les chaînes prenoient des lapins à leurs pieges, ou les tuoient à coups de fléches. Ces lapins estoient de deux sortes, les uns comme ceux d'Espagne, les autres avoient bien la même figure, & le même poil, mais ils estoient aussi forts que les plus grands liévres, & même plus épais, & plus rablus.

CHAPITRE XXVIII.

Soto part d'Autiamqué pour aller à Nilco, & de là à Guachoya.

NOus quittâmes le camp d'Autiamqué le Mardy sixiéme du mois de Mars de l'année 1542. Le Gouverneur vouloit aller à Nilco, qui, suivant le rapport des Indiens, estoit sur le bord du grand fleuve, & son dessein estoit de descendre jusques à la mer pour attendre les secours qu'il avoit mandé; car il ne luy

luy reſtoit plus que trois cens hommes de guerre, & quarante chevaux dont quelques-uns eſtoient eſtropiez & ne ſervoient plus que de montre dans l'eſcadron. Il y avoit plus d'un an qu'ils alloient tous nuds pieds faute de fer, mais comme ils en avoient pris l'habitude, & qu'ils ne marchoient que ſur la terre, cela ne les incommodoit pas beaucoup. Jean Ortiz mourut à Autiamqué, & ſa mort cauſa un extrême déplaiſir au Gouverneur, parce qu'eſtant privé d'un ſi bon truchement, il craignoit de s'engager en quelque païs où il ſe perdît avec tous ſes gens, dautant qu'il ne lui reſtoit plus d'autre interprete qu'un jeune Indien de Cutifachiqui qui entendoit un peu l'Eſpagnol. Cette perte d'Ortiz fut un grand malheur pour ſes deſſeins, car il faloit quelquefois un jour entier à ce jeune Indien, pour expliquer ce que l'autre nous faiſoit comprendre en quatre mots, & ſouvent encore ce dernier prenoit tout ce qu'on luy diſoit à contre-ſens, de ſorte qu'il arrivoit qu'aprés avoir marché tout un jour,

il faloit en employer deux à retourner ſur nos pas, ou à roder par les bois ſans ſçavoir où nous allions. Aprés noſtre départ d'Autiamqué, Soto nous fit ſéjourner dix journées en la Province d'Ayays, où nous trouvâmes un Bourg ſur cette riviere qui paſſe par Cayas, & par Autiamqué. Soto fit faire un bateau pour paſſer la riviere, & nous fûmes encore obligez à demeurer quatre jours aprés l'avoir paſſée, à cauſe de la neige & du mauvais temps. Aprés quoy l'armée marcha durant trois jours, par des marais, & des chemins ſi rompus, à cauſe que ce païs eſt fort bas, que les cavaliers même eſtoient ſouvent dans l'eau juſques à la genoüilliere, & toûjours juſques aux étriers. Outre pluſieurs endroits qu'il faloit paſſer à la nage. On arriva enfin au Bourg de Tutelpina qui eſtoit abandonné par les Indiens, & ſans aucuns vivres. Un lac qui avoit ſa décharge dans la riviere paſſoit auprés de ce Bourg, & comme il eſtoit fort enflé, & couroit impetueuſement, un Capitaine & cinq ſoldats qui ſe ha-

ſarderent de le paſſer par les ordres du Gouverneur, furent renverſez dans l'eau avec le canot qui les portoit. Quelques-uns s'attacherent au canot, & d'autres à des arbres qui eſtoient dans ce lac, mais François Baſtien fut noyé ſans qu'on pût le ſecourir. C'eſtoit un homme d'honneur né à Villeneuve de Barcareta. Cependant Soto cherchoit un chemin au long des bords du lac, mais inutilement, & il revint au Bourg, où deux Indiens arriverent, & luy enſeignerent un moyen pour paſſer le lac. On fit des radeaux des roſeaux, & du bois dont les maiſons eſtoient bâties, pour traverſer le lac, & aprés trois jours de marche nous arrivâmes à Tianto qui eſt le premier Bourg de la Province de Nilco. Nous y prîmes trente Indiens, & entre les autres, deux des plus conſiderables. Le Gouverneur avoit fait avancer deux Capitaines, avec des gens à pied & à cheval, pour empêcher que ceux de Nilco n'enlevaſſent les vivres de leurs habitations, & ils paſſerent par quatre grands Bourgs, avant que de ſe ren-

dre à celuy où le Cacique faiſoit ſa reſidence, quoy qu'il ne fût qu'à deux lieués du camp où nous eſtions demeurez. Ils trouverent en arrivant les Indiens ſous les armes comme s'ils s'appreſtoient à un combat, neanmoins quand ils virent que les Chreſtiens alloient à eux fort fierement, ils mirent le feu à la Maiſon du Cacique, & s'enfuirent à travers d'un lac qui eſtoit proche du Bourg. Le jour ſuivant qui eſtoit un Mercredy 15. de Mars, Soto vint à Nilco avec le reſte de l'armée qu'il logea dans le Bourg. Ce païs qui eſt tout uni eſt ſi peuplé que dans l'eſpace d'une lieuë à l'entour de ce Bourg, on en voyoit pluſieurs autres fort grands, & remplis de mayz, de feveroles, de noix, & de pruneaux; de ſorte qu'excepté Coça & Palaché, nous n'avions point encore trouvé de pays plus fertile & plus peuplé en toute la Floride. Un Indien accompagné de quelques autres, vint voir le Gouverneur de la part du Cacique, & luy preſenta une mante de peaux de martres, & un fil de groſſes perles, & Soto le

regala d'un colier de ſemence de perles que les Indiens du Perou eſtiment beaucoup, & d'autres bagatelles dont l'Indien témoigna eſtre fort ſatisfait. Il revint deux jours aprés, mais depuis ce temps-là on ne le vid plus, au contraire les Indiens venoient durant la nuit dans leurs canots enlever le mayz, qu'ils portoient dans des cabanes bâties dans un bois fort épais de l'autre coſté de la riviere. Le Gouverneur voyant que l'Indien ne revenoit pas, ainſi qu'il l'avoit promis, fit dreſſer une embuſcade auprés de quelques greniers de mayz joignant le lac, où les Indiens venoient dérober le grain. On en prit deux qui dirent que l'Indien qui eſtoit venu au camp n'eſtoit pas le Cacique, mais un eſpion qu'il avoit envoyé pour reconnoître nos forces, & pour ſçavoir ſi Soto avoit deſſein de faire ſéjour en ſon païs, ou s'il vouloit aller plus avant. Auſſi-toſt le Gouverneur commanda un Capitaine pour paſſer la riviere, mais comme les Indiens nous apperceurent au paſſage, ils abandonnerent leurs ca-

banes, de ſorte qu'on n'en put prendre que douze qui furent amenez au camp. La riviere qui paſſe à Nilco, eſt la même que celle de Cayas & d'Autiamqué, & elle va ſe jetter dans le grand fleuve qui paſſe auprés de Pacaha, & d'Aquixo. Leur jonction ſe fait auprés de Guachoya, dont le Cacique vient en remontant la riviere de Nilco faire la guerre aux Indiens de ce païs-là. Ce Cacique envoya un Indien au Gouverneur, pour luy offrir ſon ſervice, & l'avertir qu'il viendroit à deux jours de là pour luy baiſer les mains. Il arriva au jour nommé accompagné de pluſieurs Indiens, & preſenta au Gouverneur des mantes & des peaux de cerf, avec des termes fort honneſtes, & fort ſoûmis. Soto le regala, & luy fit beaucoup d'honneur. Aprés quoy il luy demanda quel païs on trouvoit en deſcendant le grand fleuve. Le Cacique dit qu'il ne ſçavoit pas d'autre Bourg que le ſien, mais que de l'autre coſté il y avoit une Province gouvernée par un Cacique nommé Quigaltan. Aprés cette converſation il prit

congé de Soto, & retourna en ſon païs. A quelques jours de là le Gouverneur reſolut d'aller à Guachoya pour ſçavoir ſi la mer en eſtoit éloignée, ou s'il ne trouveroit point quelques habitations où on pût demeurer commodément, juſques à ce qu'il eût fait conſtruire les deux brigantins qu'il vouloit envoyer chercher du ſecours. Les Indiens de Guachoya qui venoient à mont la riviere dans leurs canots, nous apperceurent comme nous la paſſions, & s'imaginans que noſtre deſſein eſtoit de les attaquer, ils retournerent dire à leur Cacique que les Eſpagnols venoient à ſon Bourg. Ce qui luy donna l'épouvante ſi forte, qu'il enleva durant la nuit même tout ce qu'il put emporter, & s'enfuit avec tous ſes ſujets, de l'autre coſté du grand fleuve. Cependant Soto avoit envoyé un Capitaine avec cinquante ſoldats dans ſix canots, & marchoit avec le reſte de ſes gens. Il arriva à Guachoya le 17. d'Avril, & il ſe logea dans le Bourg qui eſtoit fermé, à une portée d'arbaleſte de la riviere. Le grand

fleuve en cet endroit s'appelle Tamaliſeu ; à Nilco, Tapatu ; à Coça, Mico ; & au port, c'eſt à dire à ſon embouchure dans la mer, Ri.

CHAPITRE XXIX.

Qui traite de ce que le Gouverneur envoya dire à Quigaltan, de la réponſe qu'il en recеut, & de ce qui arriva.

AUSSI-TOST que l'armée fût arrivée à Guachoya, le Gouverneur commanda à d'Anhuſco de remonter la riviere dans les canots, parce qu'il avoit remarqué à l'autre bord des cabanes conſtruites depuis peu de temps. D'Anhuſco revint de cette expedition avec ſes canots chargez de mayz, de feveroles, de pruneaux, & de pains faits de pâtes de prunes. Ce jour là même un Indien vint de la part du Cacique de Guachoya, dire que ſon Maître viendroit le lendemain. En effet on vit pluſieurs canots qui deſcendoient par la petite riviere, & qui

allerent aborder du costé du grand fleuve opposé à celuy où nous estions. Là les Indiens tinrent conseil l'espace d'une heure, pour deliberer s'ils iroient ou non, enfin tous les canots passerent de nostre costé. Guachoya y estoit avec plusieurs de ses sujets, chargez de poissons, de cuirs, & de mantes avec des chiens qu'ils menoient. Ils allerent au Bourg, où ils offrirent tous ces presens au Gouverneur, & le Cacique luy parla en ces termes :

Puissant & excellent Seigneur. « Je demande pardon à vostre Sei- « gneurie de la faute que j'ay faite, en « me retirant sans vous attendre dans « ce Bourg, pour vous recevoir, & « vous rendre service. Puisque cette « occasion de le faire m'estoit, & m'est « encore plus agreable que si je rem- « portois une grande victoire. J'ay eu « peur, où il n'y avoit aucun sujet de « crainte, & c'est pour cette raison « que j'ay fait, ce que je ne devois pas « faire ; mais comme la precipitation « produit toûjours de méchans effets, « & que je me suis retiré sans sçavoir « ce que je faisois : j'ay resolu de ne «

» ne pas ſuivre le ſentiment des ſots,
» qui eſt de perſeverer dans leur fau-
» te, mais d'imiter les ſages qui pren-
» nent le meilleur avis ; je viens rece-
» voir les commandemens de voſtre
» Seigneurie pour la ſervir de tout
» mon pouvoir. Soto aprés l'avoir remercié de ſes preſens & de ſes offres, luy demanda s'il avoit quelque connoiſſance de la mer. Le Cacique luy dit qu'il n'en avoit point, ni même d'aucune habitation en deſcendant la riviere, excepté un Bourg d'un Indien de ſes Vaſſaux, & trois journées plus bas de l'autre coſté, la Province de Quigaltan, dont le Cacique eſtoit le plus grand Seigneur de tous ces quartiers. Le Gouverneur crut que Guachoya déguiſoit la verité pour l'écarter de ſes terres, ce qui l'obligea à envoyer d'Anhuſco avec huit cavaliers pour découvrir au long du bord du fleuve en deſcendant, & s'informer ſi la mer eſtoit proche. D'Anhuſco marcha l'eſpace de huit journées, & quand il fut de retour, il dit au Gouverneur qu'il n'avoit pu faire en tout ce temps-là que quinze

lieuës : A cauſe que la riviere ſe jettoit fort avant dans les terres en pluſieurs endroits, & que le reſte eſtoit occupé par des marais, & des bois fort épais. Soto voyant par ce rapport quels obſtacles s'oppoſoient au deſſein qu'il avoit de trouver la mer, & conſiderant que le nombre de ſes gens diminuoit tous les jours, ſans qu'il pût eſperer aucun ſecours, il s'abandonna ſi fort à ces triſtes reflexions qu'il en tomba malade. Il ne laiſſa pas d'envoyer un Indien au Cacique de Quigaltan pour luy dire qu'il eſtoit fils du Soleil, & que tous les Caciques des Provinces par où il avoit paſſé luy avoient offert leurs ſervices, & leur obeïſſance. Qu'il luy demandoit ſon amitié, & le plaiſir de le voir, & qu'il luy envoyât quelque preſent de ce qu'on eſtimoit le plus en ſon païs, comme une marque de ſa bonne volonté, & de ſa ſoûmiſſion. Quigaltan luy fit réponſe par le même Indien, qu'à l'égard ce qu'il ſe vantoit d'eſtre le fils du Soleil, qu'il prît la peine de mettre à ſec le grand fleuve, & qu'il luy paſſeroit cette qualité. Qu'au

reſte ce n'eſtoit pas ſa coûtume de viſiter perſonne, mais que tous ſes voiſins le viſitoient, luy rendoient ſervice, & luy payoient tribut de gré, ou de force. Ainſi que s'il deſiroit de le voir qu'il paſſât chez luy, que s'il venoit en amy, on le recevroit avec joye, que s'il vouloit faire la guerre il l'attendoit dans ſon Bourg, & qu'il ne reculeroit jamais un pied, ni pour luy ni pour aucun autre. Quand l'Indien rapporta cette réponſe, Soto eſtoit déja au lit attaqué d'une furieuſe fiévre, qui redoubla par le déplaiſir qu'il eut de ne ſe voir pas en eſtat de paſſer la riviere, & d'eſſayer d'abaiſſer l'orgueil de ce fier Indien; quoique cette riviere fût fort grande en cet endroit, ayant une demie lieuë de large, & dix-ſept braſſes de profondeur, que ſon courant fût tres-rapide, & qu'il y eût pluſieurs Indiens ſur ſes deux bords; & qu'enfin, comme on dit, la ruſe luy fût alors plus utile que la force. Les Indiens de Guachoya apportoient tous les jours tant de poiſſon, que le Bourg en eſtoit plein. Le Cacique

avertit le Gouverneur que Quigaltan devoit venir l'attaquer une nuit, ce que le Gouverneur crut estre un faux avis pour l'obliger à sortir de ce Bourg. Neanmoins pour ne rien negliger il fit redoubler les gardes, & faire bon guet. Quigaltan ne vint pas, & le Gouverneur en parla au Cacique, qui répondit qu'il estoit venu, mais que le bon ordre que sa Seigneurie avoit mis par tout, l'avoit obligé à se retirer. Cependant il importunoit toûjours Soto de passer le grand fleuve, disant qu'il luy donneroit des troupes suffisantes pour battre Quigaltan. Le Gouverneur luy dit qu'aussi-tost qu'il seroit gueri il iroit à cette expedition en personne. Mais comme plusieurs Indiens venoient au quartier, & que ce païs estoit fort peuplé: Que d'ailleurs il y avoit plusieurs ouvertures à la palissade qu'il n'estoit pas à propos de boucher, pour ne pas faire croire aux Indiens qu'on les craignoit, Soto faisoit monter toutes les nuits à cheval ce qu'il y avoit de gens-d'armes, qui faisoient garde aux portes la bride à

la main, & de chaque corps de garde on détachoit deux cavaliers pour battre l'eſtrade, & viſiter les ſentinelles hors du Bourg. Pendant que les arbaleſtriers faiſoient auſſi garde ſur la riviere dans des canots, afin d'empêcher les Indiens de nous dreſſer quelque trahiſon. Le Gouverneur voulut encore pour ſe rendre plus redoutable aux Indiens envoyer un Capitaine à Nilco, où ceux de Guachoya diſoient que les habitans eſtoient revenus, afin que la rigueur du châtiment qu'on en feroit oſtât la hardieſſe aux uns & aux autres de l'attaquer. Pour cet effet il choiſit Nuno de Touar, avec quinze cavaliers, & Jean de Guzman qui devoit aller avec ſa compagnie en remontant la riviere ſur des canots. Le Cacique de Guachoya envoya auſſi à cette expedition pluſieurs canots chargez d'Indiens. Touar alla par terre, & attendit Guzman, qui vint aborder durant la nuit à deux lieuës de Nilco. Les cavaliers avancerent à la teſte de ſa troupe, & trouverent au point du jour un Indien en ſenti-

nelle, qui s'enfuit en donnant l'alarme par de grands cris. Touar & ses cavaliers donnerent d'une si grande furie, qu'ils se mêlerent avec les Indiens avant qu'ils pussent sortir du Bourg. Il estoit dans un païs plat, & avoit bien un quart de lieuë d'étenduë. Il pouvoit contenir cinq ou six milles ames, & comme ces miserables sortoient en foule des maisons, & se pressoient de tous costez, il n'y eut pas un cavalier qui ne se rencontra seul au milieu de plusieurs Indiens. Le Capitaine avoit ordonné qu'on ne donnât point de quartier aux hommes, & leur épouvante fut si horrible qu'il ne s'en trouva pas un qui osât tirer un coup de fléche : les cris des femmes, & des enfans, estoient si horribles qu'ils étourdissoient ceux mêmes qui les poursuivoient. On en tua plus de cent, & on en blessa beaucoup de grands coups de lance qu'on laissoit aller aprés cela pour épouvanter les autres, qui ne s'estoient pas trouvez à cette défaite. Il y eut des Chrestiens qui s'emporterent jusques à cet excés de cruauté, qu'ils

tuerent jusques aux vieillards, & aux enfans, qui ne songeoient pas à se défendre. Mais ceux qui ne cherchoient qu'à se signaler aux lieux où il y avoit de la resistance, & qui estoient connus pour braves, ne s'employoient qu'à rompre les Indiens qui s'assembloient, en les renversant du choc de leurs chevaux, & donnant quelques coups de lance. Et quand quelque femme, ou quelque enfant, tomboit entre leurs mains, ils les mettoient entre celles des gens de pied. Ceux qui pour paroistre vaillans allerent jusques à l'inhumanité, en furent punis par Dieu même, qui permit que leur crime retournât, pour ainsi dire, contre leur visage, par les lâchetez qu'ils commirent à la veuë de toute l'armée, dans des occasions où la valeur estoit bien de saison, & enfin ils moururent miserables. On prit environ quatre-vingts personnes tant femmes qu'enfans, & beaucoup de butin: les Indiens de Guachoya avoient fait alte hors du Bourg, & regardoient paisiblement le succés de l'attaque, pour voir ce qui arrive-

roit aux Chreſtiens ; mais comme ils virent les ennemis rompus de tous coſtez, & les grands coups de lance que les cavaliers donnoient, ils coururent aux maiſons pour piller, & aprés avoir chargé leurs canots de butin, ils furent à Guachoya avant que les Eſpagnols ſortiſſent de Nilco. Ils rapporterent à leur Cacique tout ce qu'ils avoient veu avec autant de frayeur que d'admiration.

CHAPITRE XXX.

La mort du General Dom Fernand de Soto. On élit en ſa place Loüis Moſcoſo d'Alvarado.

LE Gouverneur ſentant que ſa derniere heure approchoit, fit appeller les Officiers du Roy, avec les Capitaines, & les cavaliers les plus conſiderables. Il leur dit que comme il eſtoit preſt d'aller rendre compte à Dieu de toute ſa vie, & que ſa divine bonté en l'oſtant du monde luy faiſoit la grace de luy conſerver la connoiſſance juſques à

la mort ; quoi-qu'il ſe ſentît indigne de cette faveur, il l'en remercioit tres-humblement ; qu'il confeſſoit leur avoir à tous tant preſens, qu'abſens de tres-grandes obligations de l'affection & de la fidelité qu'ils avoient euës pour ſa perſonne, & qu'il avoit éprouvées dans toutes les diſgraces , & les peines qu'ils avoient endurées ſi genereuſement ; qu'il avoit toûjours ſouhaité de leur en témoigner ſa reconnoiſſance, par des recompenſes proportionnées à leur merite, s'il eût plu à Dieu de luy accorder du repos dans un eſtat plus heureux ; qu'il les conjuroit de prier pour luy ſa divine Majeſté , afin que par ſa miſericorde infinie il luy pardonnât ſes pechez , & qu'il receût ſon ame en ſa ſainte gloire : De reprendre la charge qu'ils luy avoient donnée, & qu'il remettoit entre leurs mains ; & que ceux qu'il pouvoit avoir offenſez euſſent la bonté de luy en accorder le pardon qu'il leur demandoit. Qu'à ces prieres il ajoûtoit encore celle de vouloir choiſir devant luy quelque perſonne de

qualité, capable de commander, & dont tout le monde fut satisfait, pour prendre sa place; afin d'éviter les divisions qui pourroient naître aprés sa mort sur ce sujet; & qu'aprés l'avoir éleu ils fissent serment de luy obeïr : que comme c'estoit la derniere grace qu'il leur demandoit, ce seroit aussi la plus agreable pour luy; puisqu'elle soûlageroit sa douleur, & la peine qu'il ressentoit de les laisser dans un païs barbare & inconnu. Baltazar de Gallegos prié par toute la compagnie de répondre à ce discours, commença par des motifs de consolation, en luy representant l'incertitude, & la briéveté de la vie des hommes; à quelles miseres elle estoit exposée; & que plûtost on la quittoit, plus la grace qu'on recevoit de Dieu estoit grande. Il ajoûta plusieurs autres choses d'édification, & dit enfin que puisqu'il plaisoit à Dieu d'appeller leur General, quoi-qu'ils ressentissent cette perte avec une douleur tres-vive, neanmoins il estoit juste, & même necessaire, que luy & tous les siens se

resignassent à sa divine volonté : qu'à l'égard du sujet qu'il leur ordonnoit de choisir pour remplir sa place, ils prioient sa Seigneurie de vouloir le nommer luy-même, ce qu'il fit aussi-tost en nommant Loüis Moscoso d'Alvarado son Capitaine general. Cette nomination fut approuvée de tout le monde, & on presta le serment à Moscoso. Le lendemain vingt-uniéme de May le magnanime, vertueux, & vaillant Capitaine, Dom Fernand de Soto, Gouverneur de Cuba, & General de la Floride rendit son ame à Dieu. Il eut la même destinée que beaucoup d'autres grands personnages, que la fortune n'éleve que pour les faire tomber de plus haut. Il mourut en un temps, & dans un païs où sa douleur ne pouvoit recevoir que fort peu de consolation. Chacun en avoit besoin pour soy-même dans le danger où on se trouvoit, de perir dans un païs qu'on ne connoissoit pas. Et comme ces reflexions occupoient assez les esprits, Soto n'en receut pas toute l'assistance qu'on luy de-

voit, & qu'on auroit ſouhaité de luy rendre. Moſcoſo voulut qu'on cachât ſa mort aux Indiens, parce que Dom Fernand leur avoit toûjours fait croire que les Chreſtiens eſtoient immortels, & qu'ils avoient une haute opinion de ſa prudence & de ſa valeur. Ainſi il jugeoit ſagement que ſa mort leur pourroit inſpirer des penſées de revolte, quoi-qu'ils paruſſent ſoûmis; mais il eſtoit bon de ſe défier de la legereté qui leur eſt naturelle; outre que comme l'ignorance de cette nation leur fait recevoir pour des veritez tout ce qui paſſe la portée de leur connoiſſance, le General défunt leur avoit perſuadé que rien ne luy eſtoit caché de leurs deſſeins les plus ſecrets, ſans qu'ils puſſent comprendre comme cela ſe pouvoit faire, & que ſa figure qu'il leur montroit dans ſon miroir luy diſoit toutes leurs penſées. Sur ce fondement ils n'oſoient pas même penſer à la rebellion. Auſſi-toſt qu'il fut mort, Moſcoſo le fit mettre dans une maiſon, où ſon corps fut trois jours en dépoſt. Aprés quoy on l'enterra

durant la nuit, prés d'une des portes du Bourg en dedans. Les Indiens qui l'avoient veu malade, & qui ne le voyoient plus, entrerent en de grands ſoupçons de ſa mort, & quand ils paſſoient par l'endroit où on l'avoit enterré, ils regardoient curieuſement la terre qui paroiſſoit remüée de frais & ſe parloient les uns aux autres. Ce qui eſtant rapporté à Moſcoſo, il le fit deterrer durant une autre nuit fort ſecretement, & mettre beaucoup de ſable dans les mantes dont il eſtoit envelopé en mourant. Il fut porté en cet eſtat dans un canot au milieu de la riviere, où on le jetta. Cependant le Cacique de Guachoya s'informoit tous les jours des nouvelles de Soto, qu'il appelloit ſon Seigneur, & ſon frere, demandant ce qu'il eſtoit devenu. Moſcoſo luy dit qu'il eſtoit allé faire un petit voyage juſqu'au Ciel, où il avoit accoûtumé d'aller ; & que comme il y devoit faire quelque ſéjour, il l'avoit laiſſé pour commander en ſa place. Le Cacique ne doutant plus de ſa mort, fit venir deux jeunes Indiens fort bien faits,

& dit au nouveau Gouverneur que l'usage de son païs estoit que lorsqu'un grand Seigneur venoit à mourir, on tuoit quelques personnes pour l'accompagner, & le servir durant son voyage. Que ces jeunes hommes se presentoient pour rendre ce devoir à son Seigneur, & à son frere, & qu'il n'avoit qu'à leur faire couper la teste. Moscoso répondit que le Gouverneur n'estoit pas mort, mais qu'il estoit allé au Ciel ; qu'il avoit choisi entre les Chrestiens qu'il commandoit, ceux qui devoient l'accompagner pour luy rendre service, qu'il prioit Guachoya de renvoyer ces deux Indiens libres, & de renoncer à une coûtume si damnable. Il fit délivrer les Indiens à l'heure même, & leur ordonna de retourner en leurs maisons. Ce qu'un d'eux refusa de faire, disant qu'il ne vouloit plus servir un Maître qui l'avoit condamné à la mort sans sujet ; & qu'il s'attacheroit toûjours à celuy qui luy avoit sauvé la vie. On vendit à l'encan les meubles du défunt Gouverneur, consistans en deux escla-

ves, & deux femmes, trois chevaux, & ſept cens porcs. Les eſclaves, & les chevaux furent vendus deux à trois mille écus la piece qui ſe devoient payer à la premiere découverte des mines d'or, ou d'argent, ou au premier département qu'on auroit en s'établiſſant dans la Floride; que ſi ces deux cas n'arrivoient point, l'acheteur s'obligeoit de payer dans un an, & donnoit caution, au moins ceux qui n'avoient point de bien en Eſpagne. Les porcs furent vendus de la même maniere, à deux cens écus la piece. Il eſt vray que ceux qui avoient du bien en Eſpagne acheterent peu de choſe, ou l'eurent à meilleur marché. Depuis ce temps-là la plus grande partie des ſoldats eurent des cochons qu'ils nourriſſoient pour en manger, excepté le Vendredy, le Samedy, & les veilles des Feſtes qu'ils obſervoient ſuivant l'uſage de tous les Chreſtiens, ce qu'on ne pouvoit pratiquer avant cela. Car comme il ſe paſſoit quelquefois deux ou trois mois que les ſoldats n'avoient point de viande, ils en mangeoient quand

ils

ils en pouvoient recouvrer ſans diſtinction des jours.

CHAPITRE XXXI.

Le Gouverneur Loüis de Moſcoſo part de Guachoya pour aller à Chaguaté, & de là à Aguacay.

LA mort de Dom Fernand ne fut pas receuë de toute l'armée avec les mêmes ſentimens de douleur, au contraire quelques perſonnes s'en réjoüirent, dans l'eſperance que le nouveau Gouverneur qui eſtoit porté à la devotion, aimeroit mieux chercher du repos dans quelque païs habité par des Cheſtiens, que de pouſſer plus loin les deſſeins de Soto, pour faire de nouvelles conqueſtes, avec tant de fatigues, dont ils eſtoient ſi rebutez, à cauſe du peu de profit qu'on en avoit tiré. On tint conſeil pour deliberer ſur le parti qui eſtoit à prendre en cette conjoncture, & aprés que le Gouverneur ſe fût informé exactement de la nature du païs qui eſtoit de tous coſtez à l'entour de nous, il apprit

que le plus peuplé se trouvoit vers le Couchant, & qu'en descendant la riviere au delà de Quigaltan, il n'y avoit qu'un païs desert, & sans aucuns vivres. Il pria tous les Officiers de donner leurs avis par écrit, & de les signer, afin de decider si on suivroit le cours de la riviere, ou si on entreroit dans les terres. L'avis general fut de marcher par le dedans des terres vers le Couchant, parce que la nouvelle Espagne estoit de ce costé-là, & que la voye de la mer estoit plus incertaine, & plus perilleuse, dautant qu'on ne pouvoit construire un bâtiment assez fort pour tenir contre une tempeste, qu'ils n'avoient aucun maistre de vaisseau, point de pilote, de boussole ni de carte; qu'on n'estoit pas bien assuré de quel costé estoit la mer; & si la riviere ne faisoit point de grands retours, ou s'il ne s'y trouvoit point quelque saut embarassé de rochers, où le vaisseau seroit en danger de se perdre. Quelques-uns encore qui avoient veu des cartes marines ajoûtoient, que selon le parage où nous estions

alors, la coſte de la mer devoit eſtre éloignée de celle de la nouvelle Eſpagne de cinq cens lieuës plus ou moins. Qu'ainſi quoique peut-eſtre le beſoin de recouvrer des vivres leur fit faire quelques détours en allant par terre, neanmoins on pouvoit aprés avoir marché durant tout l'eſté, rencontrer quelque païs peuplé pour y paſſer l'hyver commodément: pourveu que l'armée ne rencontrât point ſur ſa route quelque grand deſert qui les empêchât de paſſer; & que l'eſté ſuivant on arriveroit infailliblement en un païs habité par des Eſpagnols. Outre qu'en voyageant par terre, on trouveroit peut-eſtre quelque païs qui les enrichiroit tous. Quoi-que le deſſein du Gouverneur fût de ſe tirer de la Floride le plûtoſt qu'il le pourroit faire: Il ſe vid neanmoins obligé à ſe conformer à l'avis general, à cauſe des inconveniens qu'on luy propoſoit dans le voyage maritime. Ainſi il partit de Guachoya le Lundy cinquiéme de Juin. Le Cacique luy donna un guide pour aller à Chaguaté, & demeura dans

ſon Bourg. Nous paſſâmes par la Province de Cataltê, & aprés avoir traverſé un païs deſert l'eſpace de ſix jours, nous arrivâmes à Chaguaté le vingtiéme de Juin. Le Cacique de cette Province eſtoit venu voir le Gouverneur Dom Fernand à Autiamqué, & luy avoit fait un preſent de mantes, de peaux, & de ſel. Cependant un jour ayant que Moſcoſo arrivât en ſon Bourg, nous perdîmes un Eſpagnol qui eſtoit malade, & on crut que les Indiens l'avoient tué. Le Gouverneur manda au Cacique qu'il le fît chercher; & qu'il le luy renvoyât, & que par ſon ſoin & ſa diligence il jugeroit de l'affection qu'il avoit pour luy. Autrement qu'il ne s'imaginât pas pouvoir éviter les effets du reſſentiment des Eſpagnols, qui le pourſuivroient par tout, luy & ſes gens, & qui mettroient tout ſon païs en feu. Le Cacique vint auſſi-toſt amenant l'Eſpagnol malade, & aprés avoir preſenté au Gouverneur des mantes, & des peaux en grande quantité, il luy dit que tous les treſors du monde ne l'auroient pas

obligé à prendre les ſentimens dont on l'avoit ſoupçonné ; que rien ne le forçoit à venir voir le Gouverneur ſon pere à Autiamqué , & à luy offrir ſon ſervice avec tant d'affection, & de fidelité,pour manquer ſi-toſt à ce qu'il devoit aux bontez que Soto avoit euës pour luy , ſans avoir receu aucune nouvelle injure ; qu'aucun motif d'intereſt ne pouvoit l'aveugler juſques à ce point-là. Mais comme la deſtinée de noſtre condition eſt de voir ſucceder les chagrins aux plaiſirs , la fortune avoit voulu moderer la joye que luy donnoit l'honneur de le voir , par le déplaiſir qu'il ſentoit de le voir irrité contre luy , au lieu qu'il avoit eſperé qu'il luy ſçauroit bon gré du ſervice qu'il luy avoit rendu , en retirant ce Chreſtien malade chez luy pour le faire penſer , & le luy rendre en bonne ſanté : que ſi cette action meritoit un châtiment , il le recevroit comme une grace , eſtant abſolument devoüé à tout ce qu'il luy plairoit d'ordonner. Moſcoſo luy répondit que comme on ne l'avoit

pas trouvé dans ſon Bourg, il n'avoit pu s'empêcher d'avoir du chagrin contre luy, dans la penſée qu'il s'en eſtoit fuy, comme avoient fait pluſieurs autres Caciques. Mais que le témoignage qu'il donnoit de ſon affection, & de ſa fidelité, l'obligeoit maintenant à l'aimer comme ſon frere. Le Cacique l'accompagna juſques à ſon Bourg qui eſtoit eloigné d'une journée. Ils paſſerent par une petite habitation, où les Indiens faiſoient du ſel, dont les Chreſtiens ſe pourveurent. Ils le tiroient d'une ſource en maniere d'une fontaine qui eſtoit proche de cette Bourgade. Nous demeurâmes ſix jours à Chagueté, où le Gouverneur s'informa de la qualité du païs qui eſtoit vers le Couchant. On luy dit qu'à trois journées de là il trouveroit la Province d'Aguacay. Le jour que l'armée partit de Chagueté François de Guzman fils naturel d'un Gentil-homme de Seville, s'enfuit chez les Indiens, craignant qu'on ne luy enlevât pour des dettes de Jeu, une jeune Indienne qu'il avoit & qu'il mena avec

luy. Le Gouverneur n'apprit cette fuite qu'aprés deux jours de marche, & il manda au Cacique qu'il le fit chercher, & qu'il le luy renvoyât à Aguacay, ce que l'Indien ne fit pas. Le Cacique d'Aguacay envoya au devant de Moſcoſo quinze Indiens chargez de mantes, & de peaux, de poiſſon, & de chair de cerf roſtie. L'armée arriva à ſon Bourg le Mercredy quatriéme de Juillet. Il eſtoit abandonné, & on s'y logea. Le Gouverneur fit faire quelques courſes dans leſquelles on prit pluſieurs Indiens de l'un & de l'autre ſexe, & c'eſt en ce lieu que nous eûmes connoiſſance de la mer du Sud. On faiſoit dans ce Bourg beaucoup de ſel que les Indiens mettoient en pains dans des quarreaux de terre faits comme des ardoiſes. Et ils l'appreſtoient de la même maniere que ceux de Cayas.



CHAPITRE XXXII.

Le Gouverneur va d'Aguacay a Naguatex. Ce qui luy arriva.

LE même jour que Moſcoſo partit d'Aguacay, il alla coucher à une petite Bourgade qui relevoit du Cacique de cette Province. Nous campâmes ſur les bords d'un lac ſalé d'où on tira du ſel dés le même ſoir. Le lendemain nous allâmes paſſer la nuit dans un bois qui n'étoit pas fort épais, & de là à Pato. Enfin au quatriéme jour depuis noſtre départ nous trouvâmes la premiere habitation de la Province de Mayé, où on prit un Indien qui dit que de ce lieu juſques à Naguatex il ne reſtoit plus que pour un jour & demi de chemin, que nous fîmes en marchant toûjours par un païs fort peuplé. Et le Samedy 20. de Juillet l'armée campa au bord d'un bois fort agreable, entre Mayé & Naguatex. Comme on remarqua quelques Indiens qui venoient pour nous épier, Moſcoſo détacha des

cavaliers qui en tuerent ſix, & firent deux priſonniers qu'on luy amena. Il s'informa d'eux ce qu'ils venoient faire, & ils avoüerent que leur deſſein eſtoit de reconnoître le nombre des gens qu'il avoit, & la ſituation de ſon camp; que c'eſtoit par l'ordre de leur Maître le Cacique de Naguatex qui devoit ce jour-là même venir l'attaquer, aſſiſté de quelques autres Caciques qui l'accompagnoient. Durant que Moſcoſo cherchoit à apprendre le détail de cette conſpiration, les Indiens parurent diviſez en deux bataillons qui ſe voyans découverts nous attaquerent furieuſement par deux endroits, mais du moment qu'ils virent qu'on leur faiſoit teſte fort vigoureuſement, ils tournerent le dos, laiſſant pluſieurs de leurs gens ſur la place. Ils furent ſuivis de fort prés par toute noſtre cavalerie, qui s'étant éloignée du camp fut attaquée par deux autres bataillons qui faiſoient comme un corps de reſerve, mais on ne les receut pas moins vertement qu'on avoit receu les autres, & ils n'eurent pas plus de

fujet de fe vanter de leur temerité. Les Indiens eftoient déja en fuite, & les Chreftiens ralliez, quand on entendit de grands cris à une portée d'arbalefte du camp. Mofcofo détacha douze cavaliers pour reconnoître ce que c'eftoit. Ils trouverent fix Efpagnols, deux à cheval & quatre à pied, qui eftoient au milieu de plufieurs Indiens, où les deux cavaliers faifoient tout ce qu'on peut attendre des plus braves gens pour défendre les quatre fantaffins. Ils s'eftoient égarez en fuivant les Indiens qui avoient fait la premiere attaque, & comme ils s'étoient ralliez pour retourner au camp, ils eftoient tombez dans cette troupe d'Indiens qui les attaquoient. Le fecours arriva fort à propos. La plus grande partie de ces Indiens, furent tuez, & il n'y en eut qu'un de pris qui fut amené au camp. Le Gouverneur demanda qui eftoient ceux qui nous avoient attaqué, il dit que c'eftoit le Cacique de Naguatex, celuy de Mayé & un autre tres-puiffant en terre, & en Vaffaux, qui gouvernoit une Pro-

vince appellée Hacanac, neanmoins que Naguatex eſtoit le General, & le chef de l'entrepriſe. Moſcoſo luy fit couper le bras droit & le nez : & le renvoya en cet eſtat à Naguatex, afin de luy faire ſçavoir que le lendemain il entreroit dans ſon païs pour y mettre tout à feu & à ſang, & que s'il vouloit le défendre qu'il l'attendit à l'entrée de ſa Province. L'armée repoſa durant cette nuit au même lieu, & alla le lendemain à une Bourgade de Naguatex, dont les maiſons eſtoient fort éloignées les unes des autres. Il demanda où eſtoit le Bourg du Cacique, qu'on luy montra de l'autre coſté d'une riviere qui paſſoit prés de ce lieu. Nous marchâmes juſques à la riviere, dont le bord oppoſé à celuy où nous eſtions eſtoit couvert d'Indiens armez, & qui paroiſſoient reſolus à nous diſputer le paſſage. Comme le Gouverneur ne connoiſſoit pas le gué, & qu'il avoit des ſoldats & des chevaux bleſſez : Il fit retourner l'armée au Bourg que nous avions quitté dans la reſolution de s'y repoſer quelques jours pour

leur donner le temps de ſe guerir
Ainſi l'armée prit ſon quartier à un
quart de lieuë de la riviere prés d'un
Bourg dans un bois aſſez clair, mais
dont les arbres eſtoient fort beaux,
& fort agreables ; & on choiſit ce
lieu à cauſe que le temps eſtoit tres-
beau, & tres-calme. On prit des In-
diens qui nous dirent que la riviere
ſe pouvoit paſſer à gué en de cer-
tains temps, ce qui obligea le Gou-
verneur à détacher au bout de dix
jours deux Capitaines chacun avec
quinze cavaliers, & des Indiens pour
chercher le gué, l'un en remontant,
& l'autre en deſcendant la riviere.
Les Indiens ſe preſenterent pour
défendre le paſſage en tous les deux
endroits, neanmoins ils paſſerent
tous deux malgré les ennemis, &
trouverent au delà de l'eau un païs
fort peuplé & bien fourni de vivres.
Aprés quoy ils revinrent rendre
conte de leur voyage au Gouver-
neur.

CHAPITRE XXXIII.

Le Cacique de Naguatex vient voir le Gouverneur: il part de Naguatex & arrive à Mondacao.

LE Gouverneur envoya un Indien pour dire au Cacique de Naguatex, que s'il venoit luy offrir ſon ſervice, & témoigner quelque repentir de ce qui s'eſtoit paſſé, on le luy pardonneroit; mais que s'il y manquoit, on iroit le voir pour le châtier comme ſa trahiſon le meritoit. Deux jours aprés l'Indien revint, & rapporta que le Cacique viendroit le lendemain. On vid donc ce jour-là paroître pluſieurs Indiens des principaux ſujets de Naguatez qu'il avoit envoyé pour obſerver l'air du Gouverneur, & de ſes gens, & prendre là deſſus ſa reſolution. Ils annoncerent ſeulement l'arrivée du Cacique, & s'en retournerent auſſi-toſt. Le Cacique vint deux heures aprés fort bien accompagné. Ses Indiens marchoient en deux files, laiſſant une ruë au milieu pour

le Cacique. Ils ſe preſenterent tous en pleurant ſuivant la coûtume de la Province de Tula, qui n'eſt pas fort éloignée de ce païs-là du coſté du Levant. Le Cacique fit une profonde reverence au Gouverneur, & luy demanda pardon de ſon action, dont il diſoit que la ſeule penſée meritoit d'eſtre punie. Il s'eſtendit fort ſur les Eloges du Gouverneur, & ſur ceux des Eſpagnols, qu'il traita de gens immortels, rejettant toute l'entrepriſe ſur les mauvais conſeils d'un de ſes freres qui eſtoit mort dans le combat. Il conclut en offrant ſon ſervice & ſon obeïſſance. Moſcoſo répondit qu'on luy pardonneroit le paſſé, & que pourveu qu'il demeurât dans les termes de ſon devoir à l'avenir, il le conſidereroit comme ſon ami. L'armée décampa à quatre jours de là. Mais la riviere ſe trouva ſi enflée qu'on ne put la paſſer, ce qui nous cauſa une extrême ſurpriſe, parce qu'il y avoit plus d'un mois qu'il n'avoit pleu, & qu'on eſtoit en eſté ; neanmoins les Indiens nous dirent que cela arrivoit ainſi quelquefois ſans pluye. Ce qui

nous fit juger que ce mouvement extraordinaire pouvoit venir de la mer, qui entroit dans la riviere, parce qu'on apprit que cet accroissement venoit toûjours au croissant de la Lune ; cependant tous ces Indiens n'avoient aucune connoissance de la mer. L'armée retourna sur sa même route au camp qu'elle avoit quitté, & nous attendîmes encore durant huit jours que le passage fut libre. Les Indiens prirent le soin de nous en avertir, & nous passâmes de l'autre costé jusques à un Bourg qui estoit abandonné. Le Gouverneur fit asseoir le camp en rase campagne, & manda au Cacique qu'il le vint trouver pour luy donner un guide. Mais comme il n'obeïssoit pas, Moscoso envoya deux Capitaines avec ordre de brûler les Bourgs, & de prendre tous les Indiens qu'ils rencontreroient. Ces ordres furent executez à la rigueur, le feu consuma beaucoup de vivres, & on fit plusieurs prisonniers. Le Cacique s'apperceut alors des malheurs que son opiniâtreté luy attiroit. Il envoya six Indiens fort considerables

qui amenerent trois guides qui ſçavoient la langue des pays par où nous devions paſſer. Ainſi nous quittâmes Naguatex, & au bout de trois jours l'armée trouva un Bourg de quatre ou cinq maiſons. Il appartenoit au Cacique de Miſſobone Province ſterile , & fort mal peuplée. On marcha plus avant durant deux jours , quand on apperceut que nos guides nous déroutoient par une malice premeditée,changeant noſtre marche du Couchant au Levant , & qu'ils avoient quitté le chemin pour nous jetter dans des bois fort épais. Moſcoſo les fit pendre à un arbre , & prit pour guide une Indienne de Miſſobone. Elle nous fit retourner en arriere pour rentrer dans le chemin , & nous conduiſit dans un païs auſſi miſerable que celuy que nous avions quitté. Cette pauvre Province ſe nommoit Lacané. Elle ne nous fournit preſque rien qu'un Indien qui nous dit que la Province de Mondacao eſtoit peuplée , & abondante en mayz ; & que les habitations ſeparées les unes des autres paroiſſoient comme des

montagnes. On tourna teſte de ce coſté là, & le Cacique vint au devant de nous en pleurant pour marquer ſa ſoûmiſſion : il fit preſent au Gouverneur de quantité de poiſſon & s'offrit à luy rendre ſervice. Moſcoſo le traita fort civilement, & aprés s'eſtre rafraîchi & pourveu de vivres, il prit un guide & marcha vers la Province de Soacatino.

CHAPITRE XXXIV.

Le Gouverneur quitte Mondacao pour aller à Soacatin & à Guaſco. L'armée paſſe par un païs deſert & retourne à Nilco faute de truchement & de guide.

APRES cinq jours de marche le Gouverneur trouva la Province d'Aays dont les habitans n'avoient aucune connoiſſance des Chreſtiens ; mais comme ces peuples eſtoient farouches, noſtre entrée dans leur païs cauſa un ſoûlevement general. Dés qu'ils ſe trouverent cinquante ou ſoixante joints enſemble, ils vinrent nous inſulter

dans la marche, leur nombre croiſſoit à tout moment, & on n'avoit pas plûtoſt combatu une troupe qu'une autre recommençoit une nouvelle attaque. Cette maniere de combattre dura un jour entier, juſques à ce que nous eûmes gagné un de leurs Bourgs. Nous eûmes des ſoldats & des chevaux bleſſez, mais ces bleſſures n'eſtoient pas fort dangereuſes, de ſorte qu'ils ſuivirent toûjours les troupes. Cependant on fit un grand carnage des Indiens. Quand le Gouverneur partit de ce Bourg, l'Indien qui nous conduiſoit luy dit qu'il avoit appris à Mondacao que les Indiens de Soacatino avoient veu d'autres Chreſtiens. Cette nouvelle réjoüit extrêmement toute l'armée; car comme on ſe flate aiſément ſur ce qu'on ſouhaite avec paſſion, on ſe perſuadoit qu'il ſe pourroit faire que ces Chrétiens ſeroient des troupes ſorties de la nouvelle Eſpagne: que ſi cette conjecture eſtoit vraye, nous ſerions les maîtres de ſortir de la Floride quand il nous plairoit ſi nous ne rencontrions rien qui nous pût met-

tre à noſtre aiſe, & cela diſſipa entierement la crainte qu'on avoit de ſe perdre en quelque païs deſert. C'eſt pourtant à quoy l'Indien ſongeoit ; car il nous égara deux jours aprés. Moſcoſo luy fit donner quelques traits de corde, c'eſt une eſpece de queſtion, ſur quoy il avoüa que le Cacique de Mondacao ſon maître luy avoit commandé de nous perdre, comme eſtant ſes ennemis, & qu'il eſtoit obligé à executer les ordres de ſon Seigneur. Le Gouverneur le fit jetter aux chiens qui le déchirerent, & un autre nous conduiſit juſques à Soacatino. C'eſtoit un païs fort ſterile, où le mayz nous manqua preſque entierement. Moſcoſo s'informa ſi on n'avoit point de nouvelles des Chreſtiens, & les Indiens aſſurerent qu'ils avoient entendu dire qu'ils marchoient du coſté du Sud. Ce rapport nous engagea dans une marche de vingt journées par un païs dépeuplé, où l'armée ſouffrit des fatigues, & des miſeres incroyables ; car les Indiens enterroient dans les bois le peu de mayz qu'ils avoient ; & les Eſpa-

gnols eſtoient obligez aprés les fatigues de la marche d'aller chaque jour traîner le raſteau dans les bois, pour déterrer dequoy ſe nourrir. Nous parvinſmes enfin en la Province de Guaſco où nous trouvâmes du mayz, dont on chargea les chevaux, & les eſclaves Indiens pour aller juſques à Nagiſſcoca. Le premier ſoin du Gouverneur eſtoit toûjours de s'informer des Chrétiens ; mais les Indiens luy dirent qu'ils n'en avoient point veu d'autres que nous. Il les fit appliquer à la queſtion dont les tourmens leur firent compoſer une hiſtoire, qui eſtoit que les Chreſtiens avoient penetré juſques à Nacanahez. Mais qu'ils eſtoient retournez d'où ils eſtoient venus. Ce lieu n'eſtoit éloigné que de deux journées. Le Gouverneur y courut avec toute l'armée, & on prit en arrivant quelques Indiens entre leſquelles il s'en trouva une qui dit qu'elle avoit veu les Chreſtiens, qu'elle avoit eſté leur eſclave, mais qu'elle s'eſtoit échapée. Auſſi-toſt le Gouverneur envoya un Capitaine & quinze ca-

valiers du coſté que cette Indienne deſignoit, pour voir s'ils ne trouveroient point les traces des chevaux, ou quelque autre marque. Ils n'avoient pas encore fait quatre lieuës quand l'Indienne qui leur ſervoit de guide, leur dit que tout ce qu'elle avoit avancé n'eſtoit qu'une pure menterie, & on découvrit que tous les autres rapports des Indiens touchant ces Chreſtiens ſuppoſez eſtoient de même nature. Ainſi nous retournâmes à Guaſco fort déconcertez; parce que le païs où nous eſtions alors eſtoit ſterile, & qu'il n'y avoit point d'autres habitations du coſté du Couchant. On interrogea de nouveau les Indiens qui dirent que de ce coſté à dix journées du lieu où nous eſtions, on trouvoit une riviere appellée Daycao, où ils alloient à la chaſſe des cerfs, qui eſtoient au long de ſes bords, & qu'ils avoient veu de l'autre coſté de cette riviere des peuples qu'ils ne connoiſſoient pas. On fit proviſion de tout le mayz qu'on put ramaſſer, & l'armée marcha par un païs deſert juſques à cette riviere. Moſcoſo la

fit paſſer par dix cavaliers qui marcherent quelque-temps en ſuivant le bord, juſques à un hameau d'Indiens composé de quelques méchantes cabanes. Ils s'enfuirent à la veuë des cavaliers laiſſant leur bagage, qui marquoit leur miſere & leur pauvreté. Elle eſtoit ſi grande que dans tout ce hameau ils ne purent trouver ſeulement un demi-boiſſeau de mayz. Les cavaliers prirent deux Indiens, & revinrent trouver Moſcoſo qui les attendoit de l'autre coſté. Il fit interroger ces Indiens, mais aucun Indien du camp ne put entendre leur langue. Le Gouverneur fit aſſembler alors tous les Capitaines pour prendre leurs avis ſur ce qu'ils avoient à faire. La plus grande partie luy conſeilla de reprendre la route de Guachoya & du grand fleuve, parce que la Province de Nilco produiſoit beaucoup de mayz. Diſant qu'on pourroit paſſer l'hyver en ce lieu-là, & faire des brigantins pour deſcendre par la riviere juſques à la mer. De là ſuivant toûjours la coſte gagner la nouvelle Eſpagne; qu'encore que cette en-

trepriſe eût ſes difficultez, comme on l'avoit déja dit, c'eſtoit leur derniere reſource ; parce que le voyage eſtoit impoſſible par terre faute de truchement, qu'ils croyoient que le païs au long de la riviere de Daycao eſtoit celuy que Cabeça de Vaca marquoit dans ſa relation par où il avoit paſſé, & auquel les Indiens eſtoient errants comme les Arabes, ſans s'arreſter en aucun endroit, & qu'ils ſe nourriſſoient de figues, de racines d'herbe, & de venaiſon. Que ſuivant cette conjecture s'ils s'engageoient dans ce païs ils y periroient infailliblement faute de vivres ; qu'on eſtoit déja au commencement d'Octobre ; & que ſi on s'arreſtoit davantage, les pluyes & les neiges empêcheroient leur retour ; & qu'ils mouroient de faim dans ce miſerable païs. Moſcoſo aimoit mieux alors ſe voir en un lieu où ſon ſommeil ne fût plus interrompu par des alarmes continuelles, que d'eſtre Gouverneur & conquerant d'un païs où la miſere & la peine ſe preſentoient de tous coſtez. Ainſi il s'attacha à cet avis, & donna ſes

ordres pour reprendre la route de Guachoya.

CHAPITRE XXXV.

L'armée retourne à Nilco & à Minoya où on fait des vaisseaux pour sortir de la Floride.

QUAND l'arresté du conseil de guerre fut publié dans le camp plusieurs personnes s'affligerent de cette resolution. La voye de la mer ne leur paroissoit pas moins difficile, & moins perilleuse que celle de la terre, à cause qu'on manquoit de tout ce qui estoit le plus necessaire, tant pour la construction que pour l'équipage des vaisseaux. Et ils n'avoient pas perdu l'esperance de trouver quelque païs, dont la richesse les recompenseroit de toutes leurs fatigues, à cause de ce que Cabeça de Vaca avoit dit à l'Empereur. C'estoit que dés qu'il avoit rencontré un païs où le cotton croissoit, il avoit veu de l'or, de l'argent, & des pierreries d'un tres-grand prix. Et il estoit constant que nous

n'avions pas encore penetré jusques aux lieux où Cabeça avoit esté ; car il avoit suivi la coste de la mer, & nous avions marché par le dedans des terres, & en tirant vers le Couchant. Nous devions par necessité trouver les lieux dont il parloit, parce qu'il disoit dans sa Relation qu'il avoit marché durant plusieurs jours, & entré dans les terres par le costé du Nord. Outre cela on avoit trouvé quelques mantes de coton, & même des turquoises à Guasco ; & les Indiens nous faisoient comprendre par signes qu'ils tiroient ces choses d'un païs qui estoit vers le Couchant, & même ce chemin nous conduisoit en païs de Chrestiens ; mais enfin malgré tous les murmures & les chagrins que causoit ce retour, & quoi-que plusieurs eussent fait choix de perir dans la Floride, plûtost que d'en sortir gueux & miserables, neanmoins ils n'eurent pas la force de s'opposer à ce qui avoit esté conclu ; parce que l'avis du Gouverneur se trouvoit conforme à celuy de tous les principaux Officiers ; mais quel-

que-temps aprés un de ces mécontens dit, qu'il auroit de la joye de ſe crever un œil pour en pouvoir crever un autre à Moſcoſo, puis qu'il auroit beaucoup de chagrin de le voir heureux. Moſcoſo & ſes amis avoient deſſein de ſe vanger de ce diſcours, ce qu'ils n'oſerent pourtant faire à cauſe qu'il devoit quitter ſa charge dans deux jours. De Daycao où nous eſtions juſques au grand fleuve il y a cent cinquante lieuës de chemin, que nous avions fait toûjours vers le Couchant. Le retour fut tres-fâcheux parce que le païs eſtoit ruïné, & nous ne trouvions plus de vivres que les Indiens cachoient. Les Bourgs de Naguatex qu'on avoit brûlez, dont on ſe repentoit fort, eſtoient rebâtis & les maiſons pleines de mayz; car ce païs eſt fort fertile & bien peuplé. On y fait de la vaiſſelle de terre qui eſt peu differente de celle d'Eſtremos, ou de Montemor. Quand Moſcoſo vint à Chagueté il trouva des Indiens que le Cacique avoit deputez pour luy dire que le Chrétien qui s'y eſtoit refugié ne vou-

ſoit pas revenir. Le Gouverneur luy écrivit & luy envoya de l'ancre & du papier, afin qu'il pût faire réponſe. La lettre du Gouverneur luy faiſoit part de la reſolution qu'on avoit priſe de ſortir de la Floride; qu'ainſi eſtant Chreſtien il ne devoit pas s'abandonner au pouvoir des Indiens ſans foy & ſans religion; qu'il luy pardonnoit de bon cœur la faute qu'il avoit commiſe, pourveu qu'il retournât à l'armée, ou qu'il fît ſçavoir par écrit ſi on le retenoit par force. Un Indien luy porta cette lettre & revint ſans aucune autre réponſe que le nom de Guzman qu'il avoit écrit à la marge de la lettre, avec ſon ſigne pour faire connoître qu'il eſtoit vivant. Moſcoſo envoya douze cavaliers pour le chercher; mais comme il avoit des eſpions Indiens qui s'informoient de tout, il ſe cacha ſi bien qu'on ne put le trouver. Cependant la neceſſité où nous eſtions faute de mayz, obligea le Gouverneur à partir de ce lieu ſans en faire d'autre recherche. Nous partîmes donc de Chagueté, & nous paſſâmes la

riviere pour aller à Aays, & de là ſuivant le cours de cette riviere nous trouvâmes le Bourg de Cilano que nous n'avions pas encore veu. Enfin l'armée parvint à Nilco, mais on y trouva ſi peu de mayz qu'il n'eſtoit pas ſuffiſant pour nourrir les ſoldats durant le temps qu'on employeroit à faire les vaiſſeaux. La raiſon de cette indigence eſtoit, que nous avions fait ſéjour à Guachoya durant le temps des ſemailles, ainſi les Indiens de Nilco effrayez des maux qu'on leur avoit faits n'avoient oſé venir ſemer leurs terres. D'ailleurs on ne ſçavoit point d'autre païs que celuy-cy où il y eût du mayz, & comme il eſtoit tres-fertile, nous y avions fondé la reſource de noſtre ſubſiſtance. On tomba dans une confuſion qui approchoit du deſeſpoir. La plus grande partie des ſoldats condamnoit la reſolution qu'on avoit priſe d'abandonner Guaſco, & de ne pas pouſſer plus loin la découverte par terre. Ils diſoient que leur ſalut eſtoit deſeſperé par la voye de la mer, s'il ne plaiſoit à Dieu de faire des mira-

cles en leur fayeur ; car nous n'a-yions point de pilote, point de carte marine, & on ne ſçavoit pas en quel endroit le grand fleuve entroit en la mer. Les voiles nous manquoient auſſi, & il n'y avoit rien dont on put en faire ; & quoi-qu'on trouvât un peu d'enequen qui eſt une herbe dont on fait une eſpece de filaſſe, elle ſuffiſoit à peine pour calfeutrer les vaiſſeaux. Mais on manquoit abſolument de goudran, & on ne les pouvoit conſtruire d'une force capable de reſiſter à la moindre tempeſte, qui nous feroit perir ſans reſource. Cela nous mettoit devant les yeux l'infortune de Narvaez qui s'eſtoit perdu ſur cette coſte. Mais l'inconvenient le plus fâcheux de tous eſtoit la diſette de mayz ſans quoy il eſtoit impoſſible de ſubſiſter, & les ſoldats n'eſtant point nourris, ne pouvoient pas travailler. En cette deſolation nous prîmes le meilleur parti qui eſtoit celuy de nous recommander à Dieu en le priant de nous ouvrir quelque voye pour nous tirer de ces miſeres : il exauça nos prieres par ſa

bonté, & permit que les Indiens de Nilco vinrent avec de grandes soûmissions nous donner avis qu'à deux journées du lieu où nous estions on trouvoit sur le bord du grand fleuve deux Bourgs dont nous n'avions point encore eu de connoissance. Ce païs estoit appellé Minoya, & il estoit extrêmement fertile. Les Indiens ajoûtoient qu'ils ne sçavoient pas alors s'il y avoit du mayz ou non, à cause qu'ils avoient la guerre avec ces peuples, & qu'ils auroient bien de la joye d'accompagner les Espagnols pour battre ces ennemis. Moscoso détacha un Capitaine avec des gens à pied & à cheval, suivis des troupes de Nilco. Ils allerent à Minoya & trouverent deux grands Bourgs éloignez l'un de l'autre d'une demie lieuë, dans un païs uni & découvert. On y prit plusieurs Indiens, & on y trouva du mayz en abondance. Le Capitaine se fortifia en un des deux Bourgs & envoya donner avis au Gouverneur de ce qu'il avoit fait. La joye fut grande dans tout le camp, & on partit aussitost. C'estoit au commencement du

mois de Decembre, & cette marche fut auſſi fâcheuſe que celle que nous avions faite depuis Cilano, à cauſe des marais que nous trouvions & de la pluye accompagnée d'un vent de Nord, de ſorte que l'eau nous accabloit d'enhaut & d'embas, & nous avions de grandes actions de graces à rendre à Dieu, quand nous trouvions un peu de terrain ſec pour repoſer à la fin de la journée. Ces fatigues firent mourir tous nos Indiens de ſervice, & même pluſieurs Eſpagnols quand nous fûmes arrivez à Minoya, & preſque tous les autres tomberent dans des maladies longues, & dangereuſes, qui degeneroient en lethargie : elles furent fatales à André de Vaſconcelos qui en mourut, & à deux autres Portugais de la ville d'Eluas qui s'eſtoient attachez à luy. Ils eſtoient freres & ſe nommoient les Sotis. L'armée ſe logea dans le meilleur des deux Bourgs qui eſtoit fermé d'une paliſſade à un quart de lieuë du grand fleuve. On y apporta tout le mayz qui eſtoit dans l'autre Bourg qui ſe montoit en tout

à ſix milles boiſſeaux. On trouva en ce lieu du bois le plus propre à la conſtruction des vaiſſeaux que nous euſſions encore veu dans toute la Floride, dont tout le monde remercia Dieu, comme d'une grace tres-ſinguliere, & on commença de voir paroître quelque rayon d'eſperance de nous voir enfin en terre de Chreſtiens.

CHAPITRE XXXVI.

On fait ſept brigantins, l'armée part de Minoya.

AUSSI-TOST que les quartiers furent établis à Minoya, le Gouverneur fit prendre toutes les chaînes des eſclaves qui eſtoient dans le camp, & ramaſſer tout le fer qu'on avoit mis en reſerve. On dreſſa une forge pour travailler à la ferrure des vaiſſeaux, & on coupa le bois pour les conſtruire. Un Portugais de Ceüta qui eſtant eſclave à Fez avoit appris à ſcier, enſeigna à quelques ſoldats l'uſage de la ſcie, & un Genois que Dieu avoit con-

servé exprés pour nostre salut, (car luy seul sçavoit l'art de bâtir des navires, & sans cet homme nous serions encore dans la Floride) ce Genois assisté de quatre ou cinq charpentiers de Biscaye qui preparoient le bois, & dressoient les pieces, entreprit de faire des brigantins. Un autre Genois & un Catelan de la Comté de Cerdagne prirent le soin de les calfeutrer avec cette herbe dont j'ay parlé, qui ressemble au chanvre, & qu'on appelle enequen, & quand cette herbe leur manqua ils y suppléerent avec du fil des mantes qu'ils défaisoient exprés & qu'ils méloient avec de la terre grasse. Nous avions un tonnelier mais il tomba malade à l'extrémité, & comme il estoit le seul de ce métier on fut obligé d'attendre qu'il plût à Dieu lui rendre la santé, & quoi-qu'il fût encore bien foible, neanmoins quinze jours avant nostre départ il fit deux grosses pipes pour chaque brigantin; de celles que les matelots nomment quartaux, parce que chacune contient quatre pipes d'eau. Les Indiens de Taguanate

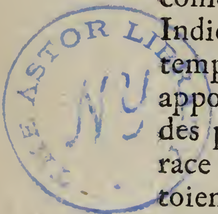
qui eſt une Province à deux journées de Nilco en remontant, & ceux de Nilco même , & de Guachoya voyant que les brigantins s'avançoient, ſe perſuaderent qu'on les faiſoit pour aller enlever leur recolte qu'ils mettent dans l'eau ; neanmoins ils ne laiſſerent pas d'apporter du poiſſon, & des mantes que le Gouverneur leur demandoit pour faire des voiles. Dieu voulut bien encore en cette occaſion nous donner des marques de ſa protection, en inſpirant à ces Indiens de nous apporter des mantes ; car il n'y avoit pas de moyen d'en aller chercher, parce qu'à l'entrée de l'hyver l'eau nous avoit aſſiegez dans le Bourg, & n'avoit laiſſé qu'une lieuë de terrain autour de nous. De ſorte qu'on ne pouvoit ſortir à cheval , & ſans cela il eſtoit impoſſible de reduire les Indiens ; car ils eſtoient en fort grand nombre & ils craignoient ſi peu nos gens de pied qu'ils ne faiſoient point de façon de les combattre à force égale par terre & par eau, parce qu'ils ſont plus adroits à tirer, & plus legers que les Chreſtiens, &

que le terrain eſt plus propre à leur maniere de faire la guerre. Ils apportoient encore quelques cordes dont on faiſoit des cables, & quand elles manquerent on en fit de la pelure des meuriers. Les cavaliers firent des étriers de bois & donnerent leurs étriers de fer pour forger des anchres. Au mois de Mars quoiqu'il n'eût point plu depuis trente jours au moins, la riviere s'enfla ſi prodigieuſement qu'elle alloit juſques à Nilco qui en eſt éloigné de neuf lieuës ; & les Indiens diſoient qu'elle s'eſtendoit tout autant de l'autre coſté. Le Bourg où nous eſtions eſtoit élevé, cependant aux endroits les plus hauts, l'eau alloit juſques aux étriers d'un cavalier. On bâtit des hangars de groſſes pieces de bois, couvers de ramée pour établer les chevaux, & on fit la même choſe dans les maiſons. Mais comme cela ne défendoit pas de l'eau, on fut obligé à monter dans les greniers, & on ne ſortoit des maiſons que dans des canots ou à cheval aux lieux où la terre eſtoit haute. Nous paſſâmes deux mois

avant que la riviere rentrât dans son lit. Cependant on faisoit bonne garde à nos brigantins, & on ne permettoit plus aux Indiens de s'en approcher dans leurs canots. Car le Gouverneur avoit du soupçon fondé sur quelques conjectures assez justes, apprehendant qu'ils n'eussent eu dessein de se soûlever ; de sorte qu'il ordonna que sans faire de bruit, on en saisit un de ceux qui venoient au Bourg, & qu'on le luy amenât quand tous les autres se seroient retirez. Cet ordre fut executé & voyant que l'Indien ne vouloit rien avoüer, il luy fit donner la question. Alors l'Indien confessa que les Caciques de Nilco, de Guachoya & de Taguanate, accompagnez d'autres Caciques jusques au nombre de vingt avoient resolu d'attaquer le camp avec une tres-grande armée ; que pour couvrir leur trahison ils devoient luy envoyer un present de quantité de poisson trois jours avant l'attaque, & un autre present le jour même qu'ils avoient pris pour cette execution; que les Indiens qui apporteroient ce poisson de concert

avec ceux qui servoient dans le camp devoient mettre le feu aux maisons du Bourg,aprés s'estre rendus maîtres des lances, & des autres armes qui estoient arangées devant les portes des soldats. Qu'à la veuë du feu les Caciques qui seroient en embuscade dans un bois proche du Bourg, viendroient avec tous leurs gens nous surprendre en ce desordre. Le Gouverneur fit enchaîner cet Indien, & au jour marqué on vit arriver trente Indiens chargez de poisson. On s'en saisit aussi-tost, & Moscoso leur fit couper à tous le nez & la main droite, il les renvoya en cet estat à Guachoya dont ils estoient sujets, avec ordre de l'avertir qu'il n'avoit qu'à venir luy & tous les Caciques conjurez. Qu'on les attendoit avec impatience, & qu'il devoit sçavoir que le Gouverneur estoit informé de tout jusques à leurs pensées les plus secretes. Cet exemple leur fit à tous une extrême frayeur, de sorte que Nilco & Taguanate vinrent se disculper avec de grandes soûmissions, & quelques jours aprés Guachoya

amena un autre Cacique de ſes vaſſaux, qui dit au Gouverneur qu'il avoit appris par des témoignages tres-certains, que Nilco & Taguanate avoient effectivement conjuré contre les Chreſtiens. Sur quoy Moſcoſo fit arreſter quelques Indiens de Nilco qui avoüerent cette verité. On les mit entre les mains de ce Cacique qui les fit mourir hors du Bourg; & le lendemain Moſcoſo fit encore punir des ſujets de Taguanate aprés qu'ils euſſent auſſi confeſſé la trahiſon de leur Cacique, à qui il les renvoya ſans nez, & ſans mains. Cette juſtice conſola & ſatisfit entierement les Indiens de Guachoya, & depuis ce temps-là ils vinrent tous les jours apporter des mantes, du poiſſon & des porcs, dont ils avoient tiré la race de quelques truyes qui s'étoient perduës lorſque nous paſſâmes par ce païs. Ils pouſſerent même le Gouverneur à faire la guerre à Taguanate d'abord que les eaux furent retirées, & ils s'offrirent à l'accompagner, & à luy ſervir de guide. Il y envoya des fantaſſins que



les Indiens conduiſirent dans leurs canots en deſcendant la riviere, & un Capitaine alla par terre avec des cavaliers qui attaquerent le Bourg. Ils firent un gros butin en priſonniers de l'un & de l'autre ſexe, & en mantes qui vinrent fort à propos dans le beſoin que nous avions de voiles. Enfin les brigantins furent achevez au mois de Juin, & quoique les Indiens nous euſſent dit que le grand fleuve ne croiſſoit qu'une ſeule fois en toute une année, quand les neiges fondoient, ce qui eſtoit arrivé, & que nous fuſſions alors en eſté ſans avoir veu pleuvoir depuis un fort long-temps, Dieu permit qu'il s'enfla tout d'un coup au croiſſant de la lune, & qu'il vint pour ainſi dire chercher nos brigantins, qui furent ainſi mis à l'eau tres-aiſément; au lieu que ſi on eût eſté obligé à les charier par terre, ils eſtoient en danger de ſe briſer, ou de s'ouvrir par la quille, ou par quelqu'autre endroit tant la ferrure eſtoit courte faute de fer & le bordage mince. Les Indiens de Minoya venoient nous ſervir tous les jours,

non pas tant par inclination, que par neceſſité afin de gagner quelque choſe pour vivre. Parce que les ſoldats s'eſtoient emparez de tout le mayz qu'ils avoient, & comme leur païs en produiſoit beaucoup, & qu'ils en tiroient toute leur nourriture, ce peuple qui eſtoit en grand nombre ne ſçavoit plus de quoy ſe nourrir. Ceux qui venoient au Bourg eſtoient ſi abbatus qu'ils n'avoient plus que la peau ſur les os, & on en vid mourir pluſieurs de pure neceſſité. Le Gouverneur avoit défendu tres-ſeverement que perſonne ne leur donnât du mayz; mais les Chreſtiens voyans que les porcs même en avoient tout leur ſaoul, & que ces pauvres Indiens venoient les ſervir avec tant de peine, outre la pitié que cauſoit leur extrême miſere, ils partageoient charitablement avec eux le mayz qu'ils avoient. Cependant cette charité fut cauſe qu'ils n'en purent embarquer autant qu'il en falloit pour la ſubſiſtance de l'armée. Tout ce qui en reſtoit fut mis ſur les brigantins, & douze grands canots qu'on

qu'on avoit attachez deux à deux ; 1. On embarqua vingt-deux chevaux des meilleurs qu'on put choisir. 2. On tua les autres dont on fit boucaner la chair, comme celle de tous les cochons qu'on avoit. Ainsi les Espagnols partirent de Minoya le deuxiéme jour du mois de Juillet de l'année 1543.

CHAPITRE XXXVII.

Les Indiens de Guigaltam attaquent les Espagnols sur la riviere & le succés du combat.

UN jour avant que de s'embarquer, on resolut de donner congé à tous les Indiens & Indiennes qui suivoient l'armée, à la reserve d'une centaine que le Gouverneur fit mettre sur les vaisseaux, ou qu'il permit de retenir. Mais comme il y avoit plusieurs personnes de qualité, à qui il n'osoit refuser ce qu'il accordoit à d'autres, il fut obligé à prendre un détour, en disant que chacun pouvoit garder des Indiens pour s'en servir,

tant qu'on feroit fur la riviere, mais qu'il falloit les renvoyer tous quand on feroit parvenu jufques à la mer, à caufe qu'on n'avoit pas affez de tonneaux pour y embarquer de l'eau douce, en quantité fuffifante pour tant de monde; cependant il avertiffoit en fecret fes amis de retenir ceux qu'ils avoient, & qu'ils pourroient conduire jufques en la nouvelle Efpagne: ainfi ceux qui n'étoient pas bien avec luy, dont le nombre eftoit fort grand, renvoyerent environ cinq cens Indiens de tout âge, & de tout fexe. Entre lefquels il y en avoit de jeunes, qui parloient, & entendoient déja la langue Efpagnole. Car comme ils ignoroient ce fecret que le temps leur découvrit, ils crurent qu'il y auroit de la cruauté à les emmener, pour les laiffer fi loin de leur païs, en danger de devenir efclavles des autres Indiens; & pour l'intereft d'un fervice de peu de jours, les recompenfer fi mal de tous les autres qu'il leur avoient rendus. Prefque tous ces pauvres Indiens fe retirerent en pleurant, ce qui donna beau-

coup de compaſſion, de voir perdre ſans reſource des ames qu'on auroit pû ſauver, en leur enſeignant la foy Chreſtienne, qu'ils auroient receuë de tres-bon cœur. A l'égard des Eſpagnols qui partirent de Minoya, ils eſtoient au nombre de trois cens vingt-deux en ſept brigantins aſſez bien bâtis, excepté que les planches en eſtoient un peu minces, à cauſe que la ferrure eſtoit foible, qu'ils n'eſtoient point goudranez, & qu'ils n'avoient point de pont ou de tillac. On mit des planches en travers pour ſervir de tillac, afin que les matelots euſſent la commodité de faire les manœuvres neceſſaires, & auſſi afin que les ſoldats peuſſent y aller prendre l'air. Moſcoſo nomma des Capitaines à chaque brigantin, & leur fit prêter le ſerment de luy obeïr, juſques à ce qu'ils fuſſent en terre de Chreſtiens. Il choiſit le meilleur de tous pour luy, & nous allâmes ainſi juſques à Guachoya. Les Indiens nous y attendoient dans leurs canots, & ils avoient dreſſé à terre une eſpece de ſalle couverte de branchages, où ils prierent le

Gouverneur de venir ſe rafraîchir; mais il s'en excuſa, & voulut continuer ſa route. Les Indiens nous accompagnerent dans leurs canots, juſques à un bras de la riviere qui ſe détachoit vers la main droite. Ils diſoient à Moſcoſo que la Province de Guigaltam n'eſtoit pas loin de là, & ils le preſſoient fort de mettre pied à terre, pour faire la guerre à ce Cacique. Promettans qu'ils nous aſſiſteroient de toutes leurs forces; mais comme avant cela ils avoient dit que cette Province eſtoit éloignée de trois journées, le Gouverneur crut qu'ils avoient le deſſein de le trahir, & il leur donna congé. Aprés quoy nous continuâmes nôtre navigation, par le bras du fleuve qui eſtoit le plus large. Le courant eſtoit extrêmement fort, & nous avancions beaucoup avec les rames. Le premier jour nous deſcendîmes dans un bois qui eſtoit au bord de la riviere à main gauche, & quand la nuit vint on ſe rembarqua. Le lendemain on mit pied à terre prés d'un Bourg que les Indiens abandonnerent. On y prit une femme, qui dit

que ce Bourg appartenoit à un Cacique appellé Nuhaſené vaſſal de Quigaltan, & que Quigaltan nous attendoit avec de grandes forces. Moſcoſo envoya au long des bords de la riviere en deſcendant, des cavaliers qui trouverent une grande quantité de mayz dans quelques maiſons, où toute l'armée alla, & y demeura un jour, pour embarquer le mayz dont nous avions grand beſoin. Comme nous eſtions encore en ce poſte, on vid pluſieurs canots chargez d'Indiens, qui venoient ſuivant le cours de l'eau, & quand ils furent au bord oppoſé à celuy où nous eſtions, ils formerent quelque ordre de bataille avec un peu de confuſion. Le General détacha contre eux tous les arbaleſtriers dans deux canots, qui écarterent ceux des Indiens, mais comme ils virent que les Eſpagnols ſe contentoient de les avoir écartez ſans les pouſſer plus loin, ils reprirent cœur, & s'aprocherent en nous menaçant. Et tant que la flotte fut en ce lieu, ils ne nous quitterent point de veuë, les uns dans leurs canots,

& les autres ſur les bords du fleuve. Ils prirent même les devans quand on leva les anchres, & allerent ſe joindre tous auprés d'un Bourg qui eſtoit ſur un des bords du fleuve, fort élevé, comme s'ils euſſent voulu nous attendre pour nous combattre. Chaque brigantin avoit un canot attaché à ſa poupe, pour s'en ſervir dans les occaſions. On fit entrer dans ces canots des ſoldats bien armez, qui diſſiperent cette troupe d'Indiens, & brulerent le Bourg. Aprés quoy nous allâmes deſcendre dans une campagne raſe, & découverte, où les Indiens n'oſerent venir nous inſulter; mais le lendemain ils parurent ſur la riviere, juſques au nombre de cent canots, entre leſquels il y en avoit de ſi grands qu'ils portoient juſques à ſoixante & dix hommes. Ceux des Caciques avoient leurs pavillons, ſous leſquels ces Indiens paroiſſoient ornez de plumes blanches & d'autres couleurs, & ils s'avancerent en bon ordre juſques à deux portées d'arbaleſte des brigantins. De ce poſte ils envoyerent trois Indiens dans un petit canot,

ſous un faux pretexte d'entrer en quelque traité : Mais en effet pour reconnoître noſtre ordre, & nos forces. On les mena à bord du brigantin de Moſcoſo, à qui un de ces Indiens dit que le Cacique de Guigaltam ſon Maître, l'avoit envoyé pour luy offrir ſon amitié, & pour luy declarer que tout ce que ces Indiens de Guachoya avoient avancé contre luy eſtoit faux; que comme ils eſtoient ſes ennemis declarez, le Gouverneur ne devoit point ajoûter de foy à leurs impoſtures : Mais croire que Guigaltam eſtoit diſpoſé à le ſervir. Moſcoſo répondit qu'il eſtoit bien perſuadé des bonnes intentions de Guigaltam, & qu'il rapportât à ſon Maître qu'il l'eſtimoit beaucoup, & qu'il ſouhaitoit d'eſtre ſon ami. Les Indiens retournerent voir leurs gens pour porter cette réponſe, & auſſi-toſt ils vinrent fondre ſur nous avec des cris effroyables. Le Gouverneur commanda Jean de Guzman avec vingt-cinq hommes armez, dans les canots, pour aller aux ennemis. Les Indiens firent alte à la veuë de ce détache-

ment, & se partagerent en deux, jusques à ce que les Espagnols furent au milieu de leurs divisions. Alors ils se rejoignirent, & enfermerent Guzman & les canots qui s'estoient avancez avec luy, qu'ils attaquerent furieusement. Et comme leurs canots estoient bien plus grands que les nostres, & qu'ils se jettoient dans l'eau de tous costez pour les soûtenir, & pour renverser ceux de Guzman, ils les firent tourner en un moment. Ainsi ces braves gens tomberent dans l'eau, où ils perirent malheureusement, à cause du poids de leurs armes qui les entraînoient au fond. Ceux même qui purent se soûtenir en nageant, ou qui s'attacherent aux canots, furent assommez à coups de perches. Les soldats qui estoient dans les brigantins voyant cet horrible desordre, firent tous leurs efforts pour les secourir; mais la rapidité du fleuve rendit ces efforts inutiles, parce qu'il faloit le remonter pour aller aux ennemis, & on ne put sauver que quatre Espagnols qui gagnerent à la nage le brigantin qui estoit le plus

plus proche. Il s'en perdit onze, entre lesquels on regretta fort Jean de Guzman, & un fils de Dom Carlos appellé Jean de Vargas. Les autres estoient aussi personnes de qualité, & de merite. Ceux qui échaperent dirent qu'ils avoient veu des Indiens porter Jean de Guzman dans un de leurs canots, mais qu'ils n'avoient pû distinguer s'il estoit mort ou vivant.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'opiniâtreté des Indiens à nous poursuivre durant le cours de cette navigation.

CET avantage rendit les Indiens si fiers, & si insolens, qu'ils vinrent insulter les brigantins, ce qu'ils n'avoient encore osé faire. Le premier qu'ils attaquerent fut celuy que Calderan commandoit, & qui estoit à l'arriere-garde. Ils y blesserent vingt-cinq hommes à la premiere décharge, car il n'y en avoit dans ce brigantin que quatre qui fussent armez. Ceux-cy se presen-

terent ſur le bord pour en défendre l'abord aux Indiens ; mais ceux qui n'avoient point d'armes ſe voyant expoſez aux coups de fléches, quitterent les rames pour aller ſe mettre à couvert ſous le tillac. De ſorte que le brigantin ſe mit de travers, & il auroit eſté emporté par le courant de l'eau, ſi un des ſoldats armez ſans attendre l'ordre du Capitaine n'eût fait reprendre la rame à un fantaſſin, qui redreſſa le brigantin & le gouverna, pendant que le cavalier le couvroit de ſa rondache, & de ſon corps même. Les Indiens ne s'approchoient point plus prés que la portée de leurs arcs, d'où ils nous faiſoient bien du mal ſans qu'on pût leur en faire, parce qu'il n'y avoit qu'une arbaleſte dans chaque brigantin, les autres n'eſtant point en eſtat de ſervir ; de ſorte que les Eſpagnols ne pouvoient faire autre choſe qu'attendre leurs coups, & défendre l'abord. Ils quitterent enfin ce brigantin pour en aller attaquer un autre, qu'ils combattirent durant une demie heure, & ils les tâterent ainſi tous l'un aprés l'au-

tre. On avoit fait faire des nattes doubles bien battuës & si fortes qu'une fléche ne pouvoit les percer. Et ceux à qui les Indiens en laisserent le temps, en firent une pavesade au long des bords des brigantins. Ces peuples enragez de ce qu'ils ne pouvoient offenser les nôtres en tirant de but en blanc, poussoient en haut leurs fléches à coup perdu, afin qu'en retombant dans le brigantin elles fissent plus de mal par leur poids. Et ils blesserent ainsi quelques soldats. Leurs plus grands efforts furent contre ceux qui menoient les chevaux dans les canots, qu'ils tenterent cent fois d'aborder. Mais les brigantins les défendoient en tournant autour de ces canots, & enfin ils les mirent au milieu de la flotte. Cependant comme cette maniere de combattre les fatiguoit, jusques au point qu'ils ne pouvoient presque plus soûtenir leurs armes, le Gouverneur resolut de naviger durant toute la nuit, afin de passer la Province de Quigaltan, au delà de laquelle il croyoit que les ennemis nous laisseroient en repos. Mais

ils nous ſuivirent toûjours; & quand on les croyoit bien loin, & qu'on commençoit à reprendre ſes eſprits, ils ſe faiſoient entendre par des cris ſi terribles, qu'on en eſtoit tout étourdi. Ces alarmes continuerent durant toute la nuit, & la moitié du jour ſuivant, auquel temps la flotte ſe trouva hors des bornes de la Province de Quigaltan; neanmoins nous n'en eûmes guere plus de ſoulagement; car ces gens avant que de nous quitter nous recommanderent aux Indiens de cette autre Province, qui ſe mirent auſſitoſt à nous pourſuivre avec cinquante canots. Nous fûmes durant un jour entier & une nuit, aux mains avec eux. Même ils eurent la hardieſſe d'aborder un des brigantins qui faiſoit la retraite, avec le canot qu'il traînoit aprés luy, d'où ils enleverent une Indienne, & bleſſerent quelques ſoldats. Ceux qui conduiſoient les chevaux dans les canots, las de ramer durant un ſi long eſpace de temps, ſe repoſoient quelquefois, & auſſi-toſt les Indiens leur tomboient ſur les bras.

Ce qui obligeoit les brigantins à les attendre, & nous retardoit beaucoup, en ſorte que le Gouverneur ſe reſolut de deſcendre à terre, & de faire tuer tous les chevaux. Ainſi quand on eut reconnu un endroit propre à executer ce deſſein, on mit pied à terre, pour aſſommer ces animaux qui furent boucanez comme les autres. Il en demeura ſeulement quatre ou cinq en vie, & aprés que les Eſpagnols ſe furent rembarquez, les Indiens deſcendirent pour s'en ſaiſir. Mais les chevaux ſe défendirent en ruant, & en courant de coſté & d'autre, ce qui leur donna une ſi grande frayeur que la plus grande partie ſe jetta dans l'eau, & ils remonterent tous dans leurs canots pour ſuivre les brigantins à grands coups de fléches, qu'ils tiroient ſans relâche. Nous paſſâmes ainſi cette nuit entiere, & juſques à dix heures du jour ſuivant, auquel temps les ennemis nous quitterent. Alors ſept canots d'Indiens d'un petit Bourg qui eſtoit ſur le bord du fleuve, vinrent continuer la chaſſe, mais comme ils s'apperceu-

rent qu'ils nous faiſoient peu de mal, ils retournerent à leur Bourg, & depuis ce temps-là nous ne rencontrâmes plus d'ennemis ſur la riviere. Noſtre navigation dura dix-ſept jours pendant l'eſpace de deux cens cinquante lieuës. Le fleuve ſe partage en deux bras en arrivant à la mer, & chacun d'eux a bien une lieuë & demie de largeur.

CHAPITRE XXXIX.

La flotte arrive à la mer ; Ce qui arriva aux Eſpagnols avant que d'y entrer & au commencement de leur voyage.

COMME les ſoldats eſtoient extrêmement fatiguez de tant de combats, & encore davantage du travail de ramer, on reſolut de mettre pied à terre à une demie lieuë de l'embouchure du fleuve, afin de leur donner quelques jours de repos. Ce qui les affligeoit encore eſtoit la neceſſité où on ſe trouvoit à l'égard des vivres. Dautant que depuis pluſieurs jours, ils ne man-

geoient rien qu'un peu de mayz rosti ou cuit au pot, qu'on leur distribuoit par rations, en donnant plein un casque à chaque chambrée de trois camarades, encore rasoit-on cette mesure. D'abord que nous fûmes campez, les Indiens vinrent en sept canots attaquer ceux que nous avions, & en même temps d'autres ennemis s'avancerent à travers d'un marais armez de perches garnies de crocs fort pointus, faits de l'os d'un poisson, dont ils combattirent avec une vigueur extraordinaire contre nous jusques à en venir aux mains, aprés avoir blessé quelques Espagnols à coups de fléches; mais enfin on les repoussa avec assez de peine. Cependant le Gouverneur fit entrer des soldats dans les canots pour aller aux ennemis. Ils attendirent jusques à la portée de l'arc, & aprés avoir tiré & blessé des soldats ils se retiroient avec la même legereté qu'un cavalier bien monté se débarasse d'entre quelques gens de pied; & s'estant ralliez ils revenoient à la charge, toûjours à la portée de leurs traits

ſans craindre les noſtres ; car encore que nos ſoldats euſſent quelques arcs, ils n'en ſçavoient pas tirer, outre qu'ils avoient les bras preſque rompus à force de ramer. Au lieu que les ennemis les attendoient à leur aiſe : & aprés avoir fait leurs décharges ils faiſoient le caracol, comme les chevaux legers dans une eſcarmouche. Ce qui eſtant remarqué par nos gens avec le peu d'apparence qu'il y avoit de les joindre, & même que ceux qui s'en approchoient le plus eſtoient fort maltraittez, ils ſe contenterent de les avoir écartez, & revinrent aux brigantins. On demeura en ce lieu deux jours, aprés quoy la flotte ſuivit le bras de la riviere où nous eſtions, juſques à la mer. Le Gouverneur fit ſonder l'emboucheure, & aprés avoir trouvé quarante braſſes de profondeur il fit jetter les anchres, & aſſembler le conſeil, afin que chacun donnât ſon avis ſur le voyage qu'on alloit entreprendre. La queſtion eſtoit de reſoudre ſi nous paſſerions droit à la nouvelle Eſpagne en nous jettant en haute

mer, ou ſi nous irions terre à terre en ſuivant la coſte. Les avis furent differens ; mais celuy de Jean Danhuſco l'emporta dans l'eſprit du Gouverneur. Parce qu'il trouva quelques autres perſonnes qui donnerent dans ſon ſentiment. Cet homme preſumoit beaucoup de ſa capacité, & ſur tout de ſon intelligence en fait de marine & de navigation, quoi-que ſa ſcience ſur ces matieres ne fût appuyée d'aucune experience. Il remontra au Gouverneur qu'il eſtoit bien plus à propos de ſe mettre en pleine mer pour traverſer le Golphe, que de s'attacher à une coſte qui faiſoit pluſieurs retours, puis qu'on abregeroit ainſi le voyage des trois quarts du chemin. Soûtenant que ſelon les cartes marines qu'il avoit veuës, la coſte depuis le lieu où nous eſtions juſques à la riviere des Palmes, couroit de l'Eſt à l'Oüeſt, & que depuis cette riviere juſques à la nouvelle Eſpagne, elle alloit du Nord au Sud. Qu'ainſi en la ſuivant on prenoit un détour qui nous retarderoit extrêmement, & qui nous

mettroit en danger d'eſtre ſurpris de l'hyver, avant que d'arriver en un païs habité par des Chreſtiens. Au lieu que ſi le vent nous aidoit un peu, nous pouvions traverſer le golfe en dix ou douze jours. Mais cet avis n'eſtoit point approuvé par la meilleure partie de ceux du conſeil. Ils diſoient qu'il eſtoit bien plus ſeur de ſuivre la coſte, quoique le voyage fût plus long; parce que nos bâtimens eſtoient d'une tres legere fabrique, & ſans tillac, ce qui les expoſoit au danger de ſe perdre ſi nous eſtions battus de la moindre tempeſte; que le riſque n'eſtoit pas moins grand du coſté des calmes, ou du vent contraire, à cauſe qu'on n'avoit preſque point d'eau douce faute de vaiſſeaux pour la mettre. Et enfin quand les brigantins ſeroient aſſez forts pour reſiſter aux orages, que n'ayant ni pilote, ni carte marine pour regler noſtre route, ce ſeroit une temerité de traverſer un golfe inconnu. Cet avis qui avoit le plus de voix fut ſuivi, & on arréta qu'on ne s'éloigneroit pas de la coſte. La flotte

estant preste à partir, le cable de l'anchre du brigantin sur lequel le Gouverneur estoit, laissa son anchre au fond de l'eau. Et quoi-que nous fussions proche de terre, neanmoins elle ne put jamais estre repêchée par les plongeurs, à cause de la profondeur de la riviere. Moscoso & tous ceux qui estoient sur son brigantin furent tres-fâchez de cet accident, & ils furent obligez à prendre une meule qui leur tint lieu d'anchre, avec quelques mords qui estoient restez à ces cavaliers qui l'accompagnoient, & qu'on attacha à cette meule pour en augmenter le poids; ainsi nous entrâmes en mer avec un vent favorable, & par un tres beau temps le dix-huitiéme jour de Juillet. Le Gouverneur & Danhusco menoient l'avant-garde avec leurs brigantins, & ils estoient déja éloignez de la coste de deux ou trois lieuës. Les autres Capitaines allerent trouver le Gouverneur pour luy demander s'il avoit dessein d'abandonner la coste, ce qu'il ne devoit pas faire sans leur en faire part, puis qu'il agissoit ainsi contre ce qui

avoit esté resolu dans le conseil; que s'il ne vouloit pas suivre cette resolution, ils ne le suivroient pas aussi, & que chacun feroit sa route à part. Moscoso répondit qu'il n'entreprendroit rien sans l'avis de son conseil; qu'il s'écartoit seulement de la terre pour faire une navigation plus seure durant la nuit, & que le lendemain il reviendroit à la veuë de la coste quand il en seroit temps. Nous allâmes durant tout ce jour-là, & le suivant jusques au soir avec un bon vent, & sans quitter l'eau douce, ce qui nous surprit; parce que nous estions bien éloignez de l'embouchure du grand fleuve. Mais comme son courant est tres-fort, & que la coste est basse & douce, il pousse ses eaux fort avant dans la mer. Sur le soir on découvrit une petite Isle comme un écueil, où la flotte jetta l'anchre pour prendre un peu de repos. En ce lieu Danhusco fit tant par ses raisons que tous les Officiers consentirent à se mettre en pleine mer. Nous fîmes cette route durant deux jours, mais quand on voulut reve-

nir à terre le vent nous fut contraire, de ſorte qu'au quatriéme jour l'eau commença à manquer. Tout le monde chargeoit de malediƈtions Danhuſco ; & le Gouverneur même, qui s'attachoit à ſon avis, & tous les Capitaines jurerent qu'ils n'abandonneroient plus la terre, & que le Gouverneur fit telle route qu'il luy plairoit. Dieu permit que le vent ſe changea un peu, & quatre jours aprés que la flotte ſe fût jettée en pleine mer, l'eau manquant tout à fait, elle revint à terre à force de rames, avec beaucoup de peine, & nous allâmes deſcendre ſur une coſte de ſable ſans aucun abry. Sur le ſoir le vent ſe mit au Sud, qui eſt le traverſier de cette coſte ſur laquelle il pouſſoit nos brigantins. Il eſtoit violent & nos anchres eſtant foibles de fer, n'avoient point de tenuë, & labouroient le fond. En cette extrêmité tout le monde ſauta dans l'eau par l'ordre du Gouverneur, & ſe mit du coſté de la terre pour repouſſer les brigantins vers la mer, juſques à ce que le vent s'appaiſa.

CHAPITRE XL.

Une tempeſte écarte les brigantins, il ſe rejoignent à un écueil.

DES que l'orage fut ceſſé, nos gens allerent à terre où ils firent des foſſes, qui nous fourniſſoient aſſez d'eau douce pour en remplir les pipes de chaque brigantin. Le lendemain on mit à la voile, & au bout de deux jours nous jettâmes l'anchre ſur une petite cale en maniere de golfe, à couvert du Sud qui ſouffloit alors, & qui nous eſtoit contraire. Il nous retint durant quatre jours en ce lieu. Enfin le calme eſtant revenu nous nous en tirâmes à force de rames. Mais le vent ſe rafraîchit vers le ſoir, de ſorte qu'il portoit les brigantins vers la terre. On s'apperceut alors de la faute que nous avions faite en quittant noſtre abry ; car la mer s'émut horriblement, & le vent devint ſi furieux, que les brigantins ne purent aller de conſerve. Deux d'entre eux qui eſtoient plus avant

vers la mer, furent pouſſez en un bras de mer qui entroit dans les terres, & les cinq reſtans écartez les uns des autres d'une lieuë, ou d'une lieuë & demie, furent jettez ſur une plage découverte ſans ſçavoir où ils eſtoient, ni ce que les autres eſtoient devenus. La mer agitée briſoit rudement ſur cette coſte & les anchres n'avoient point de tenuë. Les rames eſtoient preſque inutiles contre la violence de l'orage, quoi-qu'il y eût au moins ſept ou huit hommes ſur chacune pour tenir le bâtiment vers l'eau. Ce qui obligea tous les autres à ſauter hors le bord. Ils laiſſoient paſſer la vague qui portoit à terre le brigantin, & ils le repouſſoient vers la mer avec une peine incroyable, durant que les autres avec les * gameles vuidoient l'eau qui étoit entrée dans les vaiſſeaux : cependant l'orage croiſſoit à tous momens, avec la crainte de voir briſer les brigantins, qui eſtoient noſtre unique reſource, quand nous fûmes attaquez d'un mal encore plus inſupportable. Car il s'éleva ſur la minuit une ſi ef-

* Ce ſont des jattes de bois où l'on donne à mãger aux Matelots.

* Cousins.

froyable quantité de * mosquites que nous en fûmes tout couverts, & leurs piquures causoient des douleurs si cuisantes qu'il sembloit qu'elles fussent empoisonnées. Le calme revint à la pointe du jour, car le vent s'appaisa, mais non pas les mosquites, qui fondirent sur nous en si grand nombre, que nos voiles en paroissoient toutes noires, de blanches qu'elles estoient, & les rameurs ne pouvoient mettre la main à l'aviron sans avoir auprés d'eux quelqu'un qui les émouchât. Neanmoins la joye que nous eûmes de voir cesser la tempeste, nous fit enfin tourner en raillerie cette incommodité, quand le jour nous fit paroistre les uns aux autres avec des faces monstrueuses. Et c'estoit un spectacle fort divertissant de voir les soufflets que chacun se donnoit pour écraser les mosquites. Chacun reprit la rame, & nous nous rejoignîmes tous dans ce petit golfe, où les deux premiers brigantins avoient relâché. Nous y trouvâmes de cette écume qu'on appelle copec, & que la mer produit presque sembla-

ble

ble à de la poix, & en effet quelques-uns s'en fervent au lieu de goudran, ainfi que nous le pratiquâmes, de forte qu'on paffa deux jours en ce lieu pour donner le radoub * à nos brigantins. Nous navigeâmes l'efpace de deux autres jours, & on jetta l'anchre dans une baye où nous fîmes autant de féjour; & on envoya fept hommes dans un canot pour reconnoître le fond de la baye qu'ils ne purent trouver. La flotte partit par un vent de Sud qui nous eftoit contraire, neanmoins comme il n'eftoit pas violent, le defir que chacun avoit de finir bien-toft cette navigation, nous fit employer toutes nos forces pour nous re mettre en mer. Nous allâmes ainfi durant deux jours avec peu de vent, & beaucoup de peine jufques à une petite Ifle qui eftoit à l'entrée d'un bras de mer. Le temps qui furvint nous fit rendre bien des graces à Dieu, de nous avoir procuré cet abry. Il y avoit quantité de poiffon qu'on prenoit aux filets ou avec l'hameçon, & il arriva qu'un foldat ayant jetté un hameçon dont le bout

* C'eft à dire boucher les voyes d'eau, & mettre les Vaiffeaux en bon eftat.

de la ligne estoit attaché à son bras, un poisson engloutit l'appas d'une si grande force qu'il entraîna l'homme dans l'eau jusques sur son col. Dieu permit qu'il se souvint d'une hache qu'il portoit, dont il coupa la ligne & revint en nageant au brigantin. Le mauvais temps nous retint en ce lieu l'espace de quatorze jours, aprés lesquels il plut à Dieu de nous envoyer un vent favorable, dont nous luy rendîmes de tres-humbles actions de graces par une procession fort devote que nous fîmes au long du bord de l'Isle. En le priant de nous conduire en un lieu où nous puissions luy consacrer nos services avec plus de zele, & de tranquillité.

CHAPITRE XLI.

Les Espagnols arrivent à la ville de Panico.

ON trouve de l'eau douce en foüillant un peu dans le sable par toute cette coste : ce qui nous estoit tres-commode pour en rem-

plir nos quartaux. Ainsi aprés avoir achevé la procession nous nous embarquâmes & courûmes à la veuë de la terre durant six jours. Danhusco insistoit toûjours sur son premier avis, disant qu'il avoit veu des cartes marines, & qu'il se souvenoit que cette coste couroit du Nord au Sud, aussi-tost qu'on avoit passé la riviere des palmes ; que jusques à present nous avions esté de l'Est à l'Oüest ; & qu'ainsi suivant son estime cette riviere ne devoit pas estre fort éloignée. La flotte s'avança un peu vers l'eau, & le lendemain à la pointe du jour on apperceut de loin quelques palmiers qui paroissoient s'élever au dessus de la surface de l'eau, & nous remarquâmes que cette coste gisoit du Nord au Sud. A midi on commença à découvrir des montagnes fort hautes, ce qu'on n'avoit point encore veu ; parce que depuis le port du Saint Esprit jusques en cet endroit, le terrain est bas & uni ; de sorte qu'on ne sçauroit le voir que de fort prés. Ces remarques nous firent croire que nous avions passé la riviere des pal-

mes durant la nuit, & nous ſçavions bien qu'elle eſt à ſoixante lieuës de celle de Panico. Mais les autres ſoûtenoient qu'il ne faloit pas perdre un temps qui nous eſtoit ſi favorable, & que Panico ne pouvoit eſtre ſi proche qu'on pût craindre de le paſſer durant la navigation d'une nuit. On reſolut enfin de continuer la route à petites voiles. Ce que toute la flotte executa, excepté deux brigantins, qui allant à toutes voiles, ſe trouverent à la pointe du jour au delà de Panico ſans le voir; mais les Capitaines des cinq autres brigantins qui faiſoient l'arriere-garde furent plus ſages & plus heureux. Le premier brigantin qui découvrit la riviere fut celuy du Capitaine Caldeïran. Ils en eſtoient à un quart de lieuë ſans le découvrir. Quand ils virent l'eau trouble qu'ils trouverent douce en la goûtant : alors ils s'avancerent juſques à l'embouchure, où l'eau venoit briſer ſur un banc qui eſtoit l'entrée. Comme perſonne ne la connoiſſoit, ils furent quelque-temps à conſulter s'ils s'y engageroient, ou s'ils

passeroient plus avant. Enfin ils prirent le parti d'entrer en ramant terre à terre, pour éviter le courant, & ils trouverent un port. Ils remarquerent en y entrant quelques Indiens habillez à la maniere d'Espagne, ce qui leur donna la hardiesse de leur demander en quel païs ils estoient : les Indiens répondirent en Espagnol qu'ils estoient dans la riviere de Panico, & que sa Ville estoit à quinze lieuës de là. La joye que cette nouvelle leur donna est au delà de toutes les expressions. Ce jour leur parut plus heureux que celuy de leur naissance. Ils sauterent à terre aprés l'avoir baisée mille fois. Ils levoient les mains, & les yeux vers le Ciel, pour remercier Dieu de la grace qu'il leur accordoit. Les soldats des brigantins qui suivoient celuy de Caldeïran, voyant qu'il entroit dans la riviere firent la même route, & se rendirent dans le port ; mais ceux qui estoient sur les deux autres brigantins n'eurent pas la même fortune. Comme ils s'apperceurent qu'on ne les suivoit pas, ils revirerent pour

chercher les autres brigantins, mais le vent s'opposa à leur dessein, & la mer s'emut de telle sorte qu'ils furent obligez à jetter l'anchre proche la coste. En ce lieu ils furent battus d'une si furieuse tempeste, que voyant qu'ils n'en pouvoient soûtenir la violence, ni en cet endroit, ni à la mer, ils prirent le parti d'échoüer sur la coste. Et comme les brigantins estoient legers, & tiroient peu d'eau, & que cette plage estoit basse & d'un sable doux, e vent les y jetta à sec sans endommager ni les bâtimens, ni aucun de ceux qui estoient dessus. Ainsi durant que les Espagnols qui estoient au port goûtoient un plaisir qui ne peut s'exprimer, ceux-cy estoient accablez d'une double mortification, de ne sçavoir point de nouvelles de leurs compagnons, & d'ignorer en quel païs la fortune les avoit jettez, & où ils pouvoient rencontrer des peuples farouches & ennemis des Espagnols. Leur naufrage estoit arrivé à deux lieuës au dessous du port. Et d'abord qu'ils se virent hors de peril, chacun fit un paquet

de ce qu'il put emporter, & ils s'avancerent dans le païs. Ils rencontrerent enfin des Indiens qui leur apprirent où ils estoient. Ce qui fit tourner leur chagrin en une extrême satisfaction, & ils remercierent Dieu comme ils le devoient faire pour les avoir tirez de tant de miseres & de perils.

CHAPITRE XLII.

Les Espagnols vont à Panico, & la maniere dont les habitans les receurent.

NOSTRE voyage dura cinquante-deux jours depuis l'embouchure du grand fleuve dans la Floride, jusques à celle de la riviere de Panico, où nous entrâmes le dixiéme du mois de Septembre 1543. on employa quatre jours à remonter la riviere avec les brigantins : mais comme le vent estoit foible, & qu'il nous aidoit peu à cause des retours que cette riviere fait, de sorte qu'on estoit souvent obligé de se servir de cable pour les tirer, ce

manege nous causoit autant de chagrin que de peine ; ainsi nous laissâmes aux matelots la conduite des brigantins, & nous allâmes par terre à Panico, pour satisfaire plûtost l'impatience où tout le monde estoit, de se trouver en païs de Chrétiens, & d'assister au service divin, ce que nous n'avions pas fait depuis un fort long-temps. Nous estions tous habillez de peaux de cerf teintes en noir, & estant entrez dans la Ville nous allâmes droit à l'Eglise, offrir nos prieres à Dieu, & le remercier tres-humblement des miracles qu'il avoit faits pour nostre conservation. Les Bourgeois qui avoient esté avertis de nostre arrivée par les Indiens, se rendirent à l'Eglise, d'où ils menerent dans leurs maisons ceux d'entre nous qu'ils purent reconnoître, ou qui appartenoient à leurs parens ou à leurs amis. Le Gouverneur de la place offrit sa maison à Moscoso, & donna ordre de loger les autres Espagnols six à six, ou même davantage suivant la commodité des habitans, qui traiterent leurs hostes avec beaucoup de
charité,

charité, de poules, de pain de mayz, & de fruits du païs, qui ſont les mêmes que ceux de l'iſle de Cuba. la ville de Panico contient environ ſoixante & dix familles. Leurs maiſons ſont preſque toutes bâties de pierre, & de chaux, excepté quelques-unes qui ne le ſont que de bois, & elles ſont toutes couvertes d'herbes ſeches. Le païs n'eſt pas riche, puis qu'on n'y trouve ni or ni argent; mais d'ailleurs les habitans y ont en abondance tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. Les plus aiſez n'ont pas cinq cens écus de rente, & leur revenu conſiſte en coton, en poules, & en mayz, que les Indiens qui ſont leurs vaſſaux leur payent de redevance. Nous y entrâmes au nombre de trois cens onze cavaliers ou ſoldats, reſtez de plus de ſix cens qui avoient ſuivi Soto dans la Floride. Le Gouverneur de la place dépêcha ſur l'heure même un Bourgeois pour donner avis à Dom Antonio de Mendoça Viceroy de Mexique, que trois cens hommes des troupes qui avoient eſté avec Dom Fernand de

Soto pour découvrir, & faire la conqueſte de la Floride, eſtoient arrivez à Panico, afin qu'il donnât ſes ordres pour leur ſubſiſtance, puis qu'ils eſtoient au ſervice de l'Empereur. Cette nouvelle ſurprit extrêmement le Viceroy & tous les habitans de Mexique; car on nous croyoit perdus du moment que nous nous eſtions enfoncez dans l'interieur des terres de la Floride, & ils conſideroient comme un miracle de ce que ſans aucune place de retraite, & ſans aucun ſecours, nous nous eſtions maintenus durant un ſi long-temps entre ces infideles. Auſſi-toſt que le Viceroy eût receu l'avis, il envoya un ordre par écrit de nous fournir par tout où nous paſſerions, des vivres, & des Indiens de ſervice, & ſi on refuſoit de nous en donner, il nous permettoit par le même ordre d'en prendre par force, ſans encourir aucune peine; mais nous n'en eûmes pas beſoin; car on venoit au devant de nous par tout où nous paſſions, & chacun s'empreſſoit à nous offrir des poules, & d'autres proviſions.

CHAPITRE XLIII.

De la maniere honneste & genereuse dont nous fûmes traitez par le Viceroy & par les habitans de Mexique.

ON conte soixante lieuës de Panico à la grande ville de Mestitam, ou Mexique ; & il y en a autant de cette ville au port de Veracrux, qui est aussi éloigné de soixante lieuës de Panico. C'est à ce port de Veracrux qu'on s'embarque pour aller de Mexique en Espagne, & où on aborde pour venir d'Espagne à Mexique. Et ces trois Villes forment comme un triangle, dont Veracrux est à l'angle du Sud, Panico à celuy du Levant, & Mexique au Couchant. Ce païs est si peuplé qu'il n'y a pas plus d'une lieuë & demie de distance, entre les Bourgs des Indiens les plus éloignez l'un de l'autre. Quelques-uns de nos soldats les plus fatiguez demeurerent un mois à Panico, d'autres quinze jours, & enfin durant tout le temps

qu'il plut à chacun ſans que leurs hoſtes témoignaſſent en avoir le moindre chagrin. Au contraire ils leur faiſoient part de tout ce qu'ils avoient, & il n'y en eût pas un ſeul qui ne marquât du déplaiſir de les voir partir. Auſſi la dépenſe qu'on leur faiſoit ne les incommodoit pas, puis qu'ils tirent de leurs Indiens plus de vivres qu'il n'en faut pour leur ſubſiſtance, & qu'ils prenoient un fort grand plaiſir à entendre le recit de nos aventures. Le Gouverneur fit part à tous ceux qui en voulurent prendre, des denrées qu'il avoit en ſa poſſeſſion appartenantes à l'Empereur, pour les droits qu'on luy payoit. Ceux à qui il eſtoit reſté quelques cottes de maille eſtoient fort heureux; car ils la troquoient contre un cheval. Ainſi quelques-uns ſe monterent, mais la plus grande partie fit le voyage de Mexique à pied. Les Indiens nous receurent par tout avec mille honneſtetez, & toutes ſortes de bons offices, offrant aux ſoldats tout ce qu'ils avoient dans leurs maiſons, quoi-qu'ils euſſent en abondance de quoy ſe

nourrir. Car quand on demandoit une poule à un Indien il en apportoit quatre ; & si on témoignoit avoir besoin d'un fruit qui ne se trouvoit qu'à une lieuë de là, il couroit aussi-tost pour l'aller chercher. A l'égard des malades ils les portoient sur des brancards d'un Bourg à l'autre. En quelque Bourg d'Indiens que les soldats arrivassent, le Cacique commandoit aussi-tost un Indien qui portoit une verge de justice en la main, pour donner ordre qu'on fournît des vivres. Ils appellent cet Officier Tapilé, c'est à dire, Meirinho ou Sergent. Il se donnoit encore le soin de nous pourvoir d'Indiens pour porter les malades, & nostre petit équipage. Le Viceroy envoya au devant de nous à vingt lieuës de Mexique, un Portugais avec du sucre, des raisins secs, des grenades, & d'autres rafraîchissemens pour les malades qui en auroient besoin. Et il nous fit sçavoir qu'il vouloit habiller tous les soldats aux dépens de l'Empereur. Les Bourgeois de Mexique vinrent nous recevoir hors des portes de la Ville,

& demandoient aux ſoldats comme une grande faveur qu'ils vinſſent prendre leur logis, & ceux qui purent obtenir cette grace les menerent chez eux, où ils les regalerent, & les habillerent ſi bien, que l'équipage du plus mal veſtu valoit au moins trente écus. Le Viceroy prit le même ſoin pour ceux qu'il retira dans ſon Palais, ou il faiſoit manger à ſa table les perſonnes d'une qualité diſtinguée. Il y avoit une autre table pour les ſimples ſoldats où tout le monde eſtoit receu, mais quoi-qu'il ſe fût informé de la qualité d'un chacun pour luy rendre l'honneur qu'il meritoit, comme il ne refuſoit point ſa table à aucun des conquerans, Gentilhomme ou roturier, il arrivoit quelquefois que le Maître ſe trouvoit aſſis coſte à coſte de ſon Valet. Neanmoins ce petit deſordre venoit de la part de ſes Officiers, dont pourtant ceux qui ſçavoient mieux leur monde s'informoient de la qualité des perſonnes, & les traitoient avec diſtinction. En un mot tout le monde contribuoit à l'envi à nous bien trai-

ter, de la maniere la plus obligeante qu'on puiſſe voir, & ils prioient les ſoldats de ne point faire de façon de recevoir ce qu'ils leur preſentoient, diſans qu'ils s'eſtoient veus auſſi en de pareilles extremitez, & que d'autres les avoient aſſiſtez, & enfin que c'eſtoit une coûtume receuë en ce païs. Que Dieu leur en rende la recompenſe, & qu'il luy plaiſe de faire la grace à ceux que ſa bonté a conſervez dans cette découverte, d'employer leurs jours à ſon ſaint ſervice, & que ſa miſericorde infinie daigne recevoir en ſa gloire ceux qui ont fini leurs jours dans cette entrepriſe, & ceux qui croyent en luy & qui confeſſent ſa ſainte foy.

CHAPITRE XLIV.

De quelques ſingularitez de la Floride, des fruits, des oiſeaux, & des animaux que ce païs produit.

DU port du S. Eſprit, où les Eſpagnols prirent terre pour entrer dans la Floride, juſques à la

Province d'Ocuté on conte environ quatre cens lieuës d'un païs plat, couvert de lacs, & de bois fort épais, excepté quelques endroits d'une terre legere, qui produit des pins sauvages; & on ne voit ni montagnes, ni collines dans toute cette route. La terre d'Ocuté est plus grasse & plus fertile, les bois y sont moins épais, & elle a des prairies arrosées de ruisseaux. Il y a cent trente lieuës d'Ocuté à Cutifachiqui, dont on en fait quatre-vingt, par un païs desert, qui n'a que des pins sauvages, & qui est neanmoins traversé par de grandes rivieres. Mais de Cutifachiqui à Xuala, on ne trouve que des montagnes, durant l'espace de deux cens cinquante lieuës. Ces deux bourgs sont situez dans un païs haut, mais uni, & entre-coupé de ruisseaux qui ont des prairies sur leurs bords. Au delà de Xuala on trouve les Provinces de Chiaha, de Coça, & de Talise, qui sont de belles plaines d'une terre seche, & qui produit du mayz en abondance. De Xuala à Tascaluca, il peut y avoir 250. lieuës, & 300

lieuës de Taſcaluca juſques au grand fleuve. Et ce pais eſt bas, plein de lacs & de marais, mais le terrain change de nature au delà du grand fleuve. Il eſt aſſez haut, cependant il s'y trouve des campagnes, & c'eſt le païs le plus peuplé qui ſoit en toute la Floride. A l'égard du grand fleuve on va en ſuivant ſes bords d'Aquixo à Pacaha, & à Coligoa, durant cent cinquante lieuës de plaines où le bois eſt rare & dont le terroir eſt tres-fertile en quelques endroits, & fort agreable. De Coligoa à Autiamqué on conte 250. lieuës, païs de montagnes, & d'Autiamqué à Guacay 230. lieuës de païs uni ; mais les montagnes recommencent de Guacay à Daycao éloignez de 120. lieuës. La route du S. Eſprit à Palaché ſe fait de l'Eſt à l'Oüeſt & au Nord d'Eſt ; de Cutifachiqui à Xuala du Sud au Nord, de Xuala à Coça de l'Eſt à l'Oüeſt, & de Coça à Taſcaluca, & de là juſques au grand fleuve & aux Provinces de Quizquiz, & d'Aquixo de l'Eſt à l'Oüeſt. Enfin Pacaha eſt au Nord d'Aquixo, Tula à l'Oüeſt

de Pacaha, & Autiamqué au Sud de Tula, ainſi que les Provinces de Guachoya & d'Aycao. Le pain qui ſe mange dans toute la Floride eſt fait de mayz qui reſſemble au gros mil, & ce mayz ſert de nourriture dans les Antilles, & dans toutes les Indes qui appartiennent à la couronne de Caſtille. On trouve encore dans la Floride des noix, des prunes, des meures & des raiſins; chacun laboure ſon champ de mayz en particulier, mais tous ces autres fruits ſont en commun, parce qu'ils croiſſent dans les campagnes en tres-grande quantité, ſans qu'il ſoit neceſſaire de cultiver, ni d'arroſer les arbres. Les montagnes produiſent des chataignes qui ſont plus petites que les marons d'Eſpagne. Depuis le grand fleuve en tirant vers le Couchant les noix ſont differentes de celles des autres Provinces, car elles ſont tendres & ont la figure d'un gland, & depuis le même fleuve juſques au port du S. Eſprit elles ſont plus dures, & les noyers ainſi que leurs fruits reſſemblent à ceux d'Eſpagne. On trouve par toute la

Floride un fruit qui croît sur une espece de legume semblable au lis que les Indiens sement. Ce fruit ressemble aux poires de bon chrestien, la chair & le goût en sont excellens. On voit encore une autre herbe qui porte son fruit proche de la terre comme le pommier d'ampur & qui est tres-bon. Les prunes sont de deux couleurs, les unes rouges & les autres d'un gris obscur de la grandeur & de la figure des noix. Elles ont trois ou quatre noyaux, & on fait d'excellens pruneaux de ces dernieres, qui surpassent en bonté toutes celles d'Espagne. Les vignes ne manquent que de culture; ce qui se reconnoît en ce que les raisins ont les pepins fort gros & fort durs, neanmoins ils ne laissent pas d'estre tres-bons. Enfin tous les fruits sont meilleurs & moins mal-faisans que ceux d'Espagne. Ce païs nourrit beaucoup d'ours & de lions, de loups, de cerfs, de chats sauvages, de chats privez, de lapins. Les * poules y sont sauvages, & grosses comme des paons, on en voit une tres-grande quantité-

* Ce sont nos poules d'Inde.

té. Les perdrix ſont petites comme celles d'Afrique. Il y a encore des gruës, des oyes, des tourterelles, des grives, & des moineaux, & d'autres oiſeaux noirs, plus grands que des moineaux, & plus petits que des étourneaux. Enfin on y trouve des autours, des faucons, des gabians, & de tous les autres oiſeaux de proye qu'on voit en Eſpagne. Les Indiens en general ſont aſſez bien faits, mais ceux des plaines ſont de plus belle taille & bien plus legers que ceux des montagnes, comme auſſi les peuples qui habitent le fond du païs ſont plus à leur aiſe que ceux de la coſte. Car le territoire de la coſte eſt ſterile & pauvre; mais comme la miſere les rend fiers & belliqueux, ils font des courſes pour pirater. Du port du S. Eſprit juſques à Palaché, & de Palaché à la riviere des Palmes, la route eſt de l'Eſt à l'Oüeſt, & de la riviere des Palmes juſques à la nouvelle Eſpagne du Nord au Sud. Cette coſte eſt baſſe & douce, mais pleine de bancs & de grandes battures de ſable.

FIN.



